



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Chef-d'oeuvres dramatiques de P. & T. Corneille

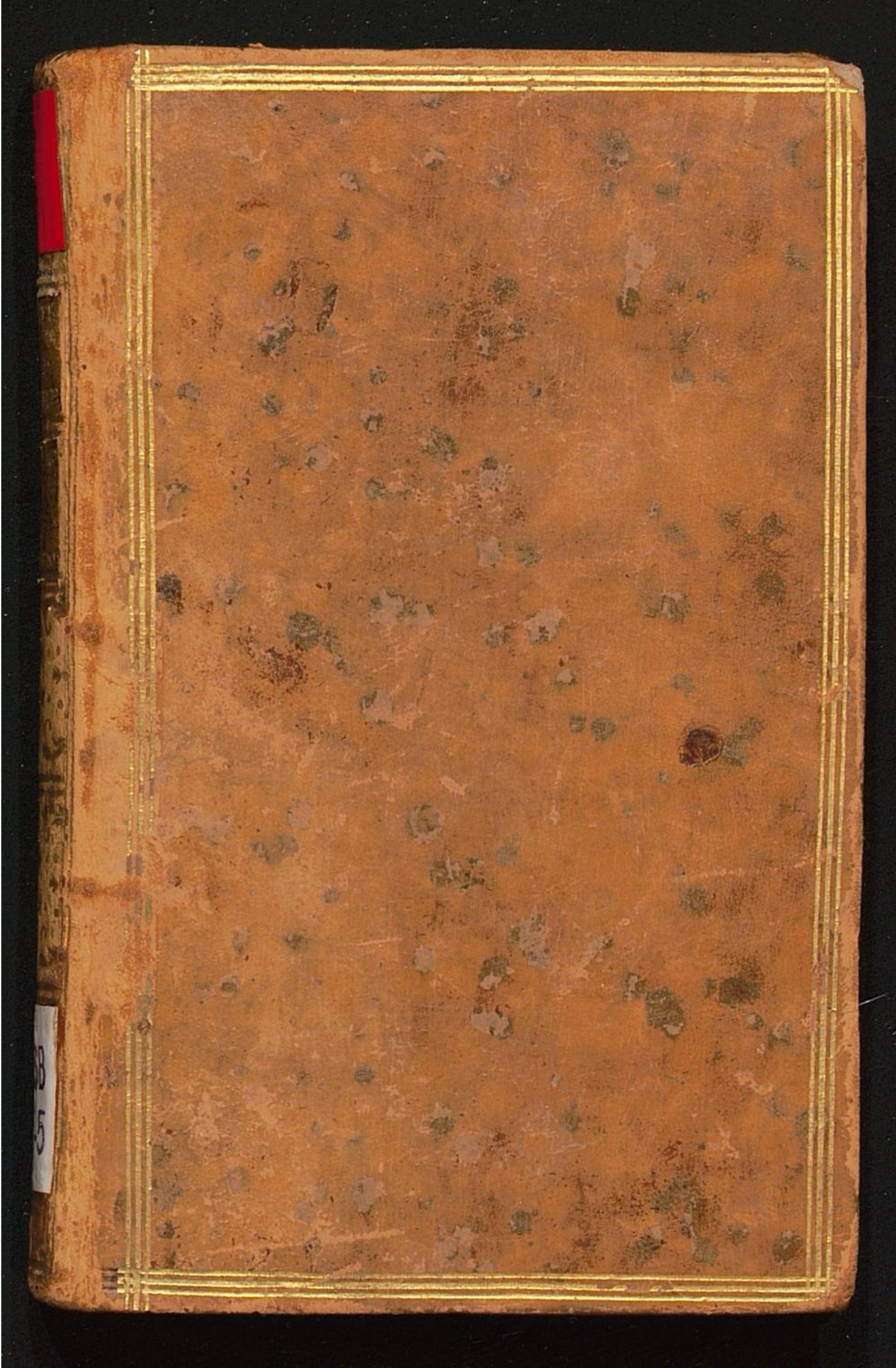
avec le jugement des savans à la suite de chaque pièce

Le Festin De Pierre, Comédie. La Comtesse d'Orgueil, Comédie

Corneille, Pierre
Corneille, Thomas

Londres, 1783

[urn:nbn:de:hbz:466:1-49794](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-49794)



85





13851.

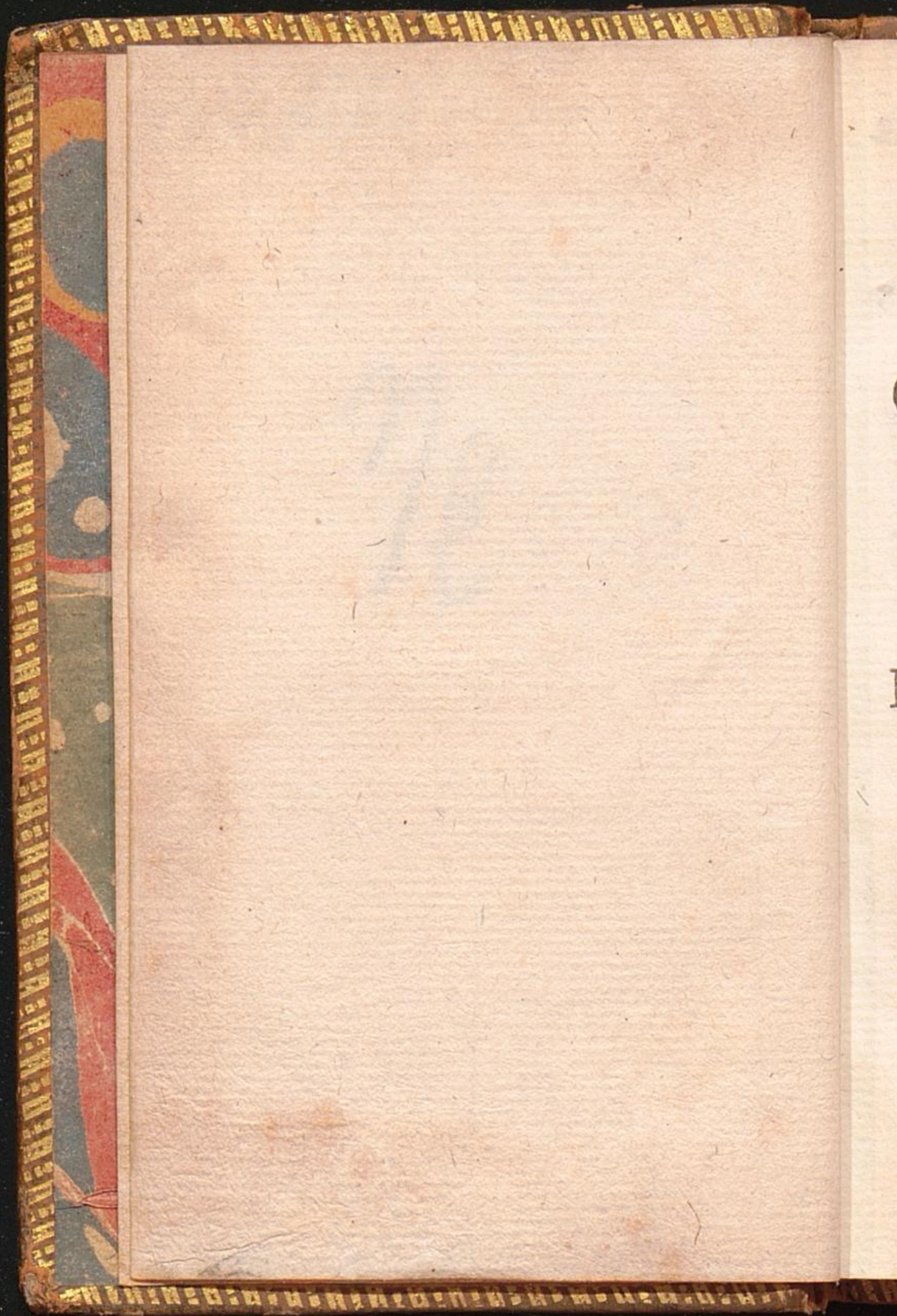
7e

CHEF-D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

ET

P. A. T. COMPILE



CHEF - D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

D E

P. & T. CORNEILLE.

T A B L E
DES PIÈCES CONTENUES

Dans ce cinquième Volume.

LE FESTIN DE PIERRE, Comédie.

La Comtesse d'ORGUEIL, Comédie.

CHEF - D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE

P. & T. CORNEILLE,

TOME CINQUIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIII,



Standort:	P 10 06
Signatur:	FASB1015 - 5
Akz.-Nr.:	76/1333
Id.-Nr.:	W1007482

✓
V6

LE FESTIN
DE PIERRE,
COMÉDIE.

Tome V.

A

A C T E U R S.

D. LOUIS, pere de D. Juan.

D. J U A N.

E L V I R E , ayant épousé D. Juan.

D. C A R L O S , frere d'Elvire.

A L O N S E , ami de D. Carlos.

T H E R E S E , tante de Léonor.

L É O N O R , demoiselle de champagne.

P A S C A L E , nourrice de Léonor.

C H A R L O T T E , payfanne.

M A T H U R I N E , autre payfanne.

P I E R R O T , payfan.

M. D I M A N C H E , marchand.

L A R A M É E , valet-de-chambre de D. Juan.

G U S M A N , domestique d'Elvire.

S G A N A R E L L E , valet de D. Juan.

L A S T A T U E du Commandeur.

L A V I O L E T T E , laquais.

LE FESTIN
DE PIERRE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE, *prenant du tabac, & en offrant
à Gusman.*

Q UOI QU'EN dise Aristote, & sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale,
Et par les fainéans, pour fuir l'oïveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne sauroit-on que dire, on prend la tabatiere;
Soudain à gauche, à droite, par devant, par derriere;
Gens de toutes façons, connus & inconnus,
Pour y demander part, sont les très-bien venus.
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse,
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse,

A ij

4 *Le Festin de Pierre,*

C'est dans la médecine un remede nouveau,
Il purge, réjouit, conforte le cerveau,
De toute noire humeur promptement le délivre.
Et qui vit sans tabac, n'est pas digne de vivre.
O tabac, ô tabac, mes plus cheres amours!
Mais reprenons un peu notre premier discours.

Si bien, mon cher Gusman, qu'Elvire ta maîtresse,
Pour D. Juan mon maître a pris tant de tendresse,
Qu'apprenant son départ, l'excès de son ennui
L'a fait mettre en campagne, & courir après lui.
Le soin de le chercher est obligeant sans doute,
C'est aimer fortement, mais tout voyage coûte;
Et j'ai peur, s'il te faut expliquer mon souci,
Qu'on l'indemnise mal des frais de celui-ci.

G U S M A N.

Et la raison encor? Dis-moi, je te conjure,
D'où te vient une peur de si mauvaise augure.
Ton maître là-dessus t'a-t-il ouvert son cœur?
T'a-t-il fait remarquer pour nous quelque froideur;
Qui d'un départ si prompt...

S G A N A R E L L E.

Je n'en fais point les causes.
Mais, Gusman, à-peu-près, je vois le train des choses,
Et sans que D. Juan m'ait rien dit de cela,
Tout franc, je gagerois que l'affaire va là.
Je pourrois me tromper, mais j'ai peine à le croire.

G U S M A N.

Quoi ton maître feroit cette tâche à sa gloire;
Il trahiroit Elvire, & d'un crime si bas...

S G A N A R E L L E.

Il est trop jeune encore, il n'oseroit,

Comédie.

5

G U S M A N.

Hélas !

Si d'un si lâche tour l'infamie éternelle ,
Ni de sa qualité...

S G A N A R E L L E.

La raison en est belle ;
Sa qualité ! c'est-là ce qui l'arrêteroit.

G U S M A N.

Tant de vœux...

S G A N A R E L L E.

Rien pour lui n'est trop chaud ni trop froid ;
Vœux , sermens , sans scrupule , il met tout en usage.

G U S M A N.

Mais ne songe-t-il pas à l'hymen qui l'engage ?
Croit-il le pouvoir rompre ?

S G A N A R E L L E.

Hé , mon pauvre Gusman ,
Tu ne fais pas encor quel homme est D. Juan.

G U S M A N.

S'il est ce que tu dis , le moyen de connoître
De tous les scélérats le plus grand , le plus traître ?
Le moyen de penser qu'après tant de sermens ,
Tant de transports d'amour , d'ardeur , d'empresse-
mens ,

De protestations des plus passionnées ,
De larmes , de soupirs , d'assurances données ,
Il ait réduit Elvire à sortir du couvent ,
A venir l'épouser , & tout cela , du vent ?

A iij

6 . *Le Festin de Pierre,*

S G A N A R E L L E .

Il s'embarasse peu de pareilles affaires ,
Ce sont des tours d'esprit qui lui sont ordinaires ;
Et , si tu connoissois le pélerin , crois moi ,
Tu ferois peu de fond sur le don de sa foi.
Ce n'est pas que je sache avec pleine assurance ,
Que déjà pour Elvire il soit ce que je pense .
Pour un dessein secret en ces lieux appellé ,
Depuis son arrivée il ne m'a point parlé ;
Mais par précaution , je puis ici te dire ,
Qu'il n'est devoirs si saints dont il ne s'ose rire ,
Que c'est un endurci dans la fange plongé ,
Un chien , un hérétique , un Turc , un enragé ,
Qu'il n'a ni foi ni loi , que tout ce qui le tente . . .

G U S M A N .

Quoi , le ciel ni l'enfer n'ont rien qui l'épouvante ?

S G A N A R E L L E .

Bon , parlez-lui du ciel , il répond d'un souris ;
Parlez-lui de l'enfer , il met le diable au pis ;
Et , parce qu'il est jeune , il croit qu'il est en âge
Où la vertu sied moins que le libertinage .
Remontrance , reproche , autant de tems perdu .
Il cherche avec ardeur ce qu'il voit défendu ;
Et , ne refusant rien à madame nature ,
Il est ce qu'on appelle un pourceau d'Epicure ,
Ainsi , ne me dis point sur sa légèreté ,
Qu'Elvire par hymen , se trouve en sûreté :
C'est peu par bon contrat qu'il en ait fait sa femme ,
Pour en venir à bout , & contenter sa flamme ,
Avec elle , au besoin , par ce même contrat ,
Il auroit épousé toi , son chien & son chat .

C'est un piège qu'il tend par-tout à chaque belle,
 Payfanne, bourgeoise & dame & demoiselle,
 Tout le charme; &, d'abord, pour leur donner leçon,
 Un mariage fait, lui semble une chançon.
 Toujours objets nouveaux, toujours nouvelles
 flammes,

Et si je te disois combien il a de femmes,
 Tu serois convaincu que ce n'est pas envain.
 Qu'on le croit l'épouseur de tout le genre humain.

G U S M A N.

Quel abominable homme !

S G A N A R E L L E.

Et plus qu'abominable.

Il se moque de tout, ne craint ni Dieu ni diable,
 Et je ne doute point, comme il est sans retour,
 Qu'il ne soit par la foudre écrasé quelque jour.
 Il le mérite bien, &, s'il te faut tout dire,
 Depuis qu'en le servant je souffre le martyre,
 J'en ai vu tant d'horreurs, que j'avoue aujourd'hui
 Qu'il vaudroit mieux cent fois être au diable qu'à lui.

G U S M A N.

Que ne le quittes-tu ?

S G A N A R E L L E.

Le quitter ! Comment faire !
 Un grand seigneur méchant est une étrange affaire.
 Vois-tu, si j'avois fui, j'aurois beau me cacher,
 Jusques dans l'enfer même il viendroit me chercher.
 La crainte me retient, &, ce qui me désole,
 C'est qu'il faut avec lui faire souvent l'idole,
 Louer ce qu'on déteste, &, de peur du bâton,

8 *Le Festin de Pierre,*

Approuver ce qu'il fait, & chanter sur son ton.
Je crois dans ce palais le voir qui se promene.
C'est lui. Prends garde au moins...

G U S M A N.

Ne t'en mets point en peine

S G A N A R E L L E.

Je t'ai conté sa vie un peu légèrement,
C'est à toi là-dessus de te taire, autrement...

G U S M A N, *s'en allant.*

Ne crains rien.

S C E N E I I.

D. J U A N, S G A N A R E L L E.

D. J U A N.

A V E C qui parlois-tu ? Pourroit-ce être
Le bon-homme Gusman ? J'ai cru le reconnoître.

S G A N A R E L L E.

Vous avez fort bien cru, c'est lui-même.

D. J U A N.

Il vient
Demander quelle affaire en ce lieu nous retient.

S G A N A R E L L E.

Il est un peu surpris, de ce que, sans rien dire,
Vous avez pu si-tôt abandonner Elvire.

D. J U A N.

Que lui fais-tu penser d'un départ si prompt ?

S G A N A R E L L E.

Moi ?

Rien du tout, ce n'est point mon affaire.

D. J U A N.

Mais toi,

Qu'en penses-tu ?

S G A N A R E L L E.

Je crois, sans trop juger en bête,
Que vous avez encor quelque amourette en tête.

D. J U A N.

Tu le crois ?

S G A N A R E L L E.

Oui.

D. J U A N.

Ma foi, tu crois juste, & mon cœur
Pour un objet nouveau sent la plus forte ardeur.

S G A N A R E L L E.

Hé, mon Dieu, j'entrevois d'abord ce qui s'y passe.
Votre cœur n'aime point à demeurer en place ;
Et, sans lui faire tort sur la fidélité,
C'est le plus grand coureur qui jamais ait été.
Tout est de votre goût, brune ou blonde, n'importe.

D. J U A N.

Et n'ai-je pas raison d'en user de la sorte ?

S G A N A R E L L E.

Hé, Monsieur...

10 *Le Festin de Pierre,*

D. J U A N.

Quoi ?

S G A N A R E L L E.

Sans doute , il est aisé de voir
Que vous avez raison , si vous voulez l'avoir ;
Mais si , comme on n'est pas bon juge dans sa cause ,
Vous ne le vouliez pas , ce seroit autre chose.

D. J U A N.

Hé bien , je te permets de parler librement.

S G A N A R E L L E.

En ce cas je vous dis très-sérieusement ,
Qu'on trouve fort vilain qu'allant de belle en belle ,
Vous fassiez vanité par-tout d'être infidele.

D. J U A N.

Quoi , si d'un bel objet je suis d'abord touché ,
Tu veux que pour toujours j'y demeure attaché ,
Qu'un éternel amour de ma foi lui réponde ,
Et me laisse sans yeux pour le reste du monde ?
Le rare & doux plaisir qui se trouve en aimant ,
S'il faut s'ensevelir dans un attachement ,
Renoncer pour lui seul à toute autre tendresse ,
Et vouloir sottement mourir dès sa jeunesse !
Va , crois-moi , la constance étoit bonne jadis ,
Où les saisons d'aimer venoient des Amadis ,
Mais , à présent , on suit des loix plus naturelles ,
On aime , sans façon , tout ce qu'on voit de belles ;
Et l'amour qu'en nos cœurs la première a produit ,
N'ôte rien aux appas de celle qui la suit.
Pour moi , qui ne saurois faire l'inexorable ,
Je me donne par-tout où je trouve l'aimable ;

Et tout ce qu'une belle a sur moi de pouvoir ,
Ne me rend point ailleurs incapable de voir.
Sans me vouloir piquer du nom d'amant fidele ,
J'ai des yeux pour un autre aussi-bien que pour elle ;
Et, dès qu'un beau visage a demandé mon cœur ,
Je ne puis me résoudre à l'armer de rigueur.
Ravi de voir qu'il cede à la douce contrainte ,
Qui d'abord laisse en lui toute autre flamme éteinte ,
Je l'abandonne aux traits dont il aime les coups ;
Et, si j'en avois cent, je les donnerois tous.

S G A N A R E L L E.

Vous êtes libéral.

D. J U A N.

Que de douceurs charmantes
Font goûter aux amans les passions naissantes !
Si pour chaque beauté , je m'enflamme aisément ,
Le vrai plaisir d'aimer est dans le changement ,
Il consiste à pouvoir , par d'empresés hommages ,
Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages ;
A défarmer sa crainte , à voir de jour en jour ,
Par cent petits progrès , avancer notre amour ,
A vaincre doucement la pudeur innocente
Qu'oppose à nos desirs une ame chancelante ,
Et la réduire enfin , à force de parler ,
A se laisser conduire où nous voulons aller.
Mais quand on a vaincu , la passion expire ,
Ne souhaitant plus rien , on n'a plus rien à dire ,
A l'amour satisfait tout son charme est ôté ;
Et nous nous endormons dans sa tranquillité ,
Si quelque objet nouveau par sa conquete à faire ,
Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire

Enfin , j'aime en amour les objets différens ,
 Et j'ai sur ce sujet l'ardeur des conquérans ,
 Qui , sans cesse , courant de victoire en victoire ,
 Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire ,
 De mes vastes desirs le vol précipité ,
 Par cent objets vaincus ne peut être arrêté ,
 Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre ;
 Et je souhaiterois , comme fit Alexandre ,
 Qu'il fût un autre monde encore à découvrir ,
 Où je pusse en amour chercher à conquérir ,

SGANARELLE.

Comme vous débitez ! Ma foi , je vous admire ,
 Votre langue . . .

D. JUAN.

Qu'as-tu là-dessus à me dire ?

SGANARELLE.

A vous dire ? Moi ? J'ai... Mais que dirois-je ? Rien ,
 Car , quoique vous disiez , vous le tournez si bien ,
 Que , sans avoir raison , il semble , à vous entendre ,
 Qu'on soit , quand vous parlez , obligé de se rendre .
 J'avois pour disputer des raisons dans l'esprit . . .
 Je veux une autrefois les mettre par écrit .
 Avec vous , sans cela , je n'aurois qu'à me taire ,
 Vous me brouillerez tout .

D. JUAN.

Tu ne saurois mieux faire .

SGANARELLE.

Mais , Monsieur , par hasard , me seroit-il permis
 De vous dire qu'à moi , comme à tous vos amis ,
 Votre genre de vie un tant soit peu fait peine ?

D. JUAN.

D. JUAN.

Le fat ! Et quelle vie est-ce donc que je mene ?

SGANARELLE.

Fort bonne , assurément : mais enfin... , quelque fois...

Par exemple , vous voir marier tous les mois.

D. JUAN.

Est-il rien de plus doux ? Rien qui soit plus capable...

SGANARELLE.

Il est vrai , je conçois cela fort agréable ;
Et c'est , si sans péché j'en avois le pouvoir ,
Un divertissement que je voudrois avoir ,
Mais sans aucun respect pour les plus saints Myf-
teres...

D. JUAN.

Ne t'embarasse point , ce sont-là mes affaires.

SGANARELLE.

On doit craindre le ciel , & jamais libertin ,
N'a fait encor , dit-on , qu'une méchante fin.

D. JUAN.

Je hais laremontrance ; & , quand on s'y hazarde...

SGANARELLE.

Oh , ce n'est pas à vous que j'en fais. Dieu m'en
garde.

J'aurois tort de vouloir vous donner des leçons.
Si vous vous égarez , vous avez vos raisons ;
Et , quand vous faites mal , comme c'est l'ordinaire ,
Dumoins vous savez bien qu'il vous plaît de le faire .

14 *Le Festin de Pierre,*

Bon cela ; mais il est certains impertinens,
A droit de fort esprit, hardis, entreprenans,
Qui, sans savoir pourquoi, traitent de ridicules
Les plus justes motifs des plus sages scrupules,
Et qui font vanité de ne trembler de rien,
Par l'entêtement seul que cela leur sied bien.
Si j'avois par malheur un tel maître ; Ame crasse,
Lui dirois-je tout net, le regardant en face,
« Osez-vous bien ainsi braver à tous momens
» Ce que l'enfer pour vous amasse de tourmens ?
» Un rien, un mirmidon, un petit ver de terre,
» Au ciel impunément croit déclarer la guerre ?
» Allez, malheur cent fois à qui vous applaudit.
» C'est bien à vous... Je parle au maître que j'ai dit,
» A vouloir vous railler des choses les plus saintes,
» A secouer le joug des plus louables craintes.
» Pour avoir de grands biens, & de la qualité,
» Une perruque blonde, être propre, ajusté,
» Tout en couleur de feu, pensez-vous... » Prenez
garde,

Ce n'est pas vous au moins que tout ceci regarde.
« Pensez-vous en avoir plus de droit d'éclater
» Contre les vérités dont vous osez douter ?
» De moi votre valet, apprenez, je vous prie,
» Qu'envain les libertins de tout font raillerie,
» Que le ciel tôt ou tard pour leur punition ... »

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

Çà, voyons. De quoi seroit-il question :

D. JUAN.

De te dire en deux mots qu'une flamme nouvelle
Ici, sans t'en parler, m'a fait suivre une belle.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien pour ce Commandeur
mort.

D. JUAN.

Je l'ai si bien tué , chacun le fait.

SGANARELLE.

D'accord,

On ne peut rien de mieux ; & s'il oisoit s'en plaindre ;
Il auroit tort , mais...

D. JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Ses parens sont à craindre.

D. JUAN.

Laiſſons là tes frayeurs , & ſongeons ſeulement
A ce qui me peut faire un deſtin tout charmant.
Celle qui me réduit à ſoupirer pour elle ,
Eſt une fiancée aimable , jeune , belle ,
Et conduite en ces lieux où j'ai ſuivi ſes pas ,
Par l'heureux , à qui ſont deſtinés tant d'appas.
Je la vis par haſard , & j'eus cet avantage ,
Dans le tems qu'ils ſongeoient à faire le voyage.
Il faut te l'avouer. Jamais , juſqu'à ce jour
Je n'ai vu deux amans ſe montrer tant d'amour.
De leurs cœurs trop unis la tendreſſe viſible ,
Me frappant tout-à-coup , rendit le mien ſenſible ,
Et les voyant céder aux transports les plus doux ,
Si je devins amant , je fus amant jaloux.
Oui , je ne pus ſouffrir , ſans un dépit extrême ,
Qu'ils ſ'aimaſſent autant que l'un & l'autre s'aime ;

B ij

16 *Le Festin de Pierre*,

Ce bizarre chagrin alluma mes desirs ,
Je me fis un plaisir de troubler leur plaisir ,
De rompre adroitement l'étroite intelligence ,
Dont mon cœur délicat se faisoit une offense.
N'ayant pu réussir , plus amoureux toujours ,
C'est au dernier remede enfin que j'ai recours.
Cet époux prétendu , dont le bonheur me blesse ,
Doit aujourd'hui sur mer régaler sa maîtresse.
Sans t'en avoir rien dit , j'ai dans mes intérêts
Quelques gens qu'au besoin nous trouverons tous
prêts ;
Ils auront une barque , où la belle enlevée
Rendra de mon amour la victoire achevée.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur.

D. JUAN.

Hé ?

SGANARELLE.

C'est-là le prendre comme il faut.
Vous faites bien.

D. JUAN.

L'amour n'est pas un grand défaut.

SGANARELLE.

Sottise ; il n'est rien tel que de se satisfaire.

(*À part.*)

La méchante ame !

D. JUAN.

Allons songer à cette affaire.

Voici l'heure à-peu-près où ceux... Mais qu'est-ceci ?

Tu ne m'avois pas dit qu'Elvire étoit ici.

SGANARELLE.

Savois-je que si-tôt vous la verriez paroître ?

SCENE III.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE, GUSMAN.

ELVIRE.

DOM JUAN voudra-t-il encor me reconnoître ?
Et, puis-je me flatter que le soin que j'ai pris...

D. JUAN.

Madame, à dire vrai, j'en suis un peu surpris ;
Rien ne devoit ici presser votre voyage.

ELVIRE.

J'y viens faire sans doute un méchant personnage ;
Et, par ce froid accueil, je commence de voir
L'erreur où m'avoit mise un trop crédule espoir.
J'admire ma foiblesse, & l'imprudence extrême
Qui m'a fait consentir à me tromper moi-même,
A démentir mes yeux sur une trahison,
Où mon cœur refusoit de croire ma raison.
Oui, pour vous contre moi, ma tendresse séduite,
Quoi qu'on pût m'opposer, excusoit votre fuite.
Cent soupçons, qui devoient alarmer mon amour,
Avoient beau contre vous, me parler chaque jour,

B ij

18 *Le Festin de Pierre,*

A vous justifier toujours trop favorable,
J'en rejettois la voix qui vous rendoit coupable,
Et je ne regardois, dans ce trouble odieux,
Que ce qui vous peignoit innocent à mes yeux:
Mais un accueil si froid & si plein de surprise,
M'apprend trop ce qu'il faut que pour vous je me
dise;

Je n'ai plus à douter qu'un honteux repentir
Ne vous ait, sans rien dire, obligé de partir.
J'en veux pourtant, j'en veux, dans mon malheur
extrême,

Entendre les raisons de votre bouche même.
Parlez donc, & sachons par où j'ai mérité
Ce qu'ose contre moi votre infidélité.

D. JUAN.

Si mon éloignement m'a fait croire infidèle,
J'ai mes raisons, Madame, & voilà Sganarelle.
Qui vous dira pourquoi . . .

SGANARELLE.

Je le dirai? Fort bien.

D. JUAN.

Il fait . . .

SGANARELLE.

Moi? S'il vous plaît, Monsieur, je n'en sai rien.

ELVIRE,

Hé bien, qu'il parle, il faut souffrir tout pour vous
plaire.

D. JUAN.

Allons, parle à Madame, il ne faut point se taire.

S G A N A R E L L E.

Vous vous moquez, Monsieur.

E L V I R E , à Sganarelle.

Puisqu'on le veut ainsi,

Approchez, & voyons ce mystere éclairci.

Quoi, tous deux interdits! Est-ce-là pour confondre...

D. J U A N.

Tu ne répondras pas?

S G A N A R E L L E.

Je n'ai rien à répondre.

D. J U A N.

Veux-tu parler, te dis-je!

S G A N A R E L L E.

Hé bien, allons tous doux.

Madame...

E L V I R E.

Quoi?

S G A N A R E L L E , à D. Juan.

Monsieur.

D. J U A N.

Redoute mon courroux.

S G A N A R E L L E.

Madame un autre monde avec quelque autre chose,
 Comme les conquérans, Alexandre, est la cause
 Qui nous a fait en hâte, &, sans vous dire adieu,
 Décamper l'un & l'autre, & venir en ce lieu.
 Voilà pour vous, Monsieur, tout ce que je puis
 faire,

E L V I R E.

Vous plaît-il D. Juan , m'éclaircir ce mystere ?

D. J U A N.

Madame , à dire vrai , pour ne pas abuser...

E L V I R E.

Ah , que vous savez peu l'art de vous déguiser !
 Pour un homme de cour , qui doit avec étude
 De feindre , de tromper , avoir pris l'habitude ,
 Demeurer interdit , c'est mal faire valoir
 La noble effronterie où je vous devrois voir.
 Que ne me jurez-vous que vous êtes le même ,
 Que vous m'aimez toujours autant que je vous aime,
 Et que la seule mort , dégageant votre foi ,
 Rompra l'attachement que vous avez pour moi :
 Que ne me dites vous qu'une affaire importante
 A causé le départ dont j'ai pris l'épouvante ,
 Que si de ton départ j'ai lieu de m'offenser ,
 Vous avez craint les pleurs qu'il m'autoit fait verser ;
 Qu'ici d'un long séjour ne pouvant vous défendre ,
 Jen'ai qu'à vous quitter , & vous aller entendre ,
 Que vous me rejoindrez avec l'empressement ,
 Qu'a pour ce qu'il adore un véritable amant ,
 Et , qu'éloigné de moi , l'ardeur qui vous enflamme ,
 Vous rend ce qu'est un corps séparé de son ame ?
 Voilà par où , du moins , vous me feriez douter
 D'un oubli que mes feux devroient peu redouter.

D. J U A N.

Madame , puisqu'il faut parler avec franchise ,
 Apprenez ce qu'en vain mon trouble vous déguise.

Je ne vous dirai point que mes empressements
Vous conservent toujours les mêmes sentimens ,
Et que , loin de vos yeux , ma juste impatience
Pour le plus grand des maux me fait compter l'absence.

Si j'ai pu me résoudre à fuir , à vous quitter ,
Je n'ai pris ce dessein que pour vous éviter ;
Non que mon cœur encor , trop touché de vos
charmes ,

N'ait le même penchant à vous rendre les armes ;
Mais un pressant scrupule , à qui j'ai dû céder ,
M'ouvrant les yeux de l'ame a su m'intimider ,
Et fait voir qu'avec vous , quelque amour qui m'engage ,

Je ne puis , sans péché , demeurer davantage.

J'ai fait réflexion que pour vous épouser ,
Moi-même trop long tems j'ai voulu m'abuser ,
Que je vous ai forcée à faire au ciel l'injure
De rompre , en ma faveur , une sainte clôture ,
Où par des vœux sacrés vous aviez entrepris
De garder pour le monde un éternel mépris.
Sur ces réflexions , un repentir sincere
M'a fait appréhender la céleste colere.

J'ai cru que votre hymen , trop mal autorisé
N'étoit pour tous les deux qu'un crime déguisé ,
Et que je ne pouvois en éviter les peines ,
Qu'en tâchant de vous rendre à vos premières chaînes.

N'en doutez point ; voilà , quoiqu'avec mille ennuis,
Et pourquoi je m'éloigne , & pourquoi je vous fuis.
Par un frivole amour voudriez vous , Madame ,
Combattre le remords qui déchire mon ame ,

22 *Le Festin de Pierre,*

Et, qu'en vous retenant, j'attirasse sur nous,
Du ciel, toujours vengeur, l'implacable courroux?

E L V I R E.

Ah scélérat, ton cœur, aussi lâche que traître,
Commence tout entier à se faire connoître;
Et ce qui me confond dans les maux que j'attends,
Je le connois enfin lorsqu'il n'en est plus tems.
Mais sache, à me tromper, quand ce cœur s'étudie,
Que ta perte suivra ta noire perfidie,
Et que ce même ciel dont tu t'oses railler,
A me venger de toi voudra bien travailler.

S G A N A R E L L E, *bas.*

Se peut-il qu'il résiste, & que rien ne l'étonne?

(*Haut.*)

Monfieur...

D. J U A N.

De fauffeté, je vois qu'on me soupçonne.
Mais, Madame...

E L V I R E.

Il fuffit, je t'ai trop écouté.
En ouir davantage, est une lâcheté;
Et, quoi qu'on ait à dire, il faut qu'on se surmonte,
Pour ne se faire pas trop expliquer sa honte.
Ne te figure point qu'en reproches en l'air,
Mon courroux contre toi veuille ici s'exhaler,
Tout ce qu'il peut avoir d'ardeurs, de violence,
Se réserve à mieux faire éclater ma vengeance.
Je te le dis encor, le ciel armé pour moi,
Punira tôt ou tard, ton manquement de foi;
Et si tu ne crains point sa justice blessée,
Crains du moins la fureur d'une femme offensée.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Il ne dit mot, il rêve, & les yeux sur les miens...
Hélas ! si le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN.

Viens,

Il est tems d'achever l'amoureuse entreprise.
Suis-moi.

SGANARELLE.

Le détestable ! A quel maître maudit,
Malgré moi, si long-tems mon malheur m'affervit !

Fin du premier Acte.

 ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

NOTRE-DINSE, Piarrot, pour les tirer de peine,
Tu t'es-là rencontré bian à point.

PIERROT.

Sans nou c'en étoit fait.

Oh, morguenne,

CHARLOTTE.

Je le croi bian.

PIERROT.

Voi-tu?

Il ne s'en falloit pas l'époisseur d'un festu.
Tou deux de se nayer eussiont fait la sottise.

CHARLOTTE.

C'est donc l'vent d'a matin...

PIERROT.

Aga quien, sans feintise,
Je te vas tout fin draït conter, par le menu,
Comme, en n'y pensant pas le hasard est venu;

Il

Il avient besoin d'un œil comme le nôtre ,
 Qu'iles vist de tout loïn , car c'est moi , comm'fdit
 l'autre ,

Qui les ai le premier avisez. Tanquia don ,
 Sur le bord de la mar bian leu prend que j'équion ,
 Où le tarre Gros-Jean me jettoit une motte ,
 Tout en batifolant , car comme'tu fais , Charlotte ,
 Pour v'nir batifoler Gros-Jean ne cherche qu'ouï
 Et moi , par fouas aussi , je batifole itou.

En batifolant don , j'ai fait l'appercevançe
 D'un grouillement sugliau , sans voir la différence
 De squi pouvoit grouiller , ça grouilloit à tout coups ,
 Et grouillant par secouffe alloit comme envars nous.
 J'estas embarrassé ; s'n'étoit point stratagême ,
 Et tout com' je te vois , je voyas ça de même ,
 Aussi fixiblement , & pis tout d'un coup , qu'ien
 Je voyas qu'après ça je ne voyas plus rian.

« Hé , Gros-Jean , ça j'ai fait , stan pendant que je
 » somme

» A niaiser parmi nous ; je pens , que vla de zomme ,
 » Que nagiant tout-là-bas. Bon , sm'a-t-i fait , vra-
 » ment ,

» Tauras de queuque chat vû le trépassement ;
 » Tas-la veu' trouble. Oh bian , ç'ai-je fait , t'as
 » bieu dire ,

» Je n'ai point la veu' trouble , & sn'est point jeu
 » pou rire ,

» C'est-là de zomme. Point , m'a-ti fait , sn'en est pas ,
 » Piarrot , t'as la barlue. Oh ! J'ai sque tu voudras ,

» Ç'ai-je fait , mais gageons que je n'ai point la barlue ,
 » Et que ça qu'en voit là bas , çai-je fait , qui remue »

26 *Le Feslin de Pierre,*

» C'est de zomme , voi-tu , gui nageons vars ici.
» Gag' que non, *sma-t-i-fait*. Oh, morgué, gag' que si,
» Dix sous. Oh , *sma-t-i-fait* , je le veux bian, mar-
» guienne ;

» Quien , met argent sur jeu , vla le mien ». Pal-
fanguienne

Je n'ai fait auffi-tôt l'étourdi ni le fou ,
J'ai bravement bouté par tarre mé dix sou ,
Quatre piece tapée , & le restant en double ,
» Jarnigué , je varron si j'avon la veu trouble ».
Ç'ai-je fait , les boutant... plus hardiment enfin
Que si j'eusse avalé queuque varre de vin ;
Car je sis harfardeux, moi, qu'en m'mette en boutade,
Je vas , sans tant de raisons , tout à la débandade ;
Je savas bien pourtant s'que j'faisois d'en par-là ,
Queuque gniais ! Enfin don, j'non pas plutôt mis, vla,
Que j'voion tout à plein com' deux homme à la nage.
Nous faision signe; & moi, sans rien dir davantage ,
De prendre le zenjeux. » Allon , Gros-Jean , allon ,
» Ç'ai-je fait , voi-tu pas comme i nou zappellon ?
» Is vont nayer. Tant mieux, *sma-t-i-fait* , je m'en-
» gausse ,

» I m'en fait pardre ». A don, le tirant par lé chauffe,
J'l'ai si bian sarmoné , qu'à la parfin vars eux ,
J'avon dans une barque avironné tous deux.

Et pis cahin, cahas, j'on tant fait que je somme
Venu tout contre : & pis j'les avon tiré comme
Il avion quasi bu déjà pu que de jeu ?

Et pis j'le zon cheu nou menez auprès du feu ,
Où je l'zon veu tous deux nuds sécher leu zoupe-
lande ,

Et pis il en est v'nu deux autres de leu' bande ,

Qui s'équian , voi-tu bien , sauvez tout seul , & pis
 Mathurine est venue à voir leu biaux habits ;
 Et pis i liont conté qu'al n'étoit pas tant sotte ,
 Qu'al avoit du mâlin dans l'œil , & pis , Charlotte ,
 V'la tout com'ça s'est fait pour te l'dire en un mot.

CHARLOTTE.

Et ne m'disois-tu pas qu'glien avoit un , Piarrot ,
 Qu'étoit bien pu mieux fait que tretous ?

PIERROT.

C'est le maître ,
 Queuque bian gros Monsieu , dé pu gros qui puisse
 être ,

Car i n'a que du d'or par ila , par ici ,
 Et ceux qui le sarvont sont des Monsieus auffi.
 Stanpandant , si je n'eûme été là , palfanguenne
 Il en tenoit.

CHARLOTTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Jamais marguienne ,
 Tout gros Monsieu qui l'est , il n'en fu revenu.

CHARLOTTE.

Et cheu toi , di , Piarrot , est-il encor tout nu ?

PIERROT.

Nannin , tou devant nou qui le regardion faire ,
 I l'avon rabillé. Monguieu , combian d'affaire !
 J'navois vu s'habiller jamais de courtifans ,
 N'y leu Zangingorniaux , je me pardrois dedans .
 Pour le sy faire entré comme n'en lé balote !
 J'estas tout ébobi de voir ça. Quien Charlotte ,

C ij

28 *Le Festin de Pierre,*

Quand i sont zabillés, y vou zan tout à point
De grands cheveux toufus, mais qui ne tenont point
A leu teste, & pis vla tout d'un coup qui l'y passe,
I boutont ça tout comme un bonnet de filace.
Leu chemise qu'à voir j'estas tout étourdi,
Ant démanche où tou deux j'entrierions tout brandi.
En deglieu d'haut de chauffe, il ant sartaine histoire
Qui ne leu vient que là. J'auras bian de quoi boire,
Si j'avas tout l'argent dé lifets de dessu.
Glien a tant, glien a tant, qu'an n'an seroit voir pu.
Il n'ant jusqu'au colet qui n'va point en darrière,
Et qui leu pen devant bâty d'une maniere,
Que je n'tel sérois dire, & si j'lai vu de près.
Il ant au bout débras d'autres petits colets,
A veu de passemens faits de dantelle blanche
Qui veniant par le bout faison le tour démanche.

CHARLOTTE.

I faut que j'aille voir, Piarrot...

PIERROT.

J'ai queu'chose à te dire.

Oh, si te plaist,

CHARLOTTE.

Hé bian, di qu'esque c'est!

PIERROT.

Voi-tu, Charlotte i faut qu'aveu toi, com'sdit l'autre,
Je débonde mon cœur, il irroit trop du nôtre,
Quand je somme pour estre à noudeux tou de bon,
Si je n'me plaignas pas,

CHARLOTTE.

Quement, qu'est-qu'iglia don?

PIERROT.

Iglia que franchemeet tu me chagrine l'ame.

CHARLOTTE.

Et d'où vient ?

PIERROT.

Tastigué, tu dois être ma femme,
Et tu ne m'aime pas.

CHARLOTTE.

Ah, ah, n'est-ce que ça ?

PIERROT.

Non, n'est que ça, stampendant c'est bian assez,
viança...

CHARLOTTE.

Mon guieu, toujou, Piarrot, tu m'dis la mesme
chose.

PIERROT.

Sij'te la dit toujou, c'est toi qu'en est la cause;
Et si tu me faisois queuquefouas autrement,
J'te diras autre chose.

CHARLOTTE.

Apprend-moi donc quement
Tu voudrois que j'te fisse.

PIERROT.

Oh, je veux que tu m'aime.

CHARLOTTE.

Es-que je n'taime pas ?

PIERROT.

Non, tu fais tou de même

30 *Le Festin de Pierre*,

Que si j'navion point fait nos zacordaille, & si
J'n'ai rien à me reprocher là-dessus, Dieu merci.
Das qui passe un marcier, tout aussitost j'tajette
Lé pu jolis lacets qui soient dans sa banette.
Pour t'aller dénicher de marle je ne sai zou,
Tou les jours je m'azarde à me rompre le cou.
Je fai jouer pour toi le vieilleu za ta fête,
Et tout ça contre un mur, c'est me battre la teste.
J'n'y gagne rien, voi-tu: Ça n'est ni biau ni bon,
De n'vouloir pas aimer les gens qui nous zaimon.

CHARLOTTE.

Mon guieu, je t'aime aussi, de quoi te mettre en
peine:

PIERROT,

Oui, tu m'aime, mais c'est d'une belle déguaine.

CHARLOTTE.

Qu'es donc que tu veux qu'en fasse:

PIERROT.

Oh, je veux que tout haut,
L'en fasse ce qu'en fait pour aimer comme i faut.

CHARLOTTE.

J't'aime aussi comme i faut, pourquoi don q'tu
t'étonne:

PIERROT.

Non, ça s'voit quand il est, & toujou zau par-
sonne,

Quand c'est tout d'bon qu'on aime, en leu fait en
passant

Mil prite singerie; & sis-je un innocent:

Margué, je n'veux que voir com'la grosse Tomasse.

Fait au jeune Robain, al n'tien jamais en place,
 Tant al n'est assotée, & dès qu'al l'voit passer,
 Al n'attend point qu'il vienne, al s'en court l'agacer,
 Li jett' son chapiau bas, & toujou sans reproche
 Li fait exprès queuq' niche, ou baille une taloche;
 Et darrainement encor que su zun escabiau
 Il regardoit danser, al s'en fur bian & biau
 Li tirer de deffous, & l'mit à la renvarse.
 Jarny, vla sq'c'est qu'aimer, mais margué l'en
 me barfe,
 Quand dret come un piquet j'voi q'tu viens te
 parcher.

Tu n'me dis jamais mot, & j'ai biau tentincher,
 En glien de m'faire présent d'une bonne égratineure,
 De m'bailler queuque coup, ou d'voir par aventure
 Si j'fis point chatouilleux, tu te grates les doigts;
 Et t'es la toujou comme une vrai fouche de bois.
 T'est trop fraide, voi-tu, ventregué ça me choqué.

CHARLOTTE.

C'est mon imeur, Piarrot, que veux-tu?

PIERROT.

Tu te moque.

Quand l'en aime les gens, l'en en baille toujou
 Queuqu' petit signifiante.

CHARLOTTE.

Oh, cherche don par où
 Stu pense qu'à t'aimer queuque autre soit pu prompte,
 Va l'aimer, j'te l'accorde.

PIERROT.

Hé bian, vla pas mon compte!
 T'astigué, stu m'aimois, m'dirois-tu ça?

CHARLOTTE.

M'viens-tu tarabustuer toujou l'esprit ?

Pourquoi

PIERROT.

Queu mal t'fais-je à vouloir que tu m'fasse paroître
Un peu pu d'amiquié ?

Di-moi ,

CHARLOTTE.

Va, ça viendra peut estre.
Ne me presse point tant, & laisse faire.

PIERROT.

Touche donc là, Charlotte, d'bon cœur.

Hé bien,

CHARLOTTE.

Promets que tu tâchera za m'aimer davantage.

Hé bien, quiens

PIERROT.

Es-ce là su monfieu ?

CHARLOTTE.

PIERROT.

Oui, le vla.

CHARLOTTE.

Queu dommage
Qui l'eust été nayé ! Qui l'est genti !

PIERROT.

Je vas
Boire chopaine, aguieu, je ne tarderai pas.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE.

D. JUAN.

IL n'y faut plus penser, c'en est fait, Sganarelle,
La force entre mes bras alloit mettre la belle,
Lorsque ce coup de vent, difficile à prévoir,
Renversant notre barque, a trompé mon espoir.
Si par-là de mon feu l'espérance est frivole,
L'aimable paysanne aisément m'en console;
Et c'est une conquête assez pleine d'appas,
Qui, dans l'occasion, ne m'échappera pas.
Déjà par cent douceurs j'ai jetté dans son ame
Des dispositions à bien traiter ma flamme,
On se plaît à m'entendre, & je puis espérer
Qu'ici je n'aurai pas long-tems à soupirer.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, je frémis à vous entendre dire.
Quoi? Des bras de la mort quand le ciel nous re-
tire,
Au lieu de mériter, par quelque amandement,
Les bontés qu'il répand sur nous incessamment;
Au lieu de renoncer aux folles amourettes,
Qui déjà tant de fois... Paix, coquin, que vous êtes.
Monsieur fait ce qu'il fait, & vous ne savez, vous,
Ce que vous dites.

D. JUAN.

Ah! Que vois-je auprès de nous

34 *Le Festin de Pierre,*

Qu'est-ce? S G A N A R E L L E.

D. J U A N.

Tourne les yeux, Sganarelle, & condamne
La surprise où me met cette autre payfanne.
D'où sort-elle? Peut-on rien voir de plus charmant!
Celle-ci vaut bien l'autre, & mieux.

S G A N A R E L L E.

Affurément.

D. J U A N.

Il faut que je lui parle.

S G A N A R E L L E.

Autre piece nouvelle.

D. J U A N.

L'agréable rencontre! Et d'où me vient, la belle,
L'inespéré bonheur de trouver en ces lieux,
Sous cet habit rustique, un chef-d'œuvre des cieux.

C H A R L O T T E.

Hé, Monsieur.

D. J U A N.

Il n'est point un plus joli visage.

C H A R L O T T E.

Monsieur.

D. J U A N.

Demeurez-vous, mabelle, en ce village?

C H A R L O T T E.

Oui, Monsieur.

D. J U A N.

Votre nom?

CHARLOTTE.

Charlotte, à vous servir,
Si j'en étois capable.

D. JUAN.

Ah! Je me sens ravir.
Qu'elle est belle, & qu'au cœur sa vue est dange-
reuse!

Pour moi. . .

CHARLOTTE.

Vous me rendez, Monsieur, toute honteuse.

D. JUAN.

Honteuse, d'ouïr dire ici vos vérités!
Sganarelle, as-tu vu jamais tant de beautés,
Tournez-vous, s'il vous plaît. Que sa taille est mi-
gnone!

Hauffez un peu la tête. Ah, l'aimable personne!
Cette bouche, ces yeux, ouvrez-les tout-à fait;
Qu'ils sont beaux! Et vos dents: il n'est rien si
parfait.

Ces levres ont sur-tout un vermeil que j'admire,
J'en suis charmé.

CHARLOTTE.

Monsieur, cela vous plaît à dire.
Et je ne fais si c'est pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Me railler de vous: Non, j'ai trop de bonne foi.
Regarde cette main plus blanche que l'yvoire,
Sganarelle, peut-on. . .

CHARLOTTE.

Fy, Monsieur, al est noire
Tout comme je n'sai quoi.

36 *Le Festin de Pierre* ,

D. J U A N.

Laissez-là moi baiser.

C H A R L O T T E.

C'est trop d'honneur pour moi , je n'oseroi vous
refuser ;

Mais si j'eus sù tout ça , devant votre arrivée ,
Exprès avec du son je m'la ferois lavée.

D. J U A N.

Vous n'êtes point encor mariée ?

C H A R L O T T E.

Oh , non pas ;

Mais je dois bientôt l'être au fils du grand Lucas.
I se nomme Piarrot ; c'est ma tante Philipote
Qui nou fait marier.

D. J U A N.

Quoi , vous , belle Charlotte ,
D'un simple payfan être la femme ! non ,
Il vous faut autre chose , & je croistout de bon
Que le ciel m'a conduit exprès dans ce village ,
Pour rompre cet injuste & honteux mariage ;
Car enfin je vous aime , & malgré les jaloux ,
Pourvu que je vous plaise , il ne tiendra qu'à vous
Qu'on ne trouve moyen de vous faire paroître
Dans l'éclat des honneurs où vous méritez d'être.
Cet amour est bien prompt, je l'avouerai ; mais quoi !
Vos beautés tout-d'un-coup vont triompher de moi ?
Et je vous aime autant , Charlotte , en un quart-
d'heure ,
Qu'on aimeroit un autre en six mois.

C H A R L O T T E

CHARLOTTE.

Oui ?

D. JUAN.

Je meure ,

S'il est rien de plus vrai.

CHARLOTTE.

Monfieur , je voudrois bien
 Que ça fust tou com'ça ; car vous n'me dites rien
 Quine me fasse affé zaize , & j'orois bien envie
 De n'vous m'écroire point ; mais j'ai toute ma vie
 Entendu dire à ceux qui favon bien s'que c'est ,
 Quin'est point de Monfieurs qui ne fôient toujou prest
 A tromper queuque fille à moins qu'al n'y regarde.

D. JUAN.

Suis-je de ces gens-là ? Non , Charlotte.

SGANARELLE.

Il n'a garde.

D. JUAN.

Le tems vous fera voir comme j'en veux user.

CHARLOTTE.

Auffi je n'voudrois pas me laisser abuser.
 Voyez-vous , si j'fis pauvre & native au village ,
 J'ai d'honneur tout autant qu'on en ait à mon âge ;
 Et pour tout l'or du monde en n'me pourroit tenter.
 Si j'pensois qu'en m'aimant l'en me l'voulut ôter.

D. JUAN.

Jevoudrois vous l'ôter, moi ? Ce foupçon m'offense.
 Croyez que pour cela j'ai trop de conscience ,
 Et que si vos appas m'ont fu d'abord charmer ,
 Ce n'est qu'en tout honneur que je vous veux aimer.

38 *Le Festin de Pierre,*

Pour vous le faire voir, apprenez que dans l'âme
J'ai formé le dessein de vous faire ma femme,
J'en donne ma parole; & pour vous au besoin,
L'homme que vous voyez en fera le témoin.

C H A R L O T T E.

Vous m'voudriez épouser, moi?

D. J U A N.

Cela vous étonne?

Demandez au témoin que mon amour vous donne,
Il me connoît.

S G A N A R E L L E.

Très-fort. Ne craignez rien, allez,
Il vous épousera cent fois, si vous voulez.
J'en répons.

D. J U A N.

Hé bien donc, pour le prix de ma flamme,
Ne consentez-vous pas à devenir ma femme?

C H A R L O T T E.

Il faudroit à ma tante en dire un petit mot,
Pour qu'al en fût contente; al aime bian Piarrot.

D. J U A N.

Je dirai ce qu'il faut, & m'en rendrai le maître.
Touchez-là seulement, pour me faire connoître
Que de votre côté, vous voulez bien de moi.

C H A R L O T T E.

J'n'en veux que trop, mais vous?

D. J U A N.

Je vous donne ma foi,
Et deux petits baisers vous vont servir de gage...

C H A R L O T T E.

Oh, Monsieur, attendez qu'on fait le mariage.
Après ça, voyez-vous, je vous baisera tant
Que vous n'erez qu'à dire.

D. J U A N.

Ah! Me voilà content.
Tout ce que vous voulez, je le veux pour vous plaire;
Donnez-moi seulement votre main.

C H A R L O T T E.

Pourquoi faire?

D. J U A N.

Il faut que cent baisers vous marquent l'intérêt....

S C E N E I I I.

D. J U A N, C H A R L O T T E, P I E R R O T,
S G A N A R E L L E.

P I E R R O T.

Tout doucement, Monsieur, tenez-vous si vous
plaist.
Vous pourriez-v-f-échauffant, gagner la purifie.

D. J U A N.

D'où cet impertinent nous vient-il?

P I E R R O T.

Oh, jarnie,
J'vou dis qu'ou vous tegniais, & qui n'est pas besoin
Qu'ou vegniais courtisé no femme de si loin.

D ij

40 *Le Festin de Pierre*,

D. JUAN *le poussant.*

Ah ! Que de bruit.

PIERROT.

Margué , je ne no zemouvons guere
Pour cé pouffeus de gens.

CHARLOTTE.

Piarrot , laisse-le-faire.

PIERROT.

Quement , que je j'laissé faire ? Et je ne l'veux pas , moi.

D. JUAN.

Ah !

PIERROT.

Pasqu'il est Monsieu , i's'en viendra , je croi ,
Careffer à not' barbe ici no zacordées.
Pargué , j'en fis d'avis que j'vou l'ayon gardées.
Allez v's'en careffer les vôtres.

D. JUAN , *lui donnant plusieurs soufflets.*

Hé ?

PIERROT.

Hé , margué ,
Ne v-s-avisé pas trop de m'frapper. Jarnigué ,
Ventrigué , tastigué , voyez un peu la chance ,
De v'nir-battre les gens. Sn'est pas la récompense
De v-esttre allez tantost sauvé d'estre nayé.
J'vou devion laisser boire. Il est bien employé.

CHARLOTTE.

Va , ne te fâche point , Piarrot,

PIERROT.

Oh , palfanguienne ,
I m'plaît de me fâcher , & t'es une vilaine ,
D'endurer qu'en t'cageole.

CHARLOTTE.

Il me veut époufer ;
Et tu n'te devrois pas fi fort colérifer.
Sn'est pas s'que tu penfes dea.

PIERROT.

Jarny , tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ça n'y fait rien , Piarrot , tu n'mas pas encor prise.
S'tu m'aime comme i faut , fr-as-tu pas tout joyeux
De m'voir Madame ?

PIERROT.

Non , j'aimerois cent fois mieux
Te voir crever qu'nen pas qu'un autre t'eust. Mar-
guenne...

CHARLOTTE.

Lais'moi que je la fois , & n'te mets point en peine.
Je te ferai cheux nous apporter des œufs frais ,
Du beurre ..

PIERROT.

Palfangué , je gnien porterai jamais ,
Quand tu m'en frais poyer deux fois autant ; accoute,
C'est donc com'ça qu'tu fais ? Si j'en eusse eu
qu'euq' doute ,
Je m'fras bien empasché de le tirer de gliau ,
Et je gliaurai baillé putost un chinfreneau ,
D'un bon coup d'aviron sur la tête.

D iij

42 *Le Festin de Pierre,*

D. J U A N. Hé,

P I E R R O T, *s'éloignant.* Parfonne
N'me fait peur.

D. J U A N.

Attendez, j'aime assez qu'on raisonne.

P I E R R O T, *s'éloignant toujours,*
Je m'gobarg' de tout, moi.

D. J U A N.

Voyons un peu cela.

P I E R R O T.

J'en avon bien vu d'autre.

D. J U A N.

Houais.

S G A N A R E L L E.

Monfieur, laissez-là
Ce pauvre diable, à quoi peut servir de le battre ?
Vous voyez bien qu'il est obftiné comme quatre.
Va, mon pauvre garçon, va-t-en, retire-toi,
Et ne lui dis plus rien.

P I E R R O T.

Et j'li veut dire, moi.

D. J U A N, *donnant un soufflet à Sganarelle,*
croyant le donner à Pierrot qui se baiffe.
Ah ! je vous apprendrai...

S G A N A R E L L E.

Pefte foit du marouffe.

D. JUAN.

Voilà ta charité.

PIERROT.

Je m'ris d'queuqu'vent qui souffle,
Et j'm'en vas à ta tante en lâcher quatre mots,
Laisse faire.

(*Il s'en va.*)

D. JUAN.

A la fin il nous laisse en repos ;
Et je puis à la joie abandonner mon ame.
Que de ravissmens quand vous ferez ma femme !
Sera-t-il un bonheur égal au mien ?

SGANARELLE, voyant Mathurine.

Ah, ah !

Voici l'autre.

SCENE IV.

D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE.
SGANARELLE.

MATHURINE.

Monsieu, qu'es don qu'ouï faites-là ?
Es-qu'ou parlez d'amour à Charlotte ?

D. JUAN, à Mathurine.

Au contraire,
C'est qu'elle m'aime ; & moi, comme je suis sincere,
Je lui dis que déjà vous possédez mon cœur.

44 *Le Festin de Pierre*,

CHARLOTTE.

Qu'es-ce donc que vous veut la Mathurine?

D. JUAN, à Charlotte.

Elle a peur

Que je ne vous épouse; & je viens de lui dire
Que je vous l'ai promis.

MATHURINE.

Quoi, Charlotte, es' pour rire?

D. JUAN, à Mathurine.

Tout ce que vous direz ne servira de rien.
Elle me veut aimer.

CHARLOTTE.

Mathurine, est-il bien,
D'empêcher que Monfieu...

D. JUAN, à Charlotte.

Vous voyez qu'elle enrage.

MATHURINE.

Oh, je n'empêche rien, il m'a déjà...

D. JUAN, à Charlotte.

Je gage

Qu'elle vous soutiendra qu'elle a reçu ma foi.

CHARLOTTE.

Je n'pensois pas...

D. JUAN, à Mathurine.

Gageons qu'elle dira de moi
Que j'aurai fait serment de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Vou v'né un peu trop tard,

CHARLOTTE.

Vous le dites.

MATHURINE.

Tredame.

Pourquoi me disputer ?

CHARLOTTE.

Pis q' Monfieu me veut bien.

MATHURINE.

C'est moi qu'il veut plutôt.

CHARLOTTE.

Oh, pourtant j'n'en croi rien.

MATHURINE.

Il m'a vue la prumiere, & m'la dit; qu'il réponde.

CHARLOTTE.

Si v-s-a vu la prumiere, il m'a vu la seconde,
Et m'veut épouser.

MATHURINE.

Bon...

D. JUAN, à *Mathurine*.

Hé, que vous ai-je dit ?

MATHURINE.

C'est moi qu'il époufra. Voyez le bel esprit.

D. JUAN, à *Charlotte*.

N'ai-je pas deviné ? La folle ! Je l'admire.

CHARLOTTE.

Si je n'avon pas raison, le vla qu'est pour le dire,
Il fait notre querelle.

MATHURINE.

Oui, puis-qu'i fait squ'en est,
Qui nous juge.

46 *Le Festin de Pierre* ;

C H A R L O T T E.

Monfieu, jugé nou, fi vou plaît,
La queule est parmy nou...

M A T H U R I N E.

Gageons que c'est moi qu'il aime,
Vou zallez voir.

C H A R L O T T E.

Tant micux, vou zallez voir vou-même.

M A T H U R I N E.

Dites.

C H A R L O T T E.

Parlez.

D. J U A N.

Comment, est-ce pous vous moquer ?
Quel besoin avez-vous de me faire expliquer ?
A l'une de vous deux j'ai promis mariage,
J'en demeure d'accord, en faut-il davantage ?
Et chacune de vous, dans un débat si prompt,
Ne fait-elle pas bien comme les choses vont ?
Celle à qui je me suis engagé, doit peu craindre
Ce que pour l'étonner l'autre s'obstine à feindre ;
Et tous ces vains propos ne font qu'à mépriser,
Pourvu que je sois prêt toujours à l'épouser.
Qui va de bonne foi, hait les discours frivoles ;
J'ai promis des effets, laissons-là les paroles.
C'est par eux que je songe à vous mettre d'accord ;
Et l'on saura bientôt qui de vous deux a tort,
Puisqu'en me mariant je dois faire connoître
Pour laquelle l'amour dans mon cœur a su naître.

(*A Mathurine.*)

Laissez-la se flatter, je n'adore que vous.

(A Charlotte.)

Ne la détrompez point , je serai votre époux.

(A Mathurine.)

Il n'est charmes si vifs qui n'effacent les vôtres.

(A Charlotte.)

Quand on a vu vos yeux , on n'en peut souffrir
d'autres.

Un affaire me presse , & je cours l'achever.

Adieu. Dans un moment je viens vous retrouver.

SCENE V.

MATHURINE, CHARLOTTE,
SGANARELLE.

CHARLOTTE.

C'EST moi qui l'y plaît mieux , au moins.

MATHURINE.

Pourtant je pense

Que je l'épouserai.

SGANARELLE.

Je plains votre innocence,
Pauvres jeunes brebis, qui, pour trop croire un fou,
Vous-même vous jetez dans la gueule du loup.
Croyez-moi toutes deux, ne soyez point si promptes
A vous laisser ainsi duper par de beaux contes.
Songez à vos oysons, c'est le plus assuré.

SCENE VI.

D. JUAN , MATHURINE , CHARLOTTE.
SGANARELLE.

D. JUAN , *dans le fond du théâtre.*

D'ou vient que Sganarelle est ici demeuré ?

SGANARELLE.

Mon maître n'est qu'un fourbe , & tout ce qu'il débite ,

Fadaïse , il ne promet que pour aller plus vîte.

Parlant de mariage , il cherche à vous tromper.

Il en épouse autant qu'il en peut attraper ,

Et . . .

(*Appercevant D. Juan qui l'écoute.*)

Celan'est pas vrai ; si l'on vient vous le dire ,

Répondez hardiment qu'on se plaît à médire ,

Que mon maître n'est fourbe en aucune action ,

Qu'il n'épouse jamais qu'à bonne intention ,

Qu'il n'abuse personne , & que s'il dit qu'il aime . . .

Ah ! Tenez , le voilà , sachez-le de lui-même.

D. JUAN , *à Sganarelle.*

Oui ?

SGANARELLE.

Le monde est si plein , Monsieur , de médifans ,

Que , comme on parle mal sur-tout des courtifans ,

Je leur faisois entendre à toutes deux , pour cause ,

Que si quelqu'un , de vous leur disoit quelque chose ,

Il falloit n'en rien croire , & que de suborneur . . .

D. JUAN.

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE.

Oui, mon maître est un homme d'honneur,
Je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon?

SGANARELLE.

Ce feront des bêtes,
Ceux qui tiendront de lui des discours mal-honnêtes.

SCENE VII.

D. JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE,
MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE.

Je viens vous avertir, Monsieur, qu'ici pour vous
Il ne fait pas fort bon.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, sauvons-nous.

D. JUAN.

Qu'est-ce?

LA RAMÉE.

Dans un moment doivent ici descendre
Douze hommes à cheval commandés pour vous
prendre,

Tome V.

E

50 *Le Festin de Pierre,*

Ils ont dépeint vos traits à ceux qui me l'ont dit ;
Songez à vous.

SGANARELLE.

Pourquoi s'aller perdre à crédit ?
Tirons-nous promptement, Monsieur.

D. JUAN.

Adieu, les belles.
Celle que j'aime aura demain de mes nouvelles.

MATHURINE, *s'en allant.*

C'est à moi qui promet, Charlotte.

CHARLOTTE.

Oh ! C'est à moi.

SCENE VIII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Il faut céder, la force est une étrange loi.
Viens, pour ne risquer rien, usons de stratagème,
Tu prendras mes habits.

SGANARELLE.

Moi, Monsieur ?

D. JUAN.

Oui, toi-même.

S G A N A R E L L E.

Monſieur, vous vous moquez. Comment, ſous vos
habits
M'aller faire tuer ?

D. J U A N.

Tu mets la choſe au piſ.
Mais diſ-moi, lâche, diſ, quand cela devoit être,
N'eſt-on pas glorieux de mourir pour ſon maître ?

S G A N A R E L L E.

Serviteur à la gloire. O ciel, fais qu'aujourd'hui,
Sganarelle, en fuyant, ne ſoit pas pris pour lui.

Fin du ſecond Acte.

A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

D. JUAN, SGANARELLE, *habillé en
médecin.*

S G A N A R E L L E .

A V O U E Z qu'au besoin j'ai l'imaginative
Aussi prompte d'aller que personne qui vive.
Votre premier dessein n'étoit point à propos.
Sous ce déguisement j'ai l'esprit en repos.
Après tout, ces habits nous cachent l'un & l'autre
Beaucoup mieux qu'on n'eût pu nous cacher sous
le vôtre,
J'en regardois le risque avec quelque souci ;
Tout franc, il me choquoit.

D. J U A N .

Te voilà bien ainsi.

Où diable as-tu donc pris ce grotesque équipage ?

S G A N A R E L L E .

Il vient d'un médecin qui l'avoit mis en gage ;
Quoique vieux, j'ai donné de l'argent pour l'avoir.
Mais, Monsieur, savez-vous quel en est le pouvoir ?

Il me fait saluer des gens que je rencontre,
Et passer pour docteur par-tout où je me montre,
Ainsi qu'un habile homme on me vient consulter.

D. JUAN.

Comment donc ?

SGANARELLE.

Mon savoir va bientôt éclater.

Déjà six payfans, autant de payfannes,
Accoutumés sans doute à parler à des ânes,
M'ont sur différens maux demandé mon avis.

D. JUAN.

Et qu'as-tu répondu ?

SGANARELLE.

Moi ?

D. JUAN.

Tu t'es trouvé pris ?

SGANARELLE.

Pas trop. Sans m'étonner, de l'habit que je porte,
J'ai soutenu l'honneur, & raisonné de sorte
Que sur mon ordonnance aucun d'eux n'a douté
Qu'il n'eût entre les mains un trésor de santé.

D. JUAN.

Et comment as-tu pu bâtir tes ordonnances ?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai ramassé beaucoup d'impertinences,
Mêlé casse, opium, rhubarbe, & cetera,
Tout par drachme, & le mal aille comme il pourra,
Que m'importe !

54 *Le Festin de Pierre*,

D. JUAN.

Fort bien. Ce que tu viens de dire
Me réjouit.

SGANARELLE.

Et si, pour vous faire mieux rire,
Par hazard, car enfin quelquefois, que fait-on,
Mes malades venoient à guérir :

D. JUAN.

Pourquoi non ?
Les autres médecins que les sages méprisent,
Dupent-ils moins que toi dans tout ce qu'ils nous
disent :
Et, pour quelques grands mots que nous n'enten-
dons pas,
Ont-ils aux guérisons plus de part que tu n'as :
Crois-moi, tu peux comme eux, quoi qu'on s'en
perfuade,
Profiter, s'il avient, du bonheur du malade,
Et voir attribuer au seul pouvoir de l'art,
Ce qu'avec la nature aura fait le hafard.

SGANARELLE.

Oh, jusqu'où vous poussez votre humeur libertine !
Je ne vous croyois pas impie en médecine.

D. JUAN.

Il n'est point parmi nous d'erreur plus grande.

SGANARELLE.

Quoi !
Pour un art tout divin vous n'avez point de foi ?
La casse, le séné, ni le yin émétique...

D. JUAN.

La peste soit le fou !

SGANARELLE.

Vous êtes hérétique ,
Monsieur , songez-vous bien quel bruit depuis un
tems ,
Fait le vin émétique ?

D. JUAN.

Oui , pour certaines gens.

SGANARELLE.

Ses miracles par-tout ont vaincu les scrupules ;
Leur force a converti jusqu'aux plus incrédules ;
Et, sans aller plus loin , moi qui vous parle , moi ,
J'en ai vu des effets si surprenans . . .

D. JUAN.

En quoi ?

SGANARELLE.

Tout peut être nié , si sa vertu se nie.
Depuis six jours un homme étoit à l'agonie ,
Les plus experts docteurs n'y connoissoient plus rien.
Il avoit mis à bout la médecine.

D. JUAN.

Hé bien ?

SGANARELLE.

Recours à l'émétique. Il en prend pour leur plaisir :
Soudain . . .

D. JUAN.

Le grand miracle ! Il réchappe ?

56 *Le Festin de Pierre*,

SGANARELLE.

Il en meurt.

Au contraire,

D. JUAN.

Merveilleux moyen de le guérir !

SGANARELLE.

Comment ! Depuis six jours il ne pouvoit mourir ;
Et, dès qu'il en a pris, le voilà qui trépassé.
Vit-on jamais remède avoir plus d'efficace ?

D. JUAN.

Tu raisonnes fort juste.

SGANARELLE.

Il est vrai, cet habit
Sur le raisonnement m'inspire de l'esprit ;
Et si sur certains points où je voudrois vous mettre,
La dispute...

D. JUAN.

Une fois je veux te le permettre.

SGANARELLE.

Errez en médecine autant qu'il vous plaira,
La seule faculté s'en scandalisera,
Mais sur le reste, là, que le cœur se déploie.
Que croyez-vous ?

D. JUAN.

Je crois ce qu'il faut que je croie.

SGANARELLE.

Bon, parlons doucement, & sans nous échauffer,
Le ciel...

D. JUAN.

Laiſſons cela. . .

SGANARELLE.

C'est fort bien dit. L'enfer . . .

D. JUAN.

Laiſſons cela , te dis-je.

SGANARELLE.

Il n'est par néceſſaire
De vous expliquer mieux , votre réponse est claire.
Malheur ſi l'eſprit fort ſ'y trouvoit oublié.
Voilà ce que vous ſert d'avoir étudié ;
Tems perdu. Quant à moi , perſonne ne peut dire
Que l'on m'ait rien appris , je fais à peine lire ,
Et j'ai de l'ignorance à fond ; mais , franchement ,
Avec mon petit ſens , mon petit jugement ,
Je vois , je comprends mieux ce que je dois com-
prendre ,
Que vos livres jamais ne pourroient me l'appren-
dre.
Ce monde où je me trouve , & ce ſoleil qui luit ,
Sont-ce des champignons venus en une nuit ?
Se ſont-ils faits tous ſeuls ? Cette maſſe de pierre
Qui ſ'élève en rochers , ces arbres , cette terre ,
Ce ciel planté la-haut , eſt-ce que tout cela
S'eſt bâti de ſoi-même ? Et , vous ſeriez-vous là ,
Sans votre pere , à qui le ſien fut néceſſaire
Pour devenir le vôtre ? Ainſi , de pere en pere ,
Allant juſqu'au premier , qui veut-on qui l'ait fait ,
Ce premier ? Et dans l'homme , ouvrage ſi parfait ,
Tous ces os agencés l'un dans l'autre , cette ame ,

58 *Le Festin de Pierre,*

Ces veines, ce poumon, ce cœur, ce foie... Oh,
dame,
Parlez à votre tour comme les autres font ;
Je ne puis disputer si l'on ne m'interrompt.
Vous vous taifez exprès, & c'est belle malice.

D. J U A N.

Ton raisonnement charme, & j'attends qu'il finisse.

S G A N A R E L L E.

Mon raisonnement est, Monsieur, quoi qu'il en
soit,

Que l'homme est admirable en tout, & qu'on y
voit

Certains Ingrédiens, que, plus on les contemple,
Moins on peut expliquer, d'où vient que... Par
exemple,

N'est-il pas merveilleux que je sois ici, moi,
Et qu'en la tête, là, j'aie un je ne sai quoi,
Qui fait qu'en un moment, sans en savoir les cau-
ses,

Je pense, s'il le faut, cent différentes choses,
Et ne me mêle point d'ajuster les ressorts
Que ce je ne sai quoi fait mouvoir dans mon corps ?
Je veux lever un doigt, deux, trois, la main en-
tiere,

Aller à droite, à gauche, en avant, en arriere...

D. J U A N, *appercevant Léonor au fond du théâtre.*

Ah ! Sganarelle, voi. Peut-on, sans s'étonner...

S G A N A R E L L E.

Voilà ce qu'il vous faut, Monsieur, pour raisonner.
Vous n'êtes point muet en voyant une belle.

D. JUAN.

Celle-ci me ravit.

SGANARELLE.

Vraiment.

D. JUAN.

Que cherche-t-elle ?

SGANARELLE.

Vous devriez déjà l'être allé demander.

SCENE II.

D. JUAN, LEONOR, SGANARELLE.

D. JUAN.

QUEL bien plus grand le ciel pouvoit-il m'accorder ?

Présenter à mes yeux dans un lieu si sauvage ,
La plus belle personne. . .

LEONOR.

Oh, point, Monsieur.

D. JUAN.

Je gage

Que vous n'avez encor que quatorze ans au plus.

SGANARELLE, à D. Juan.

C'est comme il vous les faut.

60 *Le Festin de Pierre*,

LÉONOR.

Quatorze ans? Je les eus
Le dernier de Juillet.

SGANARILLE, *bas*.

O, ma pauvre innocente!

D. JUAN.

Mais que cherchez-vous là?

LÉONOR.

Des herbes pour ma tante.
C'est pour faire un remède, elle en prend très-
souvent.

D. JUAN.

Veut-elle consulter un homme fort savant?
Monsieur est médecin.

LÉONOR.

Ce seroit-là sa joie.

SGANARELLE, *d'un ton grave*.

Où son mal lui tient-il? Est-ce à la rate, au foie?

LÉONOR.

Sous des arbres assise, elle prend l'air là bas.
Allons le savoir d'elle.

D. JUAN.

Hé, ne nous pressons pas.

(*A Sganarelle.*)

Qu'elle est propre à causer une flamme amoureuse!

LÉONOR!

Il faudra que je sois pourtant religieuse.

D. JUAN.

D. JUAN.

Ah, quel meurtre! Et d'où vient? Est-ce que vous avez
Tant de vocation?

LÉONOR.

Pas trop, mais vous savez
Qu'on menace une fille, & qu'il faut sans murmure..

D. JUAN.

C'est cela qui vous tient?

LÉONOR.

Et puis ma tante assure
Que je ne suis point propre au mariage.

D. JUAN.

Vous?

Elle se moque, allez, faites choix d'un époux.
Je vous garantis, moi, s'il faut que j'en réponde,
Propre à vous marier plus que fille du monde.
Monsieur le médecin s'y connoît, & je veux
Que lui-même...

SGANARELLE, *lui tâtant le poux.*

Voyons, le cas n'est point douteux.
Mariez-vous, il faut vous mettre deux ensemble,
Sinon, il vous viendra mal encombré.

LÉONOR.

Ah, je tremble.

Et quel mal est-ce là que vous nommez?

SGANARELLE.

Un mal

Qui consume en six mois l'humide radical,
Mal terrible, astringent, vaporeux.

Tome V.

F

62 *Le Festin de Pierre*,

L É O N O R.

Je suis morte,

S G A N A R E L L E.

Mal sur-tout qui s'augmente au couvent.

L É O N O R.

Il n'importe,

On ne laissera pas de m'y mettre.

D. J U A N.

Et pourquoi ?

L É O N O R.

A cause de ma sœur, qu'on aime plus que moi.
On la mariera mieux, quand on n'aura plus qu'elle,

D. J U A N.

Vous êtes pour cela trop aimable & trop belle.
Non, je ne puis souffrir cet excès de rigueur ;
Et, dès demain, pour faire enrager votre sœur,
Je veux vous épouser. En serez-vous contente ?

L É O N O R.

Hé, mon Dieu, n'allez pas en rien dire à ma tante,
Si-tôt que du couvent elle voit que je ris,
Deux soufflets me sont sûrs ; & ce seroit bien pis
Si vous alliez pour moi parler de mariage.

D. J U A N.

Hé bien, marions-nous en secret ; je m'engage,
Puisqu'elle vous maltraite, à vous mettre en état
De ne rien craindre d'elle.

S G A N A R E L L E.

Et par un bon contrat ;

Ce n'est point à demi que Monsieur fait les choses.

D. JUAN.

J'avois pour fuir l'hymen d'assez pressantes causes;
 Mais pour vous faire entrer au couvent malgré vous,
 Savoir qu'à la menace on ajoute les coups,
 C'est un acte inhumain dont je me rends coupable
 Si je ne vous épouse.

S G A N A R E L L E.

Il est fort charitable.
 Voyez, se marier pour vous ôter l'ennui
 D'être religieuse : attendez tout de lui.

L É O N O R.

Si j'osois m'affurer...

S G A N A R E L L E.

C'est une bagatelle,
 Que ce qu'il vous promet. Sa bonté naturelle
 Va si loin, qu'il est prêt, pour faire trêve aux coups,
 D'épouser, s'il le faut, votre tante avec vous.

L É O N O R.

Ah! qu'il n'en fasse rien; elle est si dégoûtante...
 Mais moi, suis-je assez belle...

D. JUAN.

Ah! ciel! toute charmante.
 Quelle douceur pour moi de vivre sous vos loix!
 Non, ce qui fait l'hymen n'est point de notre choix.
 J'en suis trop convaincu, je vous connois à peine,
 Et, tout-à-coup, je cede à l'amour qui m'entraîne.

L É O N O R.

Je voudrois qu'il fût vrai, car ma tante & la peur
 Que me fait le couvent...

F ij

64 *Le Festin de Pierre,*

D. J U A N.

Ah ! Connoissez mon cœur.
Voulez-vous que ma foi, pour preuve indubitable,
Vous fasse le serment le plus épouvantable ?
Que le ciel...

L É O N O R.

Je vous crois, ne jurez point.

D. J U A N.

Hé bien ?

L É O N O R.

Mais, pour nous marier, fans que l'on en fût rien,
Si la chose pressoit, comment faudroit-il faire ?

D. J U A N.

Il faudroit avec moi venir chez un notaire,
Signer le mariage ; & , quand tout seroit fait,
Nous laisserions gronder votre tante.

S G A N A R E L L E.

En effet,
Quand une chose est faite, elle n'est pas à faire.

L É O N O R.

Oh, ma tante & ma sœur seront bien en colere ;
Car j'aurai pour ma part plus de vingt mille écus,
Bien des gens me l'ont dit.

D. J U A N.

Vous me rendez confus.
Pensez-vous que ce soit votre bien qui m'engage ?
Ce sont les agrémens de ce charmant visage,
Cette bouche, ces yeux ; enfin, soyez à moi,
Et je renonce au reste.

S G A N A R E L L E.

Il est de bonne foi.

Vos écus font pour lui, des beautés peu touchantes.

L É O N O R.

J'ai dans le bourg voisin une de mes parentes
Qui veut qu'on me marie, & qui m'a toujours dit
Que si quelqu'un m'aimoit...

D. J U A N.

C'est avoir de l'esprit.

L É O N O R.

Elle enverroit chercher de bon cœur le notaire.
Si nous allions chez elle ?

D. J U A N.

Hé bien, il le faut faire.

Me voilà prêt, allons.

L É O N O R.

Mais quoi, seule avec vous ?

D. J U A N.

Venir avecque moi, c'est suivre votre époux.
Est-ce un scrupule à faire, après la foi promise ?

L É O N O R.

Pas trop, mais j'ai toujours...

D. J U A N.

Vous verrez ma franchise.

L É O N O R.

Du moins...

D. J U A N.

Par où faut-il vous mener ?

66 *Le Festin de Pierre,*

L É O N O R.

Mais par malheur !

Par ici,

D. J U A N.

Comment ?

L É O N O R.

Ma tante que voici..

D. J U A N.

Le fâcheux contre-tems ! Qui diable nous l'amene ?

S G A N A R E L L E.

Ma foi , ç'en étoit fait sans cela.

D. J U A N.

Quelle peine !

L É O N O R.

Sans rien dire , venez m'attendre ici ce soir ,
Je m'y rendrai.

S C E N E I I I.

T H E R E S E , L É O N O R , D. J U A N , S G A N A R E L L E.

T H E R E S E , à Léonor.

VRAIMENT , j'aime assez à vous voir ,
Impudente , il vous faut parler avec des hommes.

S G A N A R E L L E.

Vous ne savez pas bien , Madame , qui nous sommes.

L É O N O R.

Est-ce faire du mal, quand c'est à bonne fin ?
Ce Monsieur là m'a dit qu'il étoit médecin,
Et je lui demandois si pour guérir votre asthme,
Il ne savoit pas...

S G A N A R E L L E.

Oui, j'ai certain cataplasme,
Qui posé, lorsqu'on tombe en suffocation,
Facilite aussi-tôt la respiration.

T H E R E S E.

Hé, mon Dieu, là-dessus j'ai vu les plus habiles,
Leurs remèdes me sont remèdes inutiles.

S G A N A R E L L E.

Je le crois. La plupart des plus grands médecins
Ne sont bons qu'à venir visiter des bassins ;
Mais pour moi, qui va droit au souverain dictame,
Je guéris de tous maux, & je voudrois, Madame,
Que votre asthme vous tînt du haut jusques au bas ;
Trois jours mon cataplasme, il n'y paroîtroit pas.

T H E R E S E.

Hélas, que vous feriez une admirable cure !

S G A N A R E L L E.

Je parle hardiment, mais ma parole est sûre.
Demandez à Monsieur. Outre l'asthme, il avoit
Un bolus au côté qui toujours s'élevoit.
Du diaphragme impur l'humeur trop réunie,
Le mettoit tous les ans dix fois à l'agonie ;
En huit jours, je vous ai balayé tout cela,
Nettoyé l'impur, &... Regardez, le voilà

68 *Le Festin de Pierre*,

Aussi frais, aussi plein de vigueur énérgique,
Que s'il n'avoit jamais eu tache d'asthmatique.

T H E R E S E.

Son teint est frais, sans doute, & d'un vif éclatant.

S G A N A R E L L E.

Ça, voyons votre pouls. Il est intermittent ;
La palpitation du poumon s'y dénote.

T H E R E S E.

Quelquefois...

S G A N A R E L L E.

Votre langue. Elle n'est pas tant sotte.
En dessous, levez-la. L'asthme y paroît marqué.
Ah ! si mon cataplasme étoit vîte appliqué...

T H E R E S E.

Où donc l'applique-t-on ?

S G A N A R E L L E, *lui parlant avec action, pour
l'empêcher de voir que D. Juan entretient tout bas
Léonor.*

Tout droit sur la partie
Où la force de l'asthme est la plus départie.
Comme l'obstruction se fait de ce côté,
Il faut, autant qu'on peut, la mettre en liberté ;
Car, selon que d'abord la chaleur restreingente
A pu se ramasser, la partie est souffrante,
Et laisse à respirer le conduit plus étroit.
Or est-il que le chaud ne vient jamais du froid.
Par conséquent, si-tôt que dans une famille,
Vous voyez que le mal prend cours...

T H E R E S E, à Léonor.

Passiez de ce côté.

Petite fille,

SGANARELLE, *continuant.*

Ne différez jamais.

D. JUAN, *bas à Léonor.*

Vous viendrez donc ce soir ?

LÉONOR.

Oui, je vous le promets.

SGANARELLE.

A vous cataplasmer commencez de bonne heure,
En quel lieu faites vous ici votre demeure ?

THERESE.

Vous voyez ma maison.

SGANARELLE, *tirant sa tabatiere.*

Dans trois heures d'ici

Prenez dans un œuf frais de cette poudre-ci,
Et du reste du jour ne parlez à personne.
Voilà, jusqu'à demain, ce que je vous ordonne;
Je ne manquerai pas à me rendre chez vous.

THERESE.

Venez, vous faites seul mon espoir le plus doux.
Allons, petite fille, aidez-moi.

LÉONOR.

Ça, ma tante.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

QU'EN dites-vous, Monsieur !

D. JUAN.

La rencontre est plaisante,

SGANARELLE.

M'érigeant en docteur, j'ai là, fort à propos,
Pour abuser la tante, étalé de grands mots.

D. JUAN.

Où diable as-tu péché ce jargon ?

SGANARELLE.

Laissez faire !

J'ai servi quelque tems chez un apothiquaire.
S'il faut jaser encor, je suis médecin né.
Mais ce tabac en poudre à la vieille donné ?

D. JUAN.

Sa niece est fort aimable, & doit ici se rendre
Quand le jour...

SGANARELLE.

Quoi, Monsieur, vous l'y viendrez attendre ?

D. JUAN.

Oui, sans doute.

S G A N A R E L L E.

Et de-là, vous, l'époufeur bannal,
Vous irez lui passer un écrit nuptial ?

D. J U A N.

Souffrir, faute d'un mot, qu'elle échappe à ma
flamme ?

S G A N A R E L L E.

Quel diable de métier ! Toujours femme sur femme ?

D. J U A N.

En vain pour moi ton zele y voit de l'embarras ,
Les femmes n'en font point.

S G A N A R E L L E.

Je ne vous comprends pas.
Mille gens, dont je vois par-tout qu'on se contente,
En ont souvent trop d'une, & vous en prenez trente.

D. J U A N.

Je ne me pique pas aussi de les garder ;
Le grand nombre en ce cas pourroit m'incommoder.

S G A N A R E L L E.

Pourquoi ? Vous en feriez un ferrail. Mais jetremble.
Quel cliquetis, Monsieur ? Ah !

D. J U A N.

Trois hommes ensemble
En attaquent un seul, il faut le secourir.

S G A N A R E L L E *seul.*

Voilà l'humeur de l'homme. Où s'en va-t-il courir ?
S'aller faire échigner, sans qu'il soit nécessaire.
Quels grands coups il allonge ! Il faut le laisser faire.
Le plus sûr cependant est de m'aller cacher,
S'il a besoin de moi, qu'il vienne me chercher.

SCENE V.

D. CARLOS, D. JUAN.

D. CARLOS.

CES voleurs par leur fuite, ont assez fait connoître
 Qu'où votre bras se montre on n'ose plus paroître;
 Et je ne puis nier qu'à cet heureux secours,
 Si je respire encor, je ne doive mes jours.
 Ainsi, Monsieur, souffrez que pour vous rendre
 grace...

D. JUAN.

J'ai fait ce que vous-même auriez fait en ma place;
 Et prendre ce parti contre leur lâcheté,
 Etoit plutôt devoir que générosité.
 Mais d'où vous êtes-vous attiré leur poursuite?

D. CARLOS.

Je m'étois, par malheur, écarté de ma suite,
 Ils m'ont rencontré seul, & mon cheval tué
 A leur infâme audace a fort contribué.
 Sans vous j'étois perdu.

D. JUAN.

Vous allez à la ville?

D. CARLOS.

Non, certains intérêts...

D. JUAN.

Vous peut-on être utile?

D. CARLOS.

D. CARLOS.

Cette offre met le comble à ce que je vous doi.
 Une affaire d'honneur, très-sensible pour moi,
 M'oblige dans ces lieux à tenir la campagne.

D. JUAN.

Je suis à vous, souffrez que je vous accompagne.
 Mais puis-je demander, sans me rendre indiscret,
 Quel outrage reçu...

D. CARLOS.

Ce n'est pas un secret ;
 Et je ne dois songer, dans le bruit de l'offense,
 Qu'à faire promptement éclater ma vengeance.
 Une sœur qu'au couvent j'avois fait élever,
 Depuis quatre ou cinq jours s'est laissée enlever.
 Un D. Juan Giron est l'auteur de l'injure,
 Il a pris cette route, au moins on m'en assure,
 Et je viens l'y chercher sur ce que j'en ai su.

D. JUAN.

Et le connoissez-vous ?

D. CARLOS.

Je ne l'ai jamais vu.
 Mais j'amène avec moi des gens qui le connoissent,
 Et par ses actions telles qu'elles paroissent,
 Je crois sans passion, qu'il peut être permis...

D. JUAN.

N'en dites point de mal, il est de mes amis.

D. CARLOS.

Après un tel aveu j'aurois tort d'en rien dire ;

Tome V.

G

Mais lorsque mon honneur à la vengeance aspire,
Malgré cette amitié, j'ose espérer de vous...

D. JUAN.

Je fais ce que se doit un si juste courroux ;
Et pour vous épargner des peines inutiles,
Quels que soient vos desseins, je les rendrai faciles,
Si d'aimer D. Juan je ne puis m'empêcher,
C'est sans avoir jamais servi à le cacher.
D'un enlèvement fait avecque trop d'audace
Vous demandez raison, il faut qu'il vous la fasse.

D. CARLOS.

Et comment me la faire ?

D. JUAN.

Il est homme de cœur,
Vous pouvez là-dessus consulter votre honneur.
Pour se battre avec vous, quand vous aurez su prendre
Le lieu, l'heure, & le jour, il viendra vous attendre.
Vous répondre de lui, c'est vous en dire assez.

D. CARLOS.

Cette assurance est douce à des cœurs offensés.
Mais je vous avoûrai que vous devant la vie,
Je ne puis sans douleur vous voir de la partie.

D. JUAN.

Une telle amitié nous a joints jusqu'ici,
Que s'il se bat, il faut que je me batte aussi.
Notre union le veut.

D. CARLOS.

Et c'est dont je soupire,
Faut-il, quand je vous dois le jour que je respire,
Que j'aie à me venger, & qu'il vous soit permis
D'aimer le plus mortel de tous mes ennemis ?

SCENE VI.

D. CARLOS, D. JUAN, ALONSE.

ALONSE, à un valet.

FAIS boire nos chevaux, & que l'on nous attende.
Par où donc... Mais, ô ciel, que ma surprise est
grande !

D. CARLOS, à Alonse.

D'où vient qu'ainsi sur nous vos regards attachés...

ALONSE.

Voilà votre ennemi, celui que vous cherchez,
D. Juan.

D. CARLOS.

D. Juan ?

D. JUAN.

Oui, je renonce à feindre ;
L'avantage du nombre est peu pour m'y contraindre,
Je suis ce D. Juan, dont le trépas juré...

G ij

76 *Le Festin de Pierre,*

A L O N S E, à D. Carlos.

Voulez-vous...

D. C A R L O S.

Arrêtez. M'étant seul égaré,
Des lâches m'ont surpris, & je lui dois la vie,
Qui par eux, sans son bras, m'auroit été ravie.
D. Juan, vous voyez, malgré tout mon courroux,
Que je vous rends le bien que j'ai reçu de vous.
Jugez par-là du reste, & si de mon offense,
Pour payer un bienfait, je suspends la vengeance,
Croyez que ce délai ne fera qu'augmenter
Le vif ressentiment que j'ai fait éclater :
Je ne demande point qu'ici, sans plus attendre,
Vous preniez le parti que vous avez à prendre.
Pour m'acquitter vers vous je veux bien vous laisser,
Quoi que vous résolviez, le loisir d'y penser.
Sur l'outrage reçu, qu'en vain on voudroit taire,
Vous savez quels moyens peuvent me satisfaire.
Il en est de sanglans, il en est de plus doux.
Voyez-les, consultez, le choix dépend de vous,
Mais enfin, quel qu'il soit, souvenez-vous, de grace,
Qu'il faut que mon affront par D. Juan s'efface,
Que ce seul intérêt m'a conduit en ce lieu,
Que vous m'avez pour lui donné parole. Adieu.

A L O N S E.

Quoi, Monsieur ?

D. C A R L O S.

Suivez-moi.

A L O N S E.

Faut-il...

D. CARLOS.

Notre querelle
Se doit vider ailleurs.

SCENE VII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

HOLA, ho, Sganarelle.

SGANARELLE, *derriere le théâtre.*

Qui va là?

D. JUAN.

Viendras-tu?

SGANARELLE.

Tout-à-l'heure. Ah! c'est vous.

D. JUAN.

Coquin, quand je me bats, tu te fauves des coups ?

SGANARELLE.

J'étois allé, Monsieur, ici près, d'où j'arrive.

Cet habit est, je crois, de vertu purgative ;

Le porter, c'est autant qu'avoir pris...

D. JUAN.

Effronté,
D'un voile honnête, au moins, couvre ta lâcheté.

78 *Le Festin de Pierre,*

SGANARELLE.

D'un vaillant homme mort la gloire se publie,
Mais j'en fais moins de cas que d'un poltron en vie.

D. JUAN.

Sais-tu pour qui mon bras vient de s'employer ?

SGANARELLE.

Non.

D. JUAN.

Pour un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un frere ? Tout de bon ?

D. JUAN.

J'ai regret de nous voir ainsi brouillés ensemble,
Il paroît honnête homme.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur, il me semble
Qu'en rendant un peu plus de justice à sa sœur...

D. JUAN.

Ma passion pour elle est usée en mon cœur,
Et les objets nouveaux le rendent si sensible,
Qu'avec l'engagement il est incompatible.
D'ailleurs, ayant pris femme en vingt lieux différens,
Tu fais pour le secret les détours que je prends.
A ne point éclater toutes je les engage,
Et si l'une en public avoit quelque avantage,
Les autres parleroient, & tout seroit perdu.

SGANARELLE.

Vous pourriez bien alors, Monsieur, être pendu.

D. JUAN.

Maraud.

SGANARELLE.

Je vous entends , il feroit plus honnête ,
 Pour mieux vous ennobler, qu'on vous coupât la tête;
 Mais c'est toujours mourir.

D. JUAN, voyant un tombeau sur
 lequel est une statue.

Quel ouvrage nouveau
 Vois-je paroître ici !

SGANARELLE.

Bon ! & c'est le tombeau
 Où votre commandeur , qui pour lui le fit faire ,
 Grace à vous , gît plutôt qu'il n'étoit nécessaire.

D. JUAN.

On ne m'avoit pas dit qu'il fût de ce côté.
 Allons le voir.

SGANARELLE.

Pourquoi cette civilité ?
 Laissons-le là , Monsieur , aussi bien il me semble
 Que vous ne devez pas être trop bien ensemble.

D. JUAN.

C'est pour faire la paix que je cherche à le voir ;
 Et , s'il est galant homme , il doit nous recevoir.
 Entrons.

SGANARELLE.

Ah , que ce marbre est beau ! Ne lui déplaise,
 Il s'est là pour un mort logé fort à son aise.

80 *Le Festin de Pierre,*

D. J U A N.

J'admire cette aveugle & sotte vanité.
Un homme, en son vivant, se sera contenté
D'un bâtiment fort simple, & le visionnaire
En veut un tout pompeux quand il n'en a que faire.

S G A N A R E L L E.

Voyez-vous sa statue, & comme il tient sa main?

D. J U A N.

Parbleu, le voilà bien en Empereur Romain.

S G A N A R E L L E.

Il me fait quasi peur. Quels regards il nous jette!
C'est pour nous obliger, je pense, à la retraite.
Sans doute qu'à nous voir il prend peu de plaisir.

D. J U A N.

Si de venir dîner il avoit le loisir,
Je le régalerois. De ma part, Sganarelle,
Va l'en prier.

S G A N A R E L L E.

Lui?

D. J U A N.

Cours.

S G A N A R E L L E.

La priere est nouvelle.

Un mort! Vous moquez-vous?

D. J U A N.

Fais ce que je t'ai dit.

S G A N A R E L L E.

Le pauvre homme, Monsieur, a perdu l'appétit.

D. JUAN.

Si tu n'y vas...

SGANARELLE.

J'y vais. Que faut-il que je dise ?

D. JUAN.

Que je l'attends chez moi.

SGANARELLE.

Je ris de ma sottise.

Mais mon maître le veut. Monsieur le Commandeur,
D. Juan voudroit bien avoir chez lui l'honneur
De vous faire un régal. Y viendrez-vous ?

(La statue baisse la tête , & Sganarelle tombant
sur les genoux , s'écrie :)

A l'aide.

D. JUAN.

Qu'es-ce ? Qu'as-tu ? Dis donc.

SGANARELLE.

Je suis mort sans remède.

La statue...

D. JUAN.

Hé bien, quoi ? Que veux-tu dire ?

SGANARELLE.

Hélas !

La statue...

D. JUAN.

Enfin donc, tu ne parleras pas ?

SGANARELLE.

Je parle, & je vous dis, Monsieur, que la statue...

D. JUAN.

Encor ?

Le Festin de Pierre,

S G A N A R E L L E.

Sa tête...

D. J U A N.

Hé bien ?

S G A N A R E L L E.

Elle m'a fait...

Vers moi s'est abattue,

D. J U A N.

Coquin !

S G A N A R E L L E.

Si je ne vous dis vrai,

Vous pouvez lui parler pour en faire l'essai.

Peut-être...

D. J U A N.

Viens, maraud, puisqu'il faut que j'en rie,

Viens être convaincu de ta poltronerie,

Prends garde. Commandeur, te rendras-tu chez moi ?

Je t'attends à dîner.

(La statue baisse encor la tête.)

S C A N A R E L L E.

Vous en tenez, ma foi.

Voilà mes esprits forts qui ne veulent rien croire.

Disputons à présent, j'ai gagné la victoire.

D. J U A N, *après avoir rêvé un moment.*

Allons, sortons d'ici.

S G A N A R E L L E.

Sortons, je vous promets,

Quand j'en ferai dehors, de n'y rentrer jamais.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

CESSE de raisonner sur une bagatelle.
Un faux rapport des yeux n'est pas chose nouvelle;
Et souvent il ne faut qu'une simple vapeur,
Pour faire ce qu'en toi j'imputois à la peur.
La vue en est troublée, & je tiens ridicule. . .

SGANARELLE.

Quoi, là-dessus encor vous êtes incrédule,
Et ce que de nos yeux, de ces yeux que voilà,
Tous deux nous avons vu, vous le démentez? Là,
Traitez moi d'ignorant, d'impertinent, de bête,
Il n'est rien de plus vrai que ce signe de tête;
Et je ne doute point que pour vous convertir,
Le ciel, qui de l'enfer cherche à vous garantir,
N'ait rendu tout exprès ce dernier témoignage.

D. JUAN.

Ecoute, s'il t'échappe un seul mot davantage
Sur tes moralités, je vais faire venir
Quatre hommes des plus forts, te bien faire tenir,

84 *Le Festin de Pierre ;*

Afin qu'un nerf de bœuf à loisir te réponde,
M'entends-tu. Dis.

SGANARELLE.

Fort bien, Monsieur, le mieux du monde ;
Vous vous expliquez net ; c'est-là ce qui me plaît.
D'autres ont des détours qu'on ne fait ce que c'est,
Mais vous, en quatre mots que vous faites entendre,
Vous dites tout, rien n'est si facile à comprendre.

D. JUAN.

Qu'on me fasse dîner le plutôt qu'on pourra.
Un siège.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE,
LA VIOLETTE.

SGANARELLE, à la Violette.

V A savoir quand Monsieur dînera,
Dépêche.

D. JUAN.

Que veut-on ?

LA VIOLETTE.

C'est Monsieur votre pere.

D. JUAN.

Ah, que cette visite étoit peu nécessaire !

Quels

Quels contes de nouveau me vient-il débiter ?
Qu'il a de tems à perdre !

SGANARELLE.

Il le faut écouter.

SCENE III.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE,
LA VIOLETTE.

D. LOUIS.

MA présence vous choque, & je vois que sans
peine

Vous pourriez vous passer d'un pere qui vous gêne.

Tous deux à dire vrai, par plus d'une raison,

Nous nous incommodons d'une étrange façon ;

Et si vous êtes las d'ouïr mes remontrances,

Je suis bien las aussi de vos extravagances.

Ah ! que d'aveuglement, quand, raisonnant en
fous,

Nous voulons que le ciel soit moins sage que nous,

Quand sur ce qu'il connoît qui nous est nécessaire,

Nos imprudens desirs ne le laissent pas faire,

Et qu'à force de vœux nous tâchons d'obtenir

Ce qui nous est donné souvent pour nous punir !

La naissance d'un fils fut ma plus forte envie ;

Mes souhaits en faisoient tout le bien de ma vie ;

Et ce fils que j'obtiens est le fléau rigoureux

Tome V.

H

86 *Le Festin de Pierre,*

De ces jours que par lui je croyois rendre heureux.
 De quel œil dites-moi, pensez-vous que je voie
 Ces commerces honteux qui seuls font votre joie,
 Ce scandaleux amas de viles actions
 Qu'entassent chaque jour vos folles passions;
 Ce long enchaînement de méchantes affaires,
 Où du Prince pour vous les graces nécessaires
 Ont épuisé déjà tout ce qu'auprès de lui
 Mes services pouvoient m'avoir acquis d'appui?
 Ah, fils! indigne fils! quelle est votre bassesse,
 D'avoir de vos ayeux démenti la noblesse!
 D'avoir osé ternir, par tant de lâchetés,
 Le glorieux éclat du sang dont vous sortez,
 De ce sang que l'histoire en mille endroits renomme,
 Et qu'avez-vous donc fait pour être gentilhomme?
 Si ce titre ne peut vous être contesté,
 Pensez-vous avoir droit d'en tirer vanité,
 Et qu'il ait rien en vous qui puisse être estimable,
 Quand vos déréglemens l'y rendent méprisable?
 Non, non, de vos ayeux on a beau faire cas,
 La naissance n'est rien où la vertu n'est pas;
 Aussi nous ne pouvons avoir part à leur gloire,
 Qu'autant que nous faisons honneur à leur mémoire.
 L'éclat que leur conduite a répandu sur nous,
 Des mêmes sentimens nous doit rendre jaloux;
 C'est un engagement dont rien ne nous dispense,
 De marcher sur les pas qu'a tracés leur prudence,
 D'être à les imiter attachés, prompts, ardens,
 Si nous voulons passer pour leurs vrais descendans.
 Ainsi de ces héros que nos histoire louent,
 Vous descendez envain, lorsqu'ils vous désavouent,
 Et que ce qu'ils ont fait & d'illustre & de grand,

N'a pu de votre cœur leur en être garant.
Loin d'être de leur sang, loin que l'on vous en
 compte,
L'éclat n'en réjaillit sur vous qu'à votre honte ;
Et c'est comme un flambeau, qui devant vous porté,
Fait de vos actions mieux voir l'indignité.
Enfin, si la noblesse est un précieux titre,
Sachez que la vertu en doit être l'arbitre,
Qu'il n'est point de grands noms, qui sans elle obs-
 curcis. . .

D. JUAN.

Monsieur, vous seriez mieux si vous parliez assis.

D. LOUIS.

Je ne veux pas m'asseoir, insolent. J'ai beau dire,
Ma remontrance est vaine, & tu n'en fais que rire.
C'est trop, si jusqu'ici dans mon cœur, malgré moi
La tendresse de pere a combattu pour toi,
Je l'étouffe, aussi-bien il est tems que j'efface
La honte de te voir déshonorer ma race,
Et qu'arrêtant le cours de tes déréglemens,
Je prévienne du ciel les justes châtimens ;
J'en mourrai, mais je dois mon bras à sa colere.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

MOUREZ quand vous voudrez, il ne m'importe
guere.

Ah, que sur ce jargon qu'à toute heure j'entends,
Les peres sont fâcheux qui vivent trop long-tems.

SGANARELLE.

Monfieur...

D. JUAN.

Quelle sottise à moi quand je l'écoute !

SGANARELLE.

Vous avez tort.

D. JUAN.

J'ai tort ?

SGANARELLE.

Hé.

D. JUAN.

J'ai tort ?

SGANARELLE.

Oui, fans doute,
Vous avez très-grand tort de l'avoir écouté
Avec tant de douceur & tant d'honnêteté.
Le chassant au milieu de sa sottie harangue,
Vous lui deviez apprendre à mieux régler sa langue.

A-t-on jamais rien vu de plus impertinent ?
 Un pere contre un fils faire l'entreprenant ?
 Lui venir dire au nez que l'honneur le convie
 A mener dans le monde une louable vie ?
 Le faire souvenir qu'étant d'un noble fang ,
 Il ne devoit rien faire indigne de son rang ?
 Les beaux enseignemens ! C'est bien ce que doit suivre
 Un homme tel que vous, qui fait comme il faut vivre ;
 De votre patience on se doit étonner.
 Pour moi , je vous l'aurois envoyé promener.

SCENE V.

D. JUAN , LA VIOLETTE , SGANARELLE.

LA VIOLETTE.

VOTRE marchand est là , Monsieur.

D. JUAN.

Qui ?

LA VIOLETTE.

Ce grand homme ,

Monsieur Dimanche.

SGANARELLE.

Peste , un créancier affomme.

De quoi s'avise-t-il d'être si diligent

A venir chez les gens demander de l'argent ?

Que ne lui disois-tu que Monsieur dîne en ville ?

H ij

LA VIOLETTE.

Vraiment oui, c'est un homme à croire bien facile,
Malgré ce que j'ai dit il a voulu s'asseoir
Là dedans pour l'attendre.

SGANARELLE.

Hé bien, jusques au soir
Qu'il y demeure.

D. JUAN.

Non, fais qu'il entre au contraire,
Je ne tarderai pas long-tems à m'en défaire.
Lorsque des créanciers cherchent à nous parler,
Je trouve qu'il est mal de se faire céler.
Leurs visites ayant une fort juste cause,
Il les faut tout au moins payer de quelque chose;
Et, sans leur rien donner, je ne manque jamais
A les faire de moi retourner satisfaits.

SCENE VI.

D. JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE.

D. JUAN.

BONJOUR, Monsieur Dimanche. Hé, que ce
m'est de joie
Depouvoir... Ne souffrez jamais qu'on vous renvoie.
J'ai bien grondé mes gens, qui sans doute ont eu tort
Den'avoir pas voulu vous faire entrer d'abord,

Ils ont ordre aujourd'hui de n'ouvrir à personne,
 Mais ce n'est pas pour vous que cet ordre se donne;
 Et vous êtes en droit, quand vous venez chez moi,
 De n'y trouver jamais rien de fermé.

M. DIMANCHE.

Je croi

Monsieur, qu'il...

D. JUAN.

Les coquins ! Voyez, laisser attendre
 Monsieur Dimanche seul ! Oh, je leur veux apprendre
 A connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Cela n'est rien.

D. JUAN.

Comment ?

Quand je suis dans ma chambre, oser effrontément
 Dire à Monsieur Dimanche, au meilleur...

M. DIMANCHE.

Sans colère,

Monsieur, une autre fois ils craindront de le faire.
 J'étois venu...

D. JUAN.

Jamais ils ne font autrement.

Çà, pour Monsieur Dimanche un siège, promptement.

M. DIMANCHE.

Je suis dans mon devoir.

D. JUAN.

Debout ! que je l'endure !

Non, vous serez assis.

92 *Le Festin de Pierre* ;

M. DIMANCHE.

Monieur , je vous conjure...

D. JUAN.

Apportez. Je vous aime , & je vous vois d'un œil...
Otez-moi ce pliant , & donnez-moi un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Je n'ai garde , Monsieur , de...

D. JUAN.

Je le dis encore.

Au point que je vous aime , & que je vous honore ,
Je ne souffrirai point qu'on mette entre nous deux
Aucune différence.

M. DIMANCHE.

Ah ! Monsieur.

D. JUAN.

Je le veux.

Allons , affeyez-vous.

M. DIMANCHE.

Comme le tems empire...

D. JUAN.

Mettez-vous-là.

M. DIMANCHE.

Monieur , je n'ai qu'un mot à dire.

J'étois...

D. JUAN.

Mettez-vous-là , vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Je suis bien.

D. J U A N.

Non , si vous n'êtes-là , je n'écouterai rien.

M. DIMANCHE , *s'assessant dans un fauteuil.*

C'est pour vous obéir. Sans le besoin extrême...

D. J U A N.

Parbleu, Monsieur Dimanche, avouez-le vous-même,
Vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui , mieux depuis quelque mois
Que je n'avois fait. Je suis...

D. J U A N.

Plus je vous vois ,
Plus j'admire sur vous certain vif qui s'épanche.
Quel teint !

M. DIMANCHE.

Je viens , Monsieur...

D. J U A N.

Et Madame Dimanche,
Comment se porte-t-elle ?

M. DIMANCHE.

Assez bien , Dieu merci.

Je viens, vous...

D. J U A N.

Du ménage elle a tout le fouci ;
C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante.

J'étois...

94 *Le Festin de Pierre*,

D. JUAN.

Elle a tout lieu d'avoir l'ame contente.
Que ses enfans sont beaux. La petite Louison,
Hé ?

M. DIMANCHE.

C'est l'enfant gâté, Monsieur, de la maison,
Je...

D. JUAN.

Rien n'est si joli.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je...

D. JUAN.

Que je l'aime !

Et le petit Colin, est-il encor de même ?
Fait-il toujours grand bruit avecque son tambour ?

M. DIMANCHE.

Oui, Monsieur, on en est étourdi tout le jour.
Je venois...

D. JUAN.

Et Brusquet, est-ce à son ordinaire ?
L'aimable petit chien, pour ne pouvoir se taire ;
Mort-il toujours les gens aux jambes ?

M. DIMANCHE.

A ravir.

C'est pis que ce n'étoit, nous n'en saurions chevir,
Et quand il ne voit pas que notre petite fille...

D. JUAN.

Je prends tant d'intérêt en toute la famille,
Qu'on doit peu s'étonner si je m'informe ainsi
De tout l'un après l'autre.

M. DIMANCHE.

Oh, je vous compte aussi
Parmi ceux qui nous font...

D. JUAN.

Allons donc, je vous prie,
Touchez, Monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Ah!

D. JUAN.

Mais, sans raillerie,
M'aimez-vous un peu? Là.

M. DIMANCHE.

Très-humble serviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je suis à vous aussi de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous me rendez confus. Je...

D. JUAN.

Pour votre service,
Il n'est rien qu'avec joie en tout tems je ne fisse.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur pour moi; mais, Monsieur,
S'il vous plaît,

Je viens pour...

D. JUAN.

Et cela sans aucun intérêt,

Croyez-le.

96 *Le Festin de Pierre,*

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace.

Mais. . . .

D. JUAN.

Servir mes amis n'a rien qui m'embarrasse.

M. DIMANCHE.

Si vous. . . .

D. JUAN.

Monfieur Dimanche, oh çà, de bonne foi,
Vous n'avez point dîné, dînez avecque moi,
Vous voilà tout porté.

M. DIMANCHE.

Non, Monfieur, une affaire
Me rappelle chez nous, & m'y rend néceffaire.

D. JUAN, *fe levant.*

Vîte, allons, ma calèche.

M. DIMANCHE.

Ah ! c'est trop de moitié.

D. JUAN.

Dépêchons.

M. DIMANCHE.

Non, Monfieur.

D. JUAN.

Vous n'irez point à pied,

M. DIMANCHE.

Monfieur, j'y vais toujours.

D. JUAN.

La réfiftance eft vaine;

Vous m'êtes venu voir, je veux qu'on vous remene.

M. DIMANCHE.

J'avois-là. . .

D. JUAN.

D. JUAN.

Tenez-moi pour votre serviteur.

M. DIMANCHE.

Je voulois...

D. JUAN.

Je le suis, & votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah! Monsieur.

D. JUAN.

Je n'en fais un secret à personne ;
Et de ce que je dois j'ai la mémoire bonne.

M. DIMANCHE.

Si vous me...

D. JUAN.

Voulez-vous que je descende en bas ?
Que je vous reconduise ?

M. DIMANCHE.

Ah ! je ne le vaux pas.

Mais...

D. JUAN.

Embrassez-moi donc, c'est d'une amitié pure,
Qu'une seconde fois ici je vous conjure
D'être persuadé qu'envers & contre tous,
Il n'est rien qu'au besoin je ne fisse pour vous.

SCENE VII.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Vous avez en Monsieur un ami véritable,
Un...

M. DIMANCHE.

De civilités il est vrai qu'il m'accable,
Et j'en suis si confus, que je ne sai comment
Lui pouvoir demander ce qu'il me doit.

SGANARELLE.

Vraiment,
Quand on parle de vous, il ne faut que l'entendre.
Comme lui tous les gens ont pour vous le cœur
tendre;

Et pour vous le montrer, ah! que ne vous vient-on
Donner quelque nazarde, ou de coups de bâton?
Vous verriez de quel air...

M. DIMANCHE.

Je le crois, Sganarelle,
Mais pour lui mille écus font une bagatelle;
Et deux mots dits par vous...

SGANARELLE.

Allez, ne craignez rien,
Vous en dût-il vingt mille, il vous paieroit bien.

M. DIMANCHE.

Mais vous, vous me devez aussi pour votre compte.

SGANARELLE.

Eh, parler de cela ! N'avez-vous point de honte !

M. DIMANCHE.

Comment ?

SGANARELLE.

Ne fai-je pas que je vous dois ?

M. DIMANCHE.

Si tous...

SGANARELLE.

Allez, Monsieur Dimanche, on vous attend chez vous.

M. DIMANCHE.

Mais mon argent ?

SGANARELLE.

Hé bien, je dois ; qui doit, s'oblige.

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE.

Ah !

M. DIMANCHE.

J'entends.

SGANARELLE.

Bon.

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE.

Fi.

I ij

100 *Le Festin de Pierre* ;

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE.

Fi vous dis-je.

SCENE VIII.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Nous en voilà défaits.

D. JUAN.

Et fort civilement.

A-t-il lieu de s'en plaindre ?

SGANARELLE.

Il auroit tort. Comment ?

D. JUAN.

N'ai-je pas . . .

SGANARELLE.

Ceux qui font les fautes , qu'ils les boivent.
Est-ce aux gens comme vous à payer ce qu'ils doi-
vent ?

D. JUAN.

Qu'on sache si bien-tôt le dîné sera prêt.

S C E N E I X.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Q U O I, vous encor, Madame ! En deux mots,
s'il vous plaît.
J'ai hâte.

E L V I R E.

Dans l'ennui dont mon ame est atteinte,
Vous craignez ma douleur, mais perdez cette crainte.
Je ne viens pas ici pleine de ce courroux,
Que je n'ai que trop fait éclater devant vous.
Par un premier hymen une autre vous possède,
On m'a tout éclairci, c'est un mal sans remede;
Et je me ferois tort de vouloir disputer
Ce que contre les loix je ne puis emporter.
J'ai sans doute à rougir, malgré mon innocence,
D'avoir cru mon amour avec tant d'imprudence,
Qu'en vous donnant la main j'ai reçu votre foi,
Sans voir si vous étiez en pouvoir d'être à moi.
Ce dessein avoit beau me sembler téméraire,
Je cherchois le secret par la crainte d'un frere;
Et le tendre penchant qui me fit tout oser,
Sur vos sermens trompeurs servit à m'abuser.
Le crime est pour vous seul, puisqu'enfin éclaircie,
Je songe à satisfaire à ma gloire noircie,
Et que ne vous pouvant conserver pour époux,
J'éteins la folle ardeur qui m'attachoit à vous.

I iij

102 *Le Festin de Pierre*,

Non qu'un juste remords l'étouffe dans mon ame ;
Jusques à n'y laisser aucun reste de flamme ;
Mais ce reste n'est plus qu'un amour épuré ,
C'est un feu dont pour vous mon cœur est éclairé ,
Un feu purgé de tout ; une sainte tendresse
Qu'au commerce des sens nul desir n'intéresse ,
Qui n'agit que pour vous.

SGANARELLE.

Ah!

D. JUAN.

Tu pleures , je croi
Ton cœur est attendri.

SGANARELLE.

Monsieur , pardonnez-moi.

ELVIRE.

C'est ce parfait amour qui m'engage à vous dire
Ce qu'aujourd'hui le ciel pour votre bien m'inspire,
Le ciel dont la bonté cherche à vous secourir ,
Prêt à cheoir dans l'abîme où je vous vois courir.
Oui , D. Juan , je sai par quel amas de crimes
Vos peines qu'il résout lui semblent légitimes ;
Et je viens de sa part vous dire que pour vous
Sa clémence a fait place à son juste courroux ;
Que las de vous attendre , il tient la foudre prête ,
Qui , depuis si long-tems , menace votre tête.
Qu'il est encor en vous , par un prompt repentir ,
De trouver les moyens de vous en garantir ,
Et que pour éviter un malheur si funeste ,
Ce jour , ce jour peut-être est le seul qui vous reste.

S G A N A R E L L E.

Monsieur !

E L V I R E.

Pour moi, qui fors de mon aveuglement,
 Je n'ai plus pour la terre aucun attachement,
 Ma retraite est conclue ; & c'est-là que sans cesse
 Mes larmes tâcheront d'effacher ma foiblesse ;
 Heureuse, si je puis par mon austérité
 Obtenir le pardon de ma crédulité.
 Mais, dans cette retraite, où l'on meurt à soi-même,
 J'aurois, je vous l'avoue, une douleur extrême,
 Qu'un homme à qui j'ai cru pouvoir innocemment,
 De mes plus tendres feux donner l'empressement,
 Devint par un revers aux méchans redoutable,
 Des vengeances du ciel l'exemple épouvantable.

S G A N A R E L L E.

Monsieur encore un coup. . .

E L V I R E.

De grace, accordez-moi
 Ce que doit mériter l'état où je me voi.
 Votre salut fait seul mes plus fortes alarmes,
 Ne le refusez point à mes vœux, à mes larmes ;
 Et si votre intérêt ne vous sauroit toucher,
 Au crime en ma faveur daignez vous arracher,
 Et m'épargner l'ennui d'avoir pour vous à craindre
 Le courroux que jamais le ciel ne laisse éteindre.

S G A N A R E L L E.

La pauvre femme !

E L V I R E.

Enfin, si le faux nom d'époux
 M'a fait tout oublier pour vivre toute à vous,

104 *Le Festin de Pierre*,

Si je vous ai fait voir la plus forte tendresse
Qui jamais d'un cœur noble ait été la maîtresse,
Tout le prix que j'en veux, c'est de vous voir songer
Au bonheur que pour vous je tâche à ménager.

SGANARELLE.

Cœur de tigre !

ELVIRE.

Voyez que tout est périssable.
Examinez la peine infaillible au coupable,
Et de votre salut faites-vous une loi,
Ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi;
C'est à ce but qu'il faut que tous vos désirs tendent,
Et ce que, de nouveau, mes larmes vous deman-
dent.

Si ces larmes sont peu j'ose vous en presser
Par tout ce qui jamais vous put intéresser.
Après cette prière, adieu, je me retire.
Songez à me, c'est tout ce que j'avois à dire.

D. JUAN.

J'ai fort prêté l'oreille à ce pieux discours,
Madame, avecque moi demeurez quelques jours ;
Peut-être en me parlant vous me toucherez l'ame.

ELVIRE.

Demeurer avec vous n'étant point votre femme !
Je vous ai découvert de grandes vérités,
D. Juan, craignez tout, si vous n'en profitez.

S C E N E X.

D. JUAN, SGANARELLE, *Suite.*

SGANARELLE.

LA Laisser partir sans. . .

D. JUAN.

Sais-tu bien , Sganarelle ,
Que mon cœur s'est encor presque senti pour elle ?
Ses larmes , son chagrin , sa résolution ,
Tout cela m'a fait naître un peu d'émotion.
Dans son air languissant je l'ai trouvée aimable.

SGANARELLE.

Et tout ce qu'elle a dit n'a point été capable. . .

D. JUAN.

Vîte à dîner.

SGANARELLE.

Fort bien.

D. JUAN.

Pourquoi me regarder ?
Va , va , je vais bientôt songer à m'amender.

SGANARELLE.

Ma foi , n'en riez point ; rien n'est si nécessaire
Que de se convertir.

D. JUAN.

C'est ce que je veux faire.

106 *Le Festin de Pierre,*

Encor vingt ou trente ans des plaisirs les plus doux,
Toujours en joie, & puis nous penserons à nous.

SGANARELLE.

Voilà des libertins, l'ordinaire l'engage,
Mais la mort...

D. JUAN.

Hé ?

SGANARELLE.

Qu'on serve. Ah, bon, Monsieur, courage!
Grande chere, tandis que nous nous portons bien.
(*Il prend un morceau dans un des plats qu'on
apporte, & le met dans sa bouche.*

D. JUAN.

Quelle enflure est-ce-là ! Parle, di, qu'as-tu ?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Attends, montre. Sa joue est toute contrefaite,
C'est une fluxion, qu'on cherche une lancette.
Le pauvre garçon ! Vîte. Il le faut secourir.
Si cet abcès rentroit, il en pourroit mourir.
Qu'on le perce, il est mûr. Ah ! Coquin que vous êtes,
Vous osez donc...

SGANARELLE.

Ma foi, sans chercher de défaite,
Je voulois voir, Monsieur, si votre cuisinier
N'avoit point trop poivré ce ragoût ; le dernier
L'étoit en diable, aussi vous n'en mangeâtes guere.

D. JUAN.

Puisque la faim te presse, il faut la satisfaire.

Fais-toi donner un siège, & mange avecque moi,
Aussi-bien, cela fait, j'aurai besoin de toi.
Mets-toi-là.

SGANARELLE, *prenant un siège.*

Volontiers, j'y tiendrai bien ma place.

D. JUAN.

Mange donc.

SGANARELLE.

Vous serez content; de votre grace,
Vous m'avez fait partir sans déjeûner, ainsi
J'ai l'appétit, Monsieur, bien ouvert, Dieu merci.

D. JUAN.

Je le vois.

SGANARELLE.

Quand j'ai faim, je mange comme trente,
Tâtez-moi de cela, la fausse est excellente.
Si j'avois un chapon, je le menerois loin.

(A la Violette qui lui veut donner une assiette blanche.)

Tout doux, petit compere, il n'en est pas besoin.
Rengânez. Vertubleu, pour lever les assiettes,
Vous êtes bien soignez d'en présenter de nettes,
Et vous, Monsieur Picard, trêve de compliment,
Je n'ai point encor soif.

D. JUAN.

Va, dîne posément.

SGANARELLE.

C'est bien dit.

D. JUAN.

Chante-moi quelque chanson à boire.

SGANARELLE.

Bientôt, Monsieur, laissons travailler la mâchoire.
Quand j'aurai dit trois mots à chacun de ces plats...
Qui diable frappe ici.

D. JUAN, à un Laquais.

Dis que je n'y suis pas.

SGANARELLE.

Attendez, j'aime mieux l'aller dire moi-même.
Ah, Monsieur !

D. JUAN.

D'où te vient cette frayeur extrême ?

SGANARELLE, baissant la tête.

C'est le...

D. JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Je suis mort.

D. JUAN.

Veux-tu pas t'expliquer ?

SGANARELLE.

Du faiseur de... Tantôt vous pensiez vous moquer ;
Avancez, il est là, c'est lui qui vous demande.

D. JUAN.

Allons le recevoir.

SGANARELLE.

Si j'y vais, qu'on me pende.

D. JUAN.

D. J U A N.

Quoi, d'un rien ton courage est si-tôt abattu ?

S G A N A R E L L E.

Ah ! Pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu ?

S C E N E X I.

D. JUAN, LA STATUE *du Commandeur*,
S G A N A R E L L E, *Suite.*

D. J U A N.

U N E chaise, un couvert. Je te suis redevable
D'être si ponctuel.

(*A Sganarelle.*)

Viens te remettre à table.

S G A N A R E L L E.

J'ai mangé comme un chancre, & je n'ai plus de faim.

D. J U A N, *au Commandeur.*

Si de t'avoir ici j'eusse été plus certain,
Un repas mieux réglé t'auroit marqué mon zele.
A boire. A ta santé, Comandeur ; Sganarelle,
Je te la porte ; allons, qu'on lui donne du vin,
Bois.

S G A N A R E L L E.

Je ne bois jamais quand il est si matin.

Tome V.

K

110 *Le Festin de Pierre*,

D. JUAN.

Chante, le Commandeur te voudra bien entendre.

SGANARELLE.

Je suis trop enrhumé.

LA STATUE.

Laisse-le s'en défendre,
Ç'en est assez, je suis content de ton repas,
Le tems fuit, la mort vient, & tu n'y penses pas.

D. JUAN,

Ces avertissemens me sont peu nécessaires.
Chantons, une autre fois nous parlerons d'affaires.

LA STATUE.

Peut-être une autre fois tu le voudras trop tard ;
Mais puisque tu veux bien en courir le hasard ,
Dans mon tombeau ce soir à souper je t'engage.
Promets-moi d'y venir , auras-tu ce courage ?

D. JUAN.

Oui, Sganarelle & moi nous irons.

SGANARELLE.

Moi ? non pas.

D. JUAN.

Poltron !

SGANARELLE.

Jamais par jour je ne fais qu'un repas.

LA STATUE.

Adieu.

D. JUAN.

Jusqu'à ce soir.

Comédie.

III

LA STATUÉ.

Je t'attends.

SGANARELLE.

Misérable !

Où me veut-il mener ?

D. JUAN.

J'irai, fut-ce le diable.

Je veux voir comme on est régalé chez les morts.

SGANARELLE.

Pour cent coups de bâton que n'en suis-je dehors !

Fin du quatrieme Acte.

K ij

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

D. LOUIS , D. JUAN , SGANARELLE.

D. L O U I S.

NE m'abusez-vous point ; & seroit-il possible
Que votre cœur, ce cœur si long tems inflexible,
Si long-tems en aveugle au crime abandonné,
Eût rompu les liens dont il fut enchaîné ?
Qu'un pareil changement me va causer de joie !
Mais encore une fois, faut-il que je le croie ?
Et se peut-il qu'enfin le ciel m'ait accordé
Ce qu'avec tant d'ardeur j'ai toujours demandé ?

D. J U A N.

Oui, Monsieur, ce retour dont j'étois si peu digne,
Nous est de ses bontés un témoignage insigne.
Je ne suis plus ce fils, dont les lâches desirs
N'eurent pour seul objet que d'infâmes plaisirs,
Le ciel, dont la clémence est pour moi sans seconde,
M'a fait voir tout-à-coup les vains abus du monde ;
Tout-à-coup de sa voix l'attrait victorieux
A pénétré mon ame, & decillé mes yeux ;

Et je vois par l'effet dont sa grace est suivie,
Avec autant d'horreur les taches de ma vie,
Que j'eus d'emportement pour tout ce que mes sens
Trouvoient à me flatter d'appas éblouissans.
Quand j'ose rappeler l'excès abominable
Des désordres honteux dont je me sens coupable,
Je frémis & m'étonne, en m'y voyant courir,
Comme le ciel a pu si long-tems me souffrir,
Comme cent & cent fois il n'a pas sur ma tête
Lancé l'affreux carreau qu'aux méchans il apprête.
L'amour qui tint pour moi son courroux suspendu,
M'apprend à ses bontés quel sacrifice est dû.
Il l'attend, & ne veut que ce cœur infidèle,
Ce cœur jusqu'à ce jour à ses ordres rebelle.
Enfin, & vos soupirs l'ont sans doute obtenu,
De mes égaremens' me voilà revenu.
Plus de remise, il faut qu'aux yeux de tout le monde,
A mes folles erreurs mon repentir réponde,
Que j'efface en changeant mes criminels desirs,
L'empressement fatal que j'eus pour les plaisirs,
Et tâche à réparer, par une ardeur égale,
Ce que mes passions ont causé de scandale.
C'est à quoi tous mes vœux aujourd'hui sont portés;
Et je devrai beaucoup, Monsieur, à vos bontés,
Si dans le changement où ce retour m'engage,
Vous me daignez choisir quelque saint personnage,
Qui me servant de guide, ait soin de me montrer
A bien suivre la route où je m'en vais entrer.

D. L O U I S.

Ah, qu'aisément un fils trouve le cœur d'un pere
Prêt au moindre remords à calmer sa colere.

K iij

114 *Le Festin de Pierre,*

Quels que soient les chagrins que par vous j'ai reçus,
Vous vous en repentez, je ne m'en souviens plus,
Tout vous porte à gagner cette grande victoire,
L'intérêt du salut, celui de votre gloire;
Combattez, & sur-tout ne vous relâchez pas;
Mais, dans cette campagne, où s'adressent vos pas?
J'ai sorti de la ville exprès pour une affaire,
Où dès hier ma présence étoit fort nécessaire,
Et j'ai voulu marcher un moment au retour,
Mon carrosse m'attend à ce premier détour,
Venez.

D. J U A N.

Non, aujourd'hui souffrez moi l'avantage
D'un peu de solitude au prochain hermitage.
C'est-là que retiré, loin du monde & du bruit,
Pour m'offrir mieux au ciel, je veux passer la nuit,
Ma peine y finira; tout ce qu'il m'en peut faire
Dans ce détachement qui m'est si nécessaire,
C'est que pour mes plaisirs je me suis fait prêter
Des sommes que je suis hors d'état d'acquitter.
Faute de rendre, il est des gens qui me maudissent,
Qui font...

D. L O U I S.

Que là-dessus vos scrupules finissent.
Je payerai tout, mon fils, & prétends de mon bien
Vous donner...

D. J U A N.

Ah! pour moi, je ne demande rien.
Pourvu que par mes pleurs, mes fautes réparées...

D. L O U I S.

© consolations! Douceurs inespérées!

Tous mes vœux font enfin heureusement remplis,
Grace aux bontés du ciel, j'ai retrouvé mon fils,
Il se rend à la voix qui vers lui le rappelle.
Je cours à votre mere en porter la nouvelle.
Adieu, prenez courage, & si vous persistez,
N'attendez plus que joie & que prospérités.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *en pleurant.*

M O N S I E U R.

D. JUAN.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Ah!

D. JUAN.

Comment tu pleures?

SGANARELLE.

C'est de joie

De vous voir embrasser enfin la bonne voie.

Jamais encor, je crois, je n'en ai tant senti.

Ah, quel plaisir ce m'est de vous voir converti!

Le ciel a bien pour vous exaucé mon envie.

Franchement, vous meniez une diable de vie;

116 *Le Festin de Pierre*,

Mais à tout pécheur, grace, il n'en faut plus parler.
L'hermitage est-il loin où vous voulez aller ?

Hé. D. J U A N.

S G A N A R E L L E.

Seroit-ce là-bas vers cet endroit sauvage ?

D. J U A N.

Peste soit du benêt avec son hermitage !

S G A N A R E L L E.

Pourquoi ? Frere Pacôme est un homme de bien,
Et je crois qu'avec lui vous ne perdriez rien.

D. J U A N.

Parbleu, tu me ravis. Quoi, tu me crois sincere
Dans un conte forgé pour attraper mon pere ?

S G A N A R E L L E.

Comment ? Vous ne... Monsieur, c'est... Où donc
allons-nous ?

D. J U A N.

La belle de tantôt m'a donné rendez-vous.
Voici l'heure, & j'y vais, c'est-là mon hermitage.

S G A N A R E L L E.

La retraite fera méritoire. Ah ! J'enrage.

D. J U A N.

Elle est jolie, oui ?

S G A N A R E L L E.

Mais l'aller chercher si loin ?

D. J U A N.

Elle m'a touché l'ame; & , s'il étoit besoin ,
Pour ne la manquer pas , j'irois jusques à Rome.

S G A N A R E L L E.

Belle conversion ! ah , quel homme , quel homme !
Vous l'attendez envain , elle ne viendra pas.

D. J U A N.

Je crois qu'elle viendra , moi.

S G A N A R E L L E.

Tant pis.

D. J U A N.

En tout cas

Ma peine au rendez-vous ne fera point perdue ,
C'est où du Commandeur on a mis la statue ,
Il nous a conviés à souper. On verra
Comment , s'il nous reçoit , il s'en acquittera.

S G A N A R E L L E.

Souper avec un mort ? tué par vous ?

D. J U A N.

N'importe ,

J'ai promis , sur la peur ma promesse l'emporte.

S G A N A R E L L E.

Et si la belle vient , & se laisse emmener ?

D. J U A N.

Oh , ma foi , la Statue ira se promener.
Je préfère à tout mort une jeune vivante.

118 *Le Festin de Pierre,*

S G A N A R E L L E.

Mais voir une Statue, & mouvante, & parlante,
N'est-ce pas...

D. J U A N.

Il est vrai, c'est quelque chose; envain
Je ferois là-dessus un jugement certain,
Pour ne s'y point méprendre, il en faut voir la suite.
Cependant, si j'ai feint de changer de conduite,
Si j'ai dit que j'allois me déchirer le cœur,
D'une vie exemplaire embrasser la rigueur,
C'est un pur stratagème, un ressort nécessaire,
Par où ma politique éblouissant mon pere,
Me va mettre à couvert de divers embarras,
Dont, sans lui, mes amis ne me tireroient pas.
Si l'on m'en inquiete, il obtiendra ma grace.
Tu vois comme déjà ma première grimace
L'a porté de lui-même à se vouloir charger
Des dettes dont par lui je me vais dégager.

S G A N A R E L L E.

Mais n'étant point dévot, par quelle effronterie
De la dévotion faire une momerie

D. J U A N.

Il est des gens de bien, & vraiment vertueux,
Tout méchant que je suis, j'ai du respect pour eux;
Mais si l'on n'en peut trop élever les mérites
Parmi ces gens de bien, il est mille hypocrites,
Qui ne se contrefont que pour en profiter;
Et pour mes intérêts je veux les imiter.

S G A N A R E L L E.

Ah, quel homme, quel homme!

D. J U A N.

Il n'est rien si commode

Vois-tu ? L'hypocrisie est un vice à la mode ,
Et quand de ses couleurs un vice est revêtu ,
Sous l'appui de la mode il passe pour vertu.
Sur-tout, ce qu'à jouer il est de personnages ,
Celui d'homme de bien a de grands avantages ;
C'est un art grimacier dont les détours flatteurs
Cachent sous un beau voile un amas d'imposteurs.
On a beau découvrir que ce n'est qu'un faux zèle ,
L'imposture est reçue, on ne peut rien contre elle
La censure voudroit y mordre vainement.
Contre tout autre vice on parle hautement ,
Chacun a liberté d'en faire voir le piège ;
Mais pour l'hypocrisie elle a son privilège ,
Qui , sous le masque adroit d'un visage emprunté ,
Lui fait tout entreprendre avec impunité.
Flattant ceux du parti , plus qu'aucun redoutable ;
On se fait d'un grand corps le membre inséparable ;
C'est alors qu'on est sûr de ne succomber pas.
Quiconque en blesse l'un , les a tous sur les bras ;
Et ceux même qu'on fait que le ciel seul occupe ,
Des signes de leurs mœurs sont l'ordinaire dupe ;
A quoi que leur malice ait pu se disposer ,
Leur appui leur est sûr , s'ils l'ont vu grimacer.
Ah ! combien j'en connois qui , par ce stratagème ,
Après avoir vécu dans un désordre extrême ,
S'armant du bouclier de la religion ,
Ont rhabillé sans bruit leur dépravation ,
Et pris droit , au milieu de tout ce que nous sommes ,
D'être sous ce manteau les plus méchans des hommes.

On a beau les connoître, & savoir ce qu'ils sont ;
Trouver lieu de scandale aux intrigues qu'ils ont,
Toujours même crédit. Un maintien doux, honnête,
Quelques roulemens d'yeux, de baiffemens de tête,
Trois ou quatre soupirs mêlés dans un discours,
Sont, pour tout rajuster, d'un merveilleux secours,
C'est sous un tel abri qu'assurant mes affaires,
Je veux de mes censeurs duper les plus sévères,
Je ne quitterai point mes pratiques d'amour,
J'aurai soin seulement d'éviter le grand jour,
Et saurai, ne voyant en public que des prudes,
Garder à petit bruit mes douces habitudes.

Si je suis découvert dans mes plaisirs secrets,
Tout le corps en chaleur prendra mes intérêts,
Et, sans me remuer, je verrai la cabale
Me mettre hautement à couvert du scandale.
C'est-là le vrai moyen d'oser impunément
Permettre à mes desirs un plein emportement,
Des actions d'autrui je serai le critique,
Médirai saintement, &, d'un ton pacifique,
Applaudissant à tout ce qui sera blâmé,
Ne croirai que moi seul digne d'être estimé.
S'il faut que d'intérêt quelque affaire se passe,
Fût-ce veuve, orphelin, point d'accord, point de
grace ;

Et, pour peu qu'on me choque, ardent à me venger,
Jamais rien au pardon ne pourra m'obliger.
J'aurai tout doucement le zele charitable
De nourrir une haine irréconciliable ;
Et quand on me viendra porter à la douceur,
Des intérêts du ciel je serai le vengeur ;
Le prenant pour garant du soin de sa querelle,
J'appuierai

J'appuierai de mon cœur la malice infidelle,
 Et, selon qu'on m'aura plus ou moins respecté,
 Je damnerai les gens de mon autorité.
 C'est ainsi que l'on peut, dans le siècle où nous
 sommes,
 Profiter sagement des foiblesses des hommes,
 Et qu'un esprit bien fait, s'il craint les mécontents,
 Se doit accommoder aux vices de son tems.

S G A N A R E L L E.

Qu'entends-je? C'en est fait, Monsieur, & je vous
 quitte,
 Il ne vous manquoit plus que vous faire hypocrite,
 Vous êtes de tout point achevé, je le voi,
 Affommez-moi de coups, percez-moi, tuez-moi,
 Il faut que je vous parle, il faut que je vous dise,
 « Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise »,
 Et comme dit fort bien en moindre où pareil cas,
 Un auteur renommé que je ne connois pas,
 Un oiseau sur la branche est proprement l'exemple
 De l'homme qu'en pécheur ici bas je contemple ;
 La branche est attachée à l'arbre, qui produit,
 Selon qu'il est planté, de bon ou mauvais fruit ;
 Le fruit, s'il est mauvais, nuit plus qu'il ne profite,
 Ce qui nuit, vers la mort nous fait aller plus vite ;
 La mort est une loi d'un usage important ;
 Qui peut vivre sans loi, vit en brute ; & partant
 Ramassez, ce sont-là preuves indubitables,
 Qui font que vous irez, Monsieur, à tous les diables.

D. J U A N.

Le beau raisonnement !

Tome V.

L

122 *Le Festin de Pierre,*

SGANARELLE.

Ne vous rendez donc pas,
Soyez damné tout seul, car pour moi je suis las...

D. JUAN, *appercevant Léonor.*

N'avois-je pas raison? Regarde, Sganarelle,
Vient-on au rendez-vous?

SCENE III.

D. JUAN, LÉONOR, PASCALE,
SGANARELLE.

D. JUAN.

QUE de joie! Ah, ma belle,
Vous voilà? je tremblois que par quelque embarras
Vous ne puissiez sortir.

LÉONOR.

Oh, point. Mais n'est-ce pas
Monsieur le Médecin que je vois là?

D. JUAN.

Lui-même.

Il a pris cet habit, mais c'est par stratagème;
Pour certain langoureux chez qui je l'ai mené,
Contre les Médecins de tout tems déchaîné,
Il n'en veut voir aucun; & Monsieur, sans rien dire,
A reconnu son mal dont il ne fait que rire,
Certaine herbe déjà l'a fort diminué.

L É O N O R.

Ma tante a pris sa poudre.

S G A N A R E L L E , *gravement.*

A-t-elle éternué ?

L É O N O R.

Je ne fais , car soudain , sans vouloir voir personne ,
Elle s'est mise au lit.

S G A N A R E L L E.

La chaleur est fort bonne
Pour ces sortes de maux.

L É O N O R.

Oh , je crois bien cela.

D. J U A N.

Et qui donc avec vous nous amenez vous là ?

L É O N O R.

C'est ma nourrice. Ah ! si vous saviez , elle m'aime...

D. J U A N.

Vous avez fort bien fait , & ma joie est extrême ,
Que quand je vous épouse elle soit caution...

P A S C A L E.

Vous faites-là , Monsieur , une bonne action.
Pour entrer au couvent la pauvre créature
Tous les jours de soufflets avoit pleine mesure ;
C'étoit pitié...

D. J U A N.

Bien-tôt , Dieu merci la voilà
Exempte , en m'épousant , de tous ces chagrins-là.

L ij

124 *Le Festin de Pierre,*

L É O N O R.

Monfieur...

D. J U A N.

C'est à mes yeux la plus aimable fille...

P A S C A L E.

Jamais vous n'en pouviez prendre une plus gentille
Qui vous pût mieux... Enfin, traitez-la doucement,
Vous en aurez, Monsieur, bien du contentement,

D. J U A N.

Je le crois, mais allons, sans tarder davantage,
Dresser tout ce qu'il faut pour notre mariage,
Je veux le faire en forme, & qu'il n'y manque rien.

P A S C A L E.

Hé, vous n'y perdrez pas, ma fille a de bon bien;
Quand son pere mourut, il avoit des pistoles
Plus gros...

D. J U A N.

Ne perdons point le tems à des paroles.
Allons, venez, ma belle. Ah, que j'ai de bonheur!
Vous allez être à moi.

L É O N O R.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

S G A N A R E L L E, *bas à Pascale.*

Il cherche à la duper, gardez qu'il ne l'emmene.
C'est un fourbe.

P A S C A L E.

Comment?

S G A N A R E L L E, *bas.*

A plus d'une douzaine...

(Haut , se voyant observé par D. Juan.)
 Ah, l'honnête homme ! Allez , votre fille aujourd'hui
 Auroit eu beau chercher pour trouver mieux que lui.
 Il a de l'amitié... Croyez-moi qu'une femme
 Sera là bien... Et puis il la fera grand'dame.

D. JUAN, à Léonor.

Ne nous arrêtons point , ma belle , j'aurois peur
 Que quelqu'un ne survînt.

SGANARELLE, bas à Pascale.

C'est le plus grand trompeur...

PASCALÉ, à D. Juan.

Où donc nous menez vous ?

D. JUAN.

Tout droit chez un notaire.

PASCALÉ.

Non, Monsieur , dans le bourg il seroit nécessaire
 D'aller chez sa cousine , afin qu'étant témoin
 De votre foi donnée...

D. JUAN.

Il n'en est pas besoin ,
 Monsieur le Médecin , & vous , devez suffire.

LÉONOR, à Pascale.

Sommes-nous pas d'accord ?

D. JUAN.

Il ne faut plus qu'écrire.
 Quand ils auront signé tous deux avecque nous ,
 Que je vous prens pour femme , & vous , moi pour
 époux,
 C'est comme si...

126 *Le Festin de Pierre,*

P A S C A L E.

Non, non, la cousine y doit être.

S G A N A R E L L E, *bas à Pascale.*

Fort bien.

L É O N O R.

Quelque amitié qu'elle m'ait fait paroître,
Si chez elle il n'est pas nécessaire d'aller,
Ne disons rien, peut-être elle voudroit parler.

D. J U A N.

Oui, quand on veut tenir une affaire secrète,
Moins on a de témoins, plus la chose est bien faite.

P A S C A L E.

Mon Dieu, tout comme ailleurs, chez elle sans
éclat,

Les Notaires du bourg dresseront le contrat.

S G A N A R E L L E.

Pourquoi vous défier? Monsieur a-t-il la mine

(*bas à Pascale.*)

D'être un fourbe? Voyez. Ferme chez la cousine.

D. J U A N, *à Léonor.*

Au hasard de l'entendre enfin nous quereller,
Avançons.

P A S C A L E, *arrêtant Léonor.*

Ce n'est point par-là qu'il faut aller,
Vous n'êtes pas encore où vous pensez, beau sire.

D. J U A N, *à Léonor.*

Doublons le pas ensemble, il faut la laisser dire.

SCENE DERNIERE.

LA STATUE *du Commandeur*, D. JUAN, LÉONOR,
PASCALE, SGANARELLE.

LA STATUE, *prenant D. Juan par la main.*

ARRÊTE, D. JUAN.

LÉONOR.

Ah ! Qu'est-ce que je voi !
Sauvons-nous vite, hélas !

D. JUAN, *tâchant à se défaire de la statue.*
Ma belle, attendez-moi,
Je ne vous quitte point.

LA STATUE.

Encore un coup, demeure,
Tu résistes envain.

SGANARELLE.

Voici ma dernière heure,
C'en est fait.

D. JUAN, *à la statue.*

Laisse-moi,

128 *Le Festin de Pierre,*

SGANARELLE.

Je suis à vos genoux,
Madame la statue, ayez pitié de nous.

LA STATUE.

Je t'attendois ce soir à souper.

D. JUAN.

Je t'en quitte,
On me demande ailleurs.

LA STATUE.

Tu n'iras pas si vite,
L'arrêt en est donné, tu touches au moment
Où le Ciel va punir ton endurcissement.
Tremble.

D. JUAN.

Tu me fais tort quand tu m'en crois capable;
Je ne fai ce que c'est que trembler.

SGANARELLE.

Détestable !

LA STATUE.

Je t'ai dit, dès tantôt, que tu ne songeois pas
Que la mort chaque jour s'avançoit à grands pas ;
Au lieu d'y réfléchir, tu retournes au crime,
Et t'ouvres à toute heure abîme sur abîme.
Après avoir envain si long-tems attendu,
Le Ciel se lasse, prends, voilà ce qui t'est dû.

(*La statue embrasse D. Juan, & un moment
après tous les deux sont abîmés.*)

D. JUAN.

Je brûle , & c'est trop tard que mon ame interdite...
Ciel !

S G A N A R E L L E .

Il est englouti , je cours me rendre hermite ;
L'exemple est étonnant pour tous les scélérats ,
Malheur à qui le voit , & n'en profite pas.

Fin du cinquieme & dernier Acte.



LA COMTESSE
D'ORGUEIL,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LE MARQUIS de Lorgnac.

LE CHEVALIER, frere du Marquis, amant
d'Olimpe.

ORONTE, amant de Lucrece.

ANSELME, pere d'Olimpe, & tuteur de
Lucrece.

OLIMPE, fille d'Anselme.

LUCRECE, niece d'Anselme.

VIRGINE, suivante d'Olimpe.

LISE, suivante de la Comtesse d'Orgueil.

CARLIN, valet du Marquis.

CASCARET.

La Scene est à Paris.

LA

LA COMTESSE
D'ORGUEIL,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CARLIN, LISE.

CARLIN.

Quoi, te trouver encore & seule & sans maîtresse?

LISE.

J'attends de jour en jour Madame la Comtesse ?
Qui depuis près d'un mois absente de Paris,
Abandonne à mes soins la garde du logis.
On croit ne point tarder d'abord que l'on s'engage,
Mais insensiblement on prend goût au voyage ;
D'Orléans on veut voir Saumur, Angers & Tours
Et le retour ainsi se diffère toujours.

Tome V.

M

C A R L I N.

Tant mieux pour toi, d'avoir liberté toute entière,
De prendre du bon temps, & te donner carrière.
Ah, si pour moi le cœur t'en disoit tant soit peu,
Sotte !

L I S E.

En faut-il douter ?

C A R L I N.

Le mien est tout en feu ;
Et depuis cette nôce où tu me fis tant boire,
Je me suis si bien mis ta largesse en mémoire,
Qu'aussi-tôt que la soif commence à me presser,
Pour en guérir plutôt je voudrois t'embrasser.

L I S E.

Tout de bon ?

C A R L I N.

Tout de bon, & s'ilt'en faut plus dire,
Ecoute, en te voyant, de quel ton je soupire.

L I S E.

Tu te sens donc pour moi d'amour bien travaillé ?

C A R L I N.

Ma foi, je n'en dors point quand je suis éveillé ;
Et si ton cœur sensible à la friponnerie, ..
Life, ma chere Life.

L I S E.

Ah ! point de brusquerie.
Et, que diroit Virgine à qui tu t'es promis ?

C A R L I N.

Y doit-on regarder de si près entre amis ?

L I S E.

Tu n'es point scrupuleux.

C A R L I N.

Vois-tu? j'aime Virgine,
 Mais ce qui m'en dégoûte, elle est un peu trop fine,
 Et fait tant de détours, qu'à ce que j'en entends,
 Avec elle un mari passera mal son tems.
 Anselme aussi, voyant du trouble en sa famille,
 L'a depuis peu chassée en dépit de sa fille.

L I S E.

Olimpe en sa disgrâce a donc pris grande part,

C A R L I N.

Elle la garde encore à l'insu du vieillard,
 Le tems rajuste tout.

L I S E.

Elle doit t'être chere.

C A R L I N.

Veux-tu de mon amour savoir tout le mystere?
 Je suis homme d'intrigue, & tel que tu me vois,
 J'entreprends de servir deux maîtres à la fois,
 Ou plutôt, près de l'un faisant le bon Apôtre,
 Je tâche à le duper pour être utile à l'autre.

L I S E.

Ton Marquis de Lorgnac est le sot?

C A R L I N.

Justement.

Jamais on ne fut sot si méthodiquement.
 Comme il est de naissance & fort riche, il croit être
 L'homme le plus parfait qu'on ait encor vu naître.

M ij

136 *La Comtesse d'Orgueil,*

Et dans cette folie, il est persuadé
Qu'on meurt d'amour pour lui, dès qu'on l'a re-
gardé.

Aussi fait-il le beau, le plaisant, l'agréable,
Vain s'il en fût jamais, contrariant en diable,
Grand parleur, curieux des affaires d'autrui.

L I S E.

Le Chevalier, son frere, est-il fait comme lui?

C A R L I N.

Comme lui? Dieu l'en garde, il est son antipode,
C'est un homme discret, civil, d'humeur comode,
Poli, galant, qui fait les choses comme il faut.
Et dont la gueuserie est l'unique défaut.

L I S E.

La tache est un peu forte.

C A R L I N.

Et d'autant plus qu'il aime:
Etre gueux en amour est un malheur extrême;
Mais aux beaux yeux d'Olimpe il n'a pu résister,
A Virgine par-là j'eus ordre d'en conter.
Pour gagner quelque accès auprès de sa maîtresse,
Le Chevalier voulut...

L I S E.

Je comprends la finesse.
Olimpe par Virgine a su sa passion?

C A R L I N.

Non pas, grace à l'excès de sa discrétion,
Depuis deux mois & plus, que pour elle il soupire,
Il s'est fait remarquer; mais sans vouloir rien dire.

Moi-même, il m'a fallu faire le réservé,
 Cependant, tout d'un coup, le frere est arrivé,
 Ce diable de Marquis, qui s'en va d'importance
 Faire sonner par-tout son manque de finance,

L I S E.

Peut-il se décrier sans qu'il se fasse tort ?

C A R L I N.

Tort ou non, il le hait, & voudroit le voir mort :
 Pour détourner ce coup, j'ai joué d'artifice.

L I S E.

Comment ?

C A R L I N.

Du Chevalier j'ai quitté le service ;
 Et cent sujets de plainte au besoin inventés,
 Ont été du Marquis avec joie écoutés.
 En moi par cette fourbe il a pris confiance ;
 Et comme j'applaudis à son extravagance,
 Je suis chez lui le tout, je tranche, ordonne, agis.

L I S E.

Ainsi

C A R L I N.

Prends garde à toi, voici notre Marquis.
 Le cœur te bat-il point ?

L I S E.

Quelle rare figure ?

C A R L I N.

Hé bien, fuit-il la mode ?

L I S E.

Il comble la mesure.
 Quel attirail de points, de rubans, d'affiquets !

M ij

SCENE II.

LE MARQUIS, CARLIN, LISE,
CASCARET.

LE MARQUIS, à *Carlin*, montrant *Lise*.

C'EST de moi qu'on te parle ?

CARLIN.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Bon. Laquais,
A ce prochain détour que faisoit cette belle ?

CASCARET.

Elle vous regardoit, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tant pis pour elle.

CARLIN.

Elle s'en souviendra.

LE MARQUIS.

Je le crois. Celle-ci,
Qui de loin m'envisage, a l'œil bien radouci.

CARLIN.

Elle vient de la part de certaine Comtesse. . . .

LE MARQUIS.

Diable, il faut l'écouter. Tu nommes ta maîtresse ?

L I S E.

La Comtesse d'Orgueil.

LE MARQUIS.

D'Orgueil ! le nom est grand.
Vieille ou jeune ?

L I S E.

Elle n'a que vingt ans.

LE MARQUIS.

Bien lui prend.
La jeunesse est mon goût, sans cela point de tendre.
Avecque le mari quelle mesure à prendre,
Est-il accommodant ?

L I S E.

Elle est veuve.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
Les veuves, la plupart, sont mets délicieux ;
Et de quinze à vingt ans il en est d'égrillardes,
Qui donnent au défunt de terribles nazardes.
Pour moi, j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'au besoin je pourrois en faire des leçons.
Et fille & femme, & brune & blonde, j'ai beau faire,
Tout m'en veut.

L I S E.

Qui pourroit n'aimer pas à vous plaire ?
Un Marquis qu'on fait gloire en tous lieux d'admirer.

140 *La Comtesse d'Orgueil*,

LE MARQUIS.

J'écarte assez la foule afin de respirer ,
Mais toujours, malgré moi, j'ai quelque soupirante,
La Comtesse est jolie ?

L I S E.

Elle est votre servante.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire , son cœur en tient déjà pour moi ?

L I S E.

Hé, vous pouvez penser. . .

LE MARQUIS.

J'en ai pitié , ma foi.
Vingt ans, veuve, & languir ! Viens , conduis-moi
chez elle ?
Il faut la voir ; au moins, tu me dis qu'elle est belle ?

L I S E.

Elle a dans Orléans tout fait mourir d'amour ;
Mais vous en jugerez , Monsieur , à son retour.

LE MARQUIS.

Elle n'est pas ici ?

C A R L I N.

Puisqu'il faut vous le dire ,
Pour vouloir fuir le mal quelquefois on l'empire.
L'autre jour , en passant , la Comtesse vous vit ,
Votre mine , votre air , enfin tout la surprit.
Et chez elle d'abord l'amour faisant ravage ,
Pour guérir par l'absence elle a fait un voyage ;

Mais de fièvre en chaud mal son cœur par-là tombé,
Est contraint avec vous de venir à jubé.
Sa flamme impatiente en ces lieux la rappelle,
Vous la verrez demain.

LE MARQUIS.

Je me souviendrai d'elle.
Seulement du retour prends soin de m'avertir.

L I S E.

Vous viendrez donc ?

LE MARQUIS.

Oui, va.

(*A Carlin.*)

Je puis m'en divertir ;
Et selon. . . . Mais je vois mon impertinent frere.

L I S E, *à Carlin.*

C'est-là le Chevalier ?

C A R L I N.

Lui-même. Adieu, ma chere.

L I S E.

Est-il original qui vaille ton Marquis ?

SCENE III.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
CARLIN.

LE CHEVALIER.

Peut-être que je viens mal-à-propos?

LE MARQUIS.

Qui vous force à venir? Tant pis.

LE CHEVALIER.

Vous voyant dans la rue,
Passerai-je tout droit sans que je vous salue?

LE MARQUIS.

Saluez-moi de loin, & ne me dites mot.

LE CHEVALIER.

Mais ceux qui me verront. . . .

LE MARQUIS.

Vous prendront pour un sot,
Que m'importe?

LE CHEVALIER.

Toujours injure sur injure?
Vous êtes mon aîné, je me tais, & j'endure.

LE MARQUIS.

Hé bien, n'endurez point, qu'est-ce que vous ferez?
Vous me chanterez pouille, & vous retirerez;
C'est-là ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Grace à votre injustice,
Me voir & me parler est pour vous un supplice,
J'en suis trop convaincu.

LE MARQUIS.

Ne l'ignorez donc pas.
J'en suis content.

LE CHEVALIER.

Ma peine a pour vous des appas ;
Et plus vous connoissez que le malheur m'accable...

LE MARQUIS.

Il est vrai, votre vie est gueuse & misérable ;
Mais enfin , sans appui , sans ressource , sans bien ,
Vous devriez mourir , & vous n'en faites rien.
Est-ce ma faute ?

LE CHEVALIER.

Au moins si par le droit d'aînesse
Vous avez de grands biens , j'ai la même noblesse.

LE MARQUIS.

Vous êtes Chevalier , mais quand il faut manger
Votre chevalerie , est un mets bien léger ;
Et souvent la mâchoire est fort mal occupée
A qui n'a comme vous , que la cape & l'épée.

LE CHEVALIER.

Et la cape & l'épée auront toujours de quoi
Faire considérer des gens faits comme moi.
Jouissez de vos droits , l'aînesse vous les donne ,
Je n'y demande rien.

LE MARQUIS.

Vous me la baillez bonne,
Si dans votre chaumiere il vous eût plû rester,
Votre part de cadet vous eût fait subsister,
Mais on ne va pas loin avec petite somme.
Vous avez voulu faire ici le gentilhomme,
Et n'ayant plus de quoi, vous voilà sur le point
D'être franc parasite, ou de ne dîner point.
Gueusez, servez, volez, ce n'est point mon affaire,

LE CHEVALIER.

J'ai fait quelque dépense, & cru devoir la faire.
Ma gloire étant la vôtre, il vous doit être doux...

LE MARQUIS.

Mais Carlin que voici mouroit de faim chez vous;
Et s'il n'eût avec moi cherché ses avantages,
C'étoit fait de sa vie ainsi que de ses gages.

CARLIN.

Sans Monsieur le Marquis j'étois sec, autant vaut.

LE MARQUIS.

Oyez.

LE CHEVALIER.

Mon peu de bien vous semble un grand défaut.
Toujours sur ce reproche; & ne peut-il pas être...

LE MARQUIS.

Mon nom vous fait honneur, on me l'a fait connoître,
Il pourra vous servir à duper un Bourgeois.
L'alliance d'Anselme est, dit-on, votre choix,
Vous muguetez sa fille, elle a de quoi vous plaire;
Et quand ce ne seroit que les grands biens du pere,
Pour

Pour qui n'a point de pain à mettre sous les dents,
C'est un trait de beauté des plus accommodans.

LE CHEVALIER.

Puisque malgré moi-même, on a lu dans mon ame,
Il est vrai, mon dessein est de prendre une femme;
Et, comme Anselme est riche, & qu'il manque
d'appui,

Ma naissance m'a fait espérer tout de lui.
La sienne, je l'avoue, est basse & fort commune.

LE MARQUIS.

Ce n'étoit qu'un maraud, mais il a fait fortune;
Puisqu'il a du douzain, il est démaraudé.
Sait-il votre amour?

LE CHEVALIER.

Non, c'est un secret gardé.
Mais quand il l'apprendra, veuillez ne mepas nuire;
Forcez-vous...

LE MARQUIS.

Laissez-moi cette affaire à conduire.
Moi, parlant, moi, faisant la demande pour vous,
Je crois qu'il recevra cet honneur à genoux.
Un faquin qu'on a vu petit Clerc de Notaire,
D'un cadet de Marquis devenir le beau-perc,
S'allier des Lorgnacs, peste!

LE CHEVALIER.

M'offrir vos soins,
Vous à qui je déplais!

LE MARQUIS.

M'en déplaisez-vous moins?

146 *La Comtesse d'Orgueil,*

Je vous décrierois bien , mais si je vous décrie ,
J'ai sur mon dos le faix de votre gueuserie.
Au moins , quand du Bourgeois vous aurez les écus ,
Vous battrez en retraite , & ne me verrez plus.
Allez , tout de ce pas , je vais lui faire entendre
Qu'il choisit un brave homme, en vous prenant pour
gendre ;
S'il s'informe du bien , je suis prêt à mentir.
Reposez-vous sur moi.

LE CHEVALIER.

Mais...

LE MARQUIS.

Mais sans repartir.

J'agis de-là. La fille est de vous fort éprise.

LE CHEVALIER.

J'ignore encor pour moi quelle estime elle a prise,
Mais vingt fois , dans sa rue elle m'a remarqué.

LE MARQUIS.

Votre amour autrement ne s'est point expliqué ?

LE CHEVALIER.

Le pere étant pour nous , il nous répondra d'elle.

LE MARQUIS.

Je vous entends , l'argent vous plaît mieux que la
belle ;

Et pourvu qu'il vous soit bien & dûment compté,
Peu vous chaut du reste.

LE CHEVALIER.

Ah !

LE MARQUIS.

Dites la vérité.

Franchement aimez-vous ? Car à moins que l'on
n'aime ,

Tâter du mariage est la misere même ;
Et je ne voudrois pas qu'une fille eût sujet...

LE CHEVALIER.

Non , Olimpe est pour moi le plus charmant objet...
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue ;
Et de tant de mérite , on la trouve pourvue ,
Que sa seule conquête assurant mon repos ,
N'eût-elle aucune dot , je...

LE MARQUIS.

Voilà de mes fots.

Pour trois jours de douceurs trente ans de gueuserie.
Mais si vous l'épousez , dites-moi , je vous prie ,
Cadet , prétendez-vous avoir beaucoup d'enfans ?

LE CHEVALIER.

Peut-on...

LE MARQUIS.

Point de peut-on , car je vous le défens.
La cause est qu'il n'est point de famille nombreuse
Qui , presque en moins de rien , ne dégénere en gueuse ;
Et quand l'oncle est Marquis , & des plus apparens ,
Serviteur aux neveux qui sont dégénérons.

LE CHEVALIER.

J'aurai soin que jamais aucune plainte à faire...

LE MARQUIS.

Fort bien , & là-dessus je vais voir le beau-pere.
Carlin.

CARLIN.

Monfieur.

(*Le Marquis parlant bas à Carlin.*)

J'entends.

LE MARQUIS.

Va, cours, le tems m'est cher.
Si la Marquife vient, qu'on me faffe chercher.

S C E N E I V.

LE CHEVALIER, CARLIN.

LE CHEVALIER.

C'EST encore un meffage à faire à quelque belle?

CARLIN.

Grand myftere toujours, & toujours bagatelle,
Mais d'où diable a-t-il fu votre amoureux feeret?

LE CHEVALIER.

Un amant bien épris eft toujours indiscret.
J'ai trop parlé d'Olimpe, il aura pu l'apprendre;
Et foupçonné l'amour que fes yeux m'ont fait
prendre.

Mais, puisqu'à m'y fervir il eft fi difpofé,
Le succès pour mes vœux en fera plus aifé.

CARLIN.

J'en doute, il n'eût jamais pour vous que de la haine.

LE CHEVALIER.

Oui, mais me voir sans bien lui donne quelque
peine ;

Et craignant d'en avoir un jour de l'embarras,
Si mon feu touche Olimpe, il ne me nuira pas.

CARLIN.

Il est homme pourtant à nous en donner d'une.
Son cœur est plein pour vous d'une vieille rancune ;
Ainsi j'aurois voulu qu'avant qu'il eût parlé,
Votre amour à Virgine eût été révélé.
Contre ce qu'il eût dit ; comme elle a de l'adresse,
Elle auroit préparé l'esprit de sa maîtresse ;
Mais vous m'avez fait taire, & tout étoit perdu,
Si j'eusse osé...

LE CHEVALIER.

Je vois que j'ai trop attendu,
Qu'il seroit bon qu'Olimpe eût approuvé ma
flamme,
Mais, je ne savois pas qu'on dût lire en mon ame,
Et que de mon secret, malgré moi, trop instruit,
Le Marquis...

CARLIN.

Pour ou contre, il va faire grand bruit ;
Et le vieillard...

LE CHEVALIER.

Tais-toi, je vois venir Oronte.

S C E N E V.

LE CHEVALIER , ORONTE , CARLIN.

LE CHEVALIER.

ENFIN donc il n'est rien que l'amour ne surmonte,
Lucrece a pris sur vous un pouvoir absolu,
Et pour elle à l'hymen vous voilà résolu ?

ORONTE.

J'ai pesté jusqu'ici contre le mariage,
J'en tremble même encor lorsque je l'envisage,
C'est un marché terrible, & qui doit étonner ;
Cependant au torrent je me laisse entraîner.

LE CHEVALIER.

Le péril en est beau.

ORONTE.

Telle est ma destinée.

LE CHEVALIER.

L'ordre vous en est doux ; mais à quand l'hyménée ?
Lucrece vous aimant...

ORONTE.

Anselme son tuteur
Attend obstinément le retour de ma sœur,
Parce qu'elle est Comtesse, il s'est mis à la tête
Qu'il faut, pour plus d'éclat, qu'elle honore la fête,
Sans cela point de nôce.

Comédie.

151

LE CHEVALIER.

Il aime à faire bruit.

ORONTE.

A trois jours seulement le délai se réduit.

LE CHEVALIER.

Vous croyez donc bientôt voir ici la Comtesse ?

ORONTE.

Peut-être dès demain ; mais j'apperçois Lucrece ;
De grace , pardonnez aux transports d'un amant ,
Si je cours où m'appelle un objet si charmant.

LE CHEVALIER.

Sur tout autre devoir l'amour toujours l'emporte.

CARLIN, au Chevalier.

Olimpe est avec elle.

LE CHEVALIER.

Eloignons-nous, n'importe.

Je ne lui veux parler qu'après que j'aurai su
Quel accueil du vieillard ma flamme aura reçu.

SCENE VI.

ORONTE, OLIMPE, LUCRECE.

ORONTE, à *Lucrece.*

Q U O I, sortir sans m'attendre? Ah! j'ai lieu de
m'en plaindre.

LUCRECE.

Oui, car je viens de faire une visite à craindre;
Et ma cousine fait...

OLIMPE.

Que dans tout l'entretien
Vous avez écouté de grands diseurs de rien.
Qu'il est d'impertinens!

ORONTE.

Olimpe est difficile.

OLIMPE.

Quoi, d'abord qu'on vous voit, recourir au doux
style,
Prodiguer la fleurette, & vous affaffiner
De cent offres d'un cœur qu'on n'a plus à donner?
Pour moi, je suis un peu délicate en mérite,
Plus le vrai me fait plaisir, & plus le faux m'irrite;
Et, comme j'aime en tout qu'on soit de bonne foi,
Les soupirans d'office ont bientôt fait chez moi.

ORONTE.

C'est l'usage du monde ; & si toutes les belles
 Traitoient , ainsi que vous , l'encens de bagatelles ,
 A quoi seroient réduits nos galans du bel air ,
 Qui par-là près de vous apprennent à parler ?
 Pour faire un honnête homme il n'est point d'autre
 école ,

Le beau sexe aux muets fait trouver la parole ;
 Et par ce qu'à vous plaire ils prennent du souci ,
 Tout ce qu'ils ont de rude est soudain adouci.

OLIMPE.

La douceur s'étend loin.

LUCRECE.

Vous l'avez mendiée.

SCENE VII.

OLIMPE , LUCRECE , ORONTE , VIRGINE.

VIRGINE , à Olimpe.

ENFIN , c'est tout de bon , vous êtes mariée.

OLIMPE.

Moi mariée ?

VIRGINE.

Oui , vous. Quel malheur à souffrir !
 M'en voici hors d'haleine à force d'accourir.

154 *La Comtesse d'Orgueil* ;

Pour prix d'une nouvelle à mes desirs si chere ,
Daignez faire ma paix avecque votre pere ,
Faudra-t-il que de lui je me cache toujours ?

OLIMPE.

Ne t'inquiete point , encor deux ou trois jours ,
Son chagrin passera , j'en répons.

LUCRECE.

Mais , Virgine ,
Apprends-nous quel époux mon oncle lui destine ?

VIRGINE.

Un Marquis si charmé , dit-il , de ses appas ,
Qu'il se pendra demain s'il ne l'épouse pas ,
Le Marquis de Lorghnac.

OLIMPE.

Quoi , j'en serois aimée ?

VIRGINE.

De votre cabinet où j'étois enfermée ,
Je viens d'entendre tout ; sur mon ame il dit d'or
Vos attraits sont pour lui le plus riche trésor ,
Le bon-homme se rend aux desirs qui le pressent ,
Et , de l'heure qu'il est , les articles se dressent.

OLIMPE.

Sans m'avoir consultée ?

VIRGINE.

Hé , pour se marier ,
Est-il fille aujourd'hui qui se fasse prier ?
Etpuis , quand il s'agit du grand nom de Marquise...

OLIMPE.

Fort bien , chez moi pourtant l'esprit seul est de
mise ;
Et de quelque haut rang que l'on me pût flatter ,
Un sot qui m'en voudroit n'auroit qu'à décompter.

ORONTE.

Je crains donc bien qu'ici le Marquis ne décompte.
Il donne lieu sans cesse à quelque nouveau conte ;
Et , sur cequ'on en dit , ce n'est pas son défaut,
Que d'avoir eu jamais plus d'esprit qu'il ne faut ;
Il croit charmer par-tout , fait le beau, l'agréable.

LUCRECE.

Que vous me faites peur !

ORONTE.

Brusque , dit-on , en diable.

OLIMPE.

Voilà ce qu'il me faut.

VIRGINE

Moquez-vous du dit-on.
Voulez-vous un époux sage comme un Caton ,
Qui prétend , en vertu de sa grave figure ,
Qu'on marche par compas , & parle par mesure ?

LUCRECE.

Virgine a l'humeur gaie , & pense que . .

VIRGINE.

Ma foi ,

Bien d'autres là-dessus penseroient comme moi.

156 *La Comtesse d'Orgueil,*

Pour devenir Marquise il n'est esprit qui tienne,
Le titre en plaît toujours, de quelque part qu'il
vienne;

Et d'ailleurs, quelquefois, s'il faut trancher le mot,
Il est avantageux d'être femme d'un sot,
Excuse, adresse, fourbe, il n'est rien qu'il ne croie,
Quoiqu'on fasse, il ne voit que ce qu'on veut qu'il
voie;

Et se laissant mener au besoin par le nez...

O L I M P E.

C'est par où se prendroient des esprits mal tournés;
Mais quand la vertu seule a pouvoir sur une ame...

V I R G I N E.

D'accord, c'est fort bien fait que d'être honnête
femme,

Mais Dieu veuille du trop préserver tous maris.

L U C R E C E.

Laiſſons-là cette folle, & venons au Marquis.
Le connoissez-vous ?

O R O N T E.

Non, mais je connois son frere,
Qui, s'il étoit plus riche, auroit bien de quoi plaire,
Il a l'air si galant & si particulier,
Qu'on ne peut...

O L I M P E.

Vous voulez parler du Chevalier ?

O R O N T E

De lui-même.

O L I M P E.

A sa mine on connoît sa naissance;

Mais

Mais l'effet répond mal souvent à l'apparence ;
L'air ne fait pas l'esprit , & je douterois fort
Que le sien fût de ceux. . .

ORONTE.

Ah ! c'est lui faire tort.
D'où vient qu'à ce soupçon votre cœur s'aban-
donne ?

OLIMPE.

C'est un secret qu'encor je n'ai dit à personne.
Depuis plus de deux mois , en cherchant à me voir ,
Ce brave Chevalier a paru m'en vouloir.
Au palais pour emplette , au temple , dans la rue,
Je le trouve par-tout , par-tout il me salue ;
Mais quoiqu'il ait eu lieu cent fois de m'aborder,
Il n'a jamais plus fait que de me regarder.
Jugez si c'est à tort que je le crois stupide.

ORONTE.

Un excès de respect l'a pu rendre timide ?
Et je vous pleindrois peu pour l'hymen arrêté ,
Si le Marquis avoit même stupidité.

OLIMPE.

Quoiqu'on ait fait sans moi , s'il est tel que vous
dites ,
La puissance d'un pere a ses bornes prescrites ;
Et , par précaution , avant que m'engager ,
Lui parlant en secret , je prétends en juger.

LUCRECE.

En secret ! Et comment ?

Tome V.

Q

158 *La Comtesse d'Orgueil,*

O L I M P E.

Ce soir par ma fenêtre.

V I R G I N E.

Un premier entretien vous le fera connoître ;
Et, si pour son début il n'a tous mots exquis,
Madame, vous voulez refuser un Marquis ?
Ma foi, si vous saviez combien . . .

O L I M P E.

Laisse-moi faire,
Et l'attens au moment qu'il quittera mon perc.
Le jour baisse déjà ; si-tôt qu'il fera nuit,
Dis-lui sous mon balcon qu'il se rende sans bruit.

L U C R E C E.

Mais si pour vous donner cette grande nouvelle,
Lorsque nous rentrerons, mon oncle vous appelle,
Et qu'à voir le Marquis, dont sans doute il fait cas.

O L I M P E.

J'aurai quelque migraine, & ne paroîtrai pas.
Fais ce que je te dis, Virgine.

L U C R E C E.

Vous Oronte,
Rendez-moi du Marquis un plus fidele compte,
Informez-vous par-tout en quelle estime il est.

O R O N T E.

Il suffit, vous savez si j'y prends intérêt.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, ANSELME.

LE MARQUIS.

N'ALLEZ pas plus avant, beau-pere, il fait trop
fombre,
Et quoique de la nuit mes yeux incaguent l'ombre,
Chez vous de vos vieux ans le cours trop actuel
Doit avoir affoibli le rayon visuel;
Et par-là j'aurois peur qu'en marchant, quelque
pierre
Vous fit mal-à-propos donner du nez en terre.
Seulement pour demain, quand je vous irai voir,
Préparez votre fille à faire son devoir.

ANSELME.

Dès mes plus jeunes ans un Chevalier de Malte
M'apprit que quand l'honneur qu'on daigne nous
faire...

LE MARQUIS.

Alte.

Votre caducité de trop loin se souvient;
Si je vous fais l'honneur, le profit m'en revient.

O ij

160 *La Comtesse d'Orgueil,*

A N S E L M E.

Du moins, je vous réponds d'une fille fort sage,
Modeste, accorte, douce, à qui, dès son bas âge,
Où l'esprit est toujours de fadaïses rempli,
Les quatrains de Pybrac ont donné le bon pli;
Elle les favoit tous, sur chacun bonne glose.

L E M A R Q U I S.

Les quatrains de Pybrac ne font rien à la chose;
Et votre fille étant ce que je me la peins,
Ne se mariera pas pour dire des quatrains.
Est-elle propre ?

A N S E L M E.

Autant qu'une fille peut l'être.

L E M A R Q U I S.

Je vous eusse prié de la faire paroître;
Mais j'ai craint, en suivant ma curiosité,
Quelque fouillon d'habit qui m'en eût dégoûté.
J'aime l'ajustement.

A N S E L M E.

La dépense est petite,
Plus de cent mille écus dont elle seule hérite,
Tant en maisons, effets, qu'en bon argent comptant...

L E M A R Q U I S.

Ma terre de Lorgnac en vaut deux fois autant,
Qu'elle est belle! Grands parcs pour vaches, bœufs,
geniffes,
Grandes foires aux bourgs, grandes hautes justices,

Grands moulins, sans compter de grands fossés
pleins d'eau,
Qu'on passe en ponts-levis pour aller au château.

A N S E L M E.

Quand je ne vous verrois pour tout bien que la
gloire
D'être forti de gens renommés dans l'histoire,
Mon choix seroit pour vous, & ne regardant qu'eux.

L E M A R Q U I S.

Ah! que tous les Lorgnac ont été belliqueux!

A N S E L M E.

La race en est célèbre, & d'abord qu'on la
nomme...

L E M A R Q U I S.

Beau-pere, ainsi je crois que je suis gentilhomme!
Hem!

A N S E L M E.

De votre noblesse on n'est guere en souci.

L E M A R Q U I S.

Vous avez pensé voir un amoureux transi,
Mon cadet, qui, sans moi, plein d'une sotte flamme,
Vous auroit demandé votre fille pour femme.

A N S E L M E.

Vous touchant de si près, il m'auroit fait honneur,
Et l'on tiendra toujours sa recherche à bonheur.

L E M A R Q U I S.

Il est gueux, archigu eux.

162 *La Comtesse d'Orgueil*,

A N S E L M E.

Mais son sang est illustre ;
Et par-tout sa vertu lui donne tant de lustre,
Que sur ce qu'on en dit...

L E M A R Q U I S.

Monfieur, on, est un sot.
Mon frere fait le doux, le benin, le cagot,
A l'ouir, vous diriez qu'il n'est rien plus traitable,
Cependant, entre nous, il ne vaut pas le diable ;
C'est un rieur sous cape, & tous ces beaux semblans,
S'ils amorcent quelqu'un, le mettent en draps blancs.
Dit-on draps blancs, beau-pere, ou blancs draps ?

A N S E L M E.

Il n'importe.

L E M A R Q U I S.

Non, à ce qu'il paroît aux gens de votre sorte,
Mais parmi le beau monde où l'on parle correct,
L'arrangement des mots veut un soin circonspéct.
L'esprit est un grand fonds. Votre fille en a-t-elle ?

A N S E L M E.

Chacun le croit.

L E M A R Q U I S.

Est-il de rue, ou de ruelle ?

A N S E L M E.

Qu'appellez-vous de rue ?

L E M A R Q U I S.

Un esprit trop bourgeois ;
Un esprit dandinant, de ces filles sanspoids,
Qui, pour toute réponse à ce qu'on leur peut dire,
N'ont qu'un *vous vous moquez*, & se mettent à rire.

ANSELME.

Ma fille, en discourant pourra vous étonner,
Sur quoi qu'on lui propose elle fait raisonner,
Jamais de bagatelle, ou c'est la faire taire.

LE MARQUIS.

Et vous l'auriez donnée à mon drille de frere !
Quel dommage ! A demain je verrai ce que c'est,
Et de la nôce ensuite on résoudra l'apprêt.
Les clauses du contrat sont déjà arrêtées.

ANSELME.

Il suffit qu'entre nous elles soient concertées,
Et qu'un dédit signé qui vous répond de moi,
Quoi qui puisse arriver, m'engage votre foi.
Du reste, un peu de tems est assez nécessaire
A qui tout-à-la-fois a deux nôces à faire.

LE MARQUIS.

Deux nôces ?

ANSELME.

D'une niece on m'a fait le tuteur,
Pour l'épouser, Oronte attend ici sa sœur,
Demain elle y doit être.

LE MARQUIS.

Il differe pour elle ?

ANSELME.

On lui doit cet honneur.

LE MARQUIS.

Et cette sœur s'appelle ?

ANSELME.

La Comtesse d'Orgueil.

164 *La Comtesse d'Orgueil* ;

LE MARQUIS.

La Comtesse ! Ma foi...

ANSELME.

Quoi, vous la connoissez ?

LE MARQUIS.

Ah ! si je la connois !

C'est une jeune veuve, aimable, alerte, drue.

ANSELME.

On le dit, car pour moi je ne l'ai jamais vue.

LE MARQUIS.

Nous la gouvernerons. Elle est riche ?

ANSELME.

Et très-fort.

Un vieillard a tout-à-fait pour elle avant sa mort.
Comme sur ses vieux ans il l'avoit épousée,
Avec lui sa fortune à faire fut aisée.
Son revenu, du moins, monte à dix mille écus.

LE MARQUIS.

Dix mille écus de rente !

ANSELME.

Et peut-être encor plus.

LE MARQUIS.

On fait florès à moins. Peste, quelle commere ?

ANSELME.

Un Duc aussi, dit-on, cherche fort à lui plaire.

LE MARQUIS.

Un Duc ?

ANSELME.

Oui, qui voudroit...

LE MARQUIS.

Je crois qu'il voudroit, mais..

ANSELME.

Elle en est peu touchée.

LE MARQUIS.

Il ne l'aura jamais.

ANSELME.

Le tems...

LE MARQUIS.

Hé, je fais trop où lui tient l'enclouûre.

SCENE II.

LE MARQUIS, ANSELME, CARLIN.

CARLIN, au Marquis.

QUATRE mots à quartier Monsieur.

LE MARQUIS, à Anselme.

Par aventure,
Beau-pere, vous savez comme on rentre chez vous?

ANSELME.

Si je nuis...

LE MARQUIS.

Preste, ici vous gagneriez la to ux.

Bon soir.

SCENE III.

LE MARQUIS, CARLIN.

LE MARQUIS.

COMBIEN as-tu de poulets à me rendre ?

CARLIN.

La Marquise chez vous a passé pour vous prendre,
J'ai voulu l'arrêter, mais ne vous trouvant pas.
« C'est donc comme il en fait, fracas contre fracas »,
M'a-t-elle dit : » Dis-lui que puisqu'il me dédaigne,
» L'abbé qui lui déplaît va commencer son regne ;
» J'aurois pu me résoudre à ne l'écouter plus,
» Mais »....

LE MARQUIS.

Ces diables d'Abbés la plupart sont courus.

CARLIN.

Hé, n'en médifons point, certains Abbés novices
Ne sont pas à courir de méchans bénéfices.
Les belles trouvent-là de quoi se régaler,
Bijoux, cadeaux, bombance, elles n'ont qu'à parler,
L'argent ne coûte rien ; mais, pour votre Marquise,
Que faire ?

LE MARQUIS,

Une douceur la rendra plus soumise.

CARLIN.

Je le crois.

LE MARQUIS.

Ce vieillard qui vient de me quitter,
Tout chat-huant qu'il est, m'a-t-il pu résister ?
Où l'on me voit, tout cede.

CARLIN.

Il se résout à prendre,
Sur votre bonne foi, le Chevalier pour gendre ?

LE MARQUIS.

Il m'a tout accordé.

CARLIN.

Que vous êtes heureux
D'avoir pu vous défaire à la fin de ce gueux,
Il l'eût fallu nourrir, c'est toujours votre frere.
Que diable auriez-vous fait ?

LE MARQUIS.

Ce que je prétends faire,
Ne le pas secourir du moindre verre d'eau.

CARLIN.

Olimpe y suppléra.

LE MARQUIS.

Tu l'entends. Quel cerveau ?
J'aurois parlé pour lui ?

CARLIN.

Pour qui donc ?

LE MARQUIS.

Pour moi-même.

CARLIN.

Ah, le traître ! Quoi donc, vous aimez ?

168 *La Comtesse d'Orgueil* ;

LE MARQUIS.

Moi, si j'aime ?
Point du tout ; mais mon frere ayant ce vilain mal,
Pour le désespérer je me fais son rival.

CARLIN.

Si vous lui souhaitez misere sur misere,
Il veut le conjungo, Monsieur, laissez-le faire,
N'est-ce pas, quand lui-même il vous en vient prier,
L'accabler de tous maux, que de le marier ?
Qu'on ait volé, brûlé, causé famine & peste,
Mariez-moi les gens, ils sont punis de reste ;
Mais la pitié vous prend, & tant de charité,
Pour votre cher cadet vous tient inquiété,
Que résolu, sur l'heure, à vous mettre en ménage,
Il vous plaît d'enrager de crainte qu'il n'enrage.

LE MARQUIS.

Pauvre ignorant ! apprens un tour d'homme d'esprit.
J'ai su contraindre Anselme à signer un dédit,
Qui de dix mille écus tient la somme assignée
Sur celui de nous deux qui rompra l'hyménée.

CARLIN.

Rien que cela ? Bon, bon, vous voilà garotté.

LE MARQUIS.

Contre le Chevalier c'est-là ma sûreté.
Par ces dix mille écus où son seing le condamne,
Anselme pour sa fille est bridé comme un âne.

CARLIN.

Vous connoît-elle ?

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Non, l'entrevue à demain,
J'y dirai de bons mots si je me mets en train,
Car je crois que je puis, sans peur d'engendrer noise,
Pouffer l'humeur gaillarde avec une bourgeoise.

CARLIN.

Mais vous l'épouserez ?

LE MARQUIS.

Oui, si le cœur m'en dit.

CARLIN.

Comment !

LE MARQUIS.

Vivent, Carlin, vivent les gens d'esprit.
Sans tenir jamais rien, je promettais sans cesse,
Tant qu'enfin la jaunisse entraîne la maîtresse ;
Et que le Chevalier qui n'aura pas le sou,
S'aille, de désespoir, faire casser le cou.
Les Turcs le devoient bien échigner en Candie.

CARLIN.

Ils ont tort; mais pour lui, que voulez-vous qu'on
die.

C'est l'ordre, chacun vit le plus long-tems qu'il
peut.

LE MARQUIS.

Tais-toi, l'on vient à nous. Jour & nuit on m'en
veut.

C'est quelque belle encor.

CARLIN.

Je vais la reconnoître.

SCENE IV.

LE MARQUIS , VIRGINE , CARLIN.

VIRGINE.

CARLIN.

CARLIN.

C'est toi , Virgine !

VIRGINE.

Oui , qui cherche ton maître.
Vous puis-je dire un mot , Monsieur ?

LE MARQUIS.

Quatre au lieu d'un.
La honte vous fait donc choisir le moment brun ,
Et vous venez dans l'ombre en fine tapinoise ,
Eprouver si mon cœur aisément s'apprivoise ?

VIRGINE.

Du moins je vous apporte un avis important ,
Ce soir à sa fenêtre Olimpe vous attend.

LE MARQUIS.

Quoi , la fille d'Anselme ?

VIRGINE.

Elle-même.

LE MARQUIS.

La chate !
L'honneur de m'épouser terriblement la flatte ;
Dès ce soir , seul à seul vouloir m'entretenir !

CARLIN.

Vous voyez le balcon, y peut-elle venir?
La nuit se fait obscure.

LE MARQUIS.

Obscure, ou non, qu'importe?
Cours assembler mes gens pour me servir d'escorte,
Carlin, dans un moment, je te rejoins chez moi.

CARLIN.

On vous demande seul.

LE MARQUIS.

Quelque badaud, ma foi.
Tiens-moi prête, sur-tout', cette cotte de maille
Qui me sert quand de nuit le cas veut qu'on cha-
maille.

Que fait-on quelquefois ce qui peut arriver?
Va vite.

SCENE V.

LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

AU rendez-vous je saurai me trouver.

VIRGINE.

Ne vous éloignez point, Monsieur, à la fenêtre
Avec-moi, tout-à-l'heure, Olimpe va paroître.

P ij

172 *La Comtesse d'Orgueil,*

LE MARQUIS.

Tu la peux avertir, je reviens sur mes pas.
St ; elle me connoît ?

VIRGINE.

Qui ne vous connoît pas ?
Un homme dont par-tout on parle avec éloge !

LE MARQUIS.

Il est vrai qu'il faudroit être pis qu'allobroge.
Je fais bruit, si jamais aucun Marquis en fit.

VIRGINE.

Vous êtes beau, galant, gracieux, plein d'esprit.

LE MARQUIS.

Tu te connois en gens. Pour l'esprit, d'ordinaire,
J'en cache la moitié dont je ne fais que faire ;
Sans cela, je mettrois tout le monde en défaut.

VIRGINE.

Olimpe est donc, Monsieur, tout comme il vous
la faut,

Vous pouvez pratiquer le haut style avec elle,
Lui parler sérieux, d'un ton grave.

LE MARQUIS.

Es-tu belle ?

Car dans l'obscurité je ne saurois savoir
Comme ton nez est fait, s'il est ou blanc ou noir ?

VIRGINE.

Vous êtes curieux.

LE MARQUIS.

Tu me paroïs friponne,

Et comme en certains tems volontiers on raisonne,
Si je te connoissois digne de raisonner. . .

VIRGINE.

J'entens marcher , adieu.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

QUI vient m'importuner?

LE CHEVALIER.

Je vous ai par hazard apperçu dans la rue ,
Je m'en allois chez vous.

LE MARQUIS.

Vous avez bonne vue.

Je ne vous voyois pas , moi.

LE CHEVALIER.

L'amour est pressant ,

Et me fait vous. . .

LE MARQUIS.

Autant en un mot comme en cent.

Vous venez demander l'effet de ma harangue ?
Jamais je ne me suis mieux servi de ma langue ,
Et j'ai si bien prêché , qu'à l'éclat de mon nom
Le bon homme ébloui n'a pu me dire non.

174 *La Comtesse d'Orgueil*,

LE CHEVALIER.

Il me donne sa fille ?

LE MARQUIS.

Elle sera Lorgnaque.

LE CHEVALIER.

Quelle gloire !

LE MARQUIS.

Pour vaincre il suffit que j'attaque.

LE CHEVALIER.

Que ne vous dois-je point !

LE MARQUIS.

Mon Dieu, je le fai bien.

LE CHEVALIER.

Si mon sang...

LE MARQUIS.

Laiſſons-là vos complimens de chien,
Je n'en veux point.

LE CHEVALIER.

Il faut me taire, mais, ſans doute...

LE MARQUIS.

Eloignons-nous d'ici de peur qu'on nous écoute.

LE CHEVALIER.

Puiſque mes feux d'Olimpe ont mérité la main,
Je voudrois...

LE MARQUIS.

Hé bien, quoi, jaſer juſqu'à demain ?
Venez, pour ſatisfaire à votre impatience,
Juſqu'au prochain détour je vous donne audience.

LE CHEVALIER, *bas.*

Ne vois-je pas quelqu'un qui s'avance au balcon
Si c'est Olimpe ?

LE MARQUIS.

Enfin, me suivez-vous, ou non.

SCENE VII.

LUCRECE, OLIMPE, VIRGINE.

LUCRECE, *dans le balcon.*

Je n'entends plus personne.

VIRGINE.

Il ne tardera guere.

OLIMPE, *à Lucrece.*

Cousine, va, de grace, entretenir mon pere,
Et l'amuse si bien par ce que je te dis,
Que je trouve le tems de parler au Marquis.

LUCRECE.

J'aurois à l'écouter une joie excessive;
Mais, pour tes intérêts, il faut que je m'en prive,
Tel qu'il puisse être, au moins j'en attens le portrait.

OLIMPE.

Repose-t'en sur moi, tu l'auras trait pour trait.

SCENE VIII.

OLIMPE, VIRGINE.]

VIRGINE.

N'EN déplaise à quiconque a fait la médifance,
Je maintiens le Marquis, un Marquis d'importance.
Si ce grand sérieux n'est pas dans ce qu'il dit,
C'est qu'il a l'humeur gaie, & qu'il se divertit;
Mais quand il veut, il parle, & des mieux.

OLIMPE.

Je fouhaite

Qu'il n'ait pas les défauts...

VIRGINE.

Charité qu'on lui prête.
Croyez-moi le mal est qu'à trop l'examiner,
Vous êtes prévenue, & voudrez raffiner ?

OLIMPE.

Mais tu fais à quel point Oronte le méprise.

VIRGINE.

C'est qu'il enrageroit si vous étiez Marquise,
Et qu'il ne fauroit voir, fans en être jaloux,
Qu'en l'époufant, Lucrece ait moins de rang que
vous.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, OLIMPE,
VIRGINE.

LE CHEVALIER, *bas*.

J'AI quitté mon brutal pour chercher ce que
j'aime.

OLIMPE.

N'entends-tu pas du bruit ?

VIRGINE.

J'écoute, c'est lui-même.

OLIMPE.

Son retour est bien prompt.

VIRGINE.

L'amour l'a fait voler.

LE CHEVALIER.

Mes vœux étant reçus, je puis enfin parler.
Est-ce vous, belle Olimpe ?

OLIMPE.

Oui, parlez bas, de grace.

LE CHEVALIER.

Un pere de ma flamme autorise l'audace;
Et, fort de son aveu, je pourrois m'applaudir
Sur le flatteur espoir qu'il lui plaît d'enhardir :

178 *La Comtesse d'Orgueil,*

J'en prends, je vous l'avoue, assez de confiance,
Pour ne balancer plus à rompre le silence;
Mais cet aveu, Madame, assure peu ma foi,
Voyant tout ce qui doit vous parler contre moi.
Quoiqu'il semble à mes vœux donner pleine victoire,
Vous demeurez toujours arbitre de ma gloire;
Et l'espoir qu'il me souffre est pour moi sans dou-
ceur,

Si je n'ai mérité de toucher votre cœur.
C'est lui qu'à cet espoir l'amour veut qu'il consente;
Je ne suis point heureux si vous n'êtes contente,
Et le moindre soupir à votre ame échappé,
Me reproche un pouvoir lâchement usurpé.
Aurois-je le malheur de vous en faire naître ?

VIRGINE.

Madame, ce début, hem, m'y fais-je connoître ?

OLIMPE.

Voyons la suite, il peut l'avoir étudié.

L'amour hait ce qu'il tient d'un secours mendié;
Et tout autre peut-être eût tâché de me plaire
Avant que d'employer l'autorité d'un pere.
N'importe, c'est beaucoup pour flatter votre espoir.
Sa parole est donnée, & je fais mon devoir.

LE CHEVALIER.

Si j'en prévalois vous pourriez vous en plaindre;
Mais quoiqu'il m'ait promis, vous n'avez rien à
craindre.

Pressé de mon amour je ne l'ai fait parler
Que pour être en pouvoir de vous plus immoler.

Incertain autrement s'il agréeroit ma flamme ,
 Vous tiendriez vos feux renfermés dans votre ame ;
 Mais lorsque mon respect vous soumet son aveu ,
 Je vous donne plein droit d'ordonner de mon feu ;
 Sur lui , sur son espoir vous êtes souveraine ;
 Ainsi dites un mot , sa victoire est certaine ,
 C'est de vous qu'il la veut , prêt à la refuser ,
 Si vos desirs contraints s'y peuvent opposer.

OLIMPE.

Ce n'est pas grand effort que de se rendre maître
 D'un amour qui ne fait que commencer à naître.

LE CHEVALIER.

Que commencer à naître ? Ah ! ne le croyez pas.
 Je brûle dès long-tems pour vos divins appas ;
 Le respect , il est vrai , jusqu'ici m'a fait taire ,
 Mais je n'en ai pas eu moins d'ardeur de vous plaire ;
 Et mes yeux ont trahi les ordres de mon cœur ,
 S'ils ne vous ont , cent fois , parlé de ma langueur.
 A vous chercher par-tout leur soin étoit extrême ,
 Au temple , dans la rue , à votre balcon même ,
 Et les vôtres souvent , par un regard rendu ,
 Ont semblé m'avertir que j'étois entendu.

OLIMPE.

Une ardeur si discrete a mérité , sans doute ,
 De me trouver sensible aux soins qu'elle vous coûte.
 Mais ma mémoire envain vous cherche sur mes
 pas.

LE CHEVALIER.

Vous ne m'avez point vu ?

180 *La Comtesse d'Orgueil*,

OLIMPE.

Je ne m'en souviens pas.

LE CHEVALIER.

Je m'en étois flatté ; pour moi je vous ai vue ,
Mais cent fois , mais toujours de tant d'attraits
pourvue ,

Que mes brûlans transports s'augmentant chaque
jour ,

A peine tout mon cœur suffit à mon amour.

Tout ce qui de mes sens fit d'abord la surprise ,
N'eut rien que ma raison aujourd'hui n'autorise.
Sans cesse , elle me dit qu'il faut vous adorer ,
Qu'à l'heur de vous servir rien n'est à préférer.
Madame , je me perds pour avoir trop à dire.

VIRGINE , *bas à Olimpe.*

Pouvez-vous écouter ces fadaïses sans rire ?

OLIMPE.

Tais-toi.

VIRGINE.

Ce n'est qu'un sot , il ne fait ce qu'il dit ,
Il vous plaît donc ?

OLIMPE.

Que trop.

VIRGINE.

Il n'avoit point d'esprit.

LE CHEVALIER.

Vous consultez ensemble. Hélas ! Qu'en dois-je
croire ,

Parlez , résolvez-vous ou ma perte , ou ma gloire ?

OLIMPE.

O L I M P E.

Vous venez de me peindre un cœur bien enflammé;
Et quiconque aime ainsi mérite d'être aimé.
Mais si d'un autre amour j'étois préoccupée ?

L E C H E V A L I E R.

Ah, de quel désespoir j'aurois l'ame frappée !
J'en mourrois de douleur; mais, dans mes dé-
plaisirs,

Vous ne me verriez point contraindre vos desirs.
Je vous l'a déjà dit, malgré l'aveu d'un pere,
Je renonce à l'espoir si je ne puis vous plaire.
Un autre à votre bien pourroit être attaché,
Mais ce n'est que de vous que j'ai le cœur touché;
Et quand vous auriez eu le sort moins favorable,
Vous seriez à mes yeux également aimable;
Votre seule personne est tout ce que je voi.

O L I M P E.

Ces nobles sentimens obtiennent tout de moi;
Et rien ne sauroit plus m'obliger à voustaire,
Que, quand vous ne seriez que ce qu'est votre frere,
Trahi de la fortune, avec la même ardeur,
Je voudrois vous donner & ma main & mon cœur.
Ni le rang de Marquis, ni tous vos droits d'aïnesse...

L E C H E V A L I E R, *bas.*

Elle croit que je suis le Marquis? Ah, dieux!

O L I M P E, *bas.*

Qu'est-ce ?

Nous vient-on écouter ?

L E C H E V A L I E R.

Non, Madame, achevez.

Tome V,

Q

(*Bas.*)

Voilà les derniers coups qu'il m'avoit réservés,
Je le vois trop, le lâche a parlé pour lui-même.

O L I M P E.

Non ; votre Marquisât ne fait pas ce que j'aime ;
Et, pour gagner mes vœux sur le choix d'un époux,
Vos soins n'avoient besoin seulement que de vous.

L E C H E V A L I E R.

Donc, à ce que j'apprends, vous connoissez mon
frere?

O L I M P E.

Quoi, votre Chevalier ? Il prétend à me plaire ;
Et je croi qu'il est bon de vous en avertir,
Bien moins par vanité, que pour vous divertir.

L E C H E V A L I E R.

Vous le voyez souvent ?

O L I M P E.

Plus que je ne souhaite.
Il me cherche en tous lieux dans sa flamme secrète,
Jour & nuit fait la ronde, & je m'étonne bien
Qu'il n'est déjà venu troubler mon entretien.

L E C H E V A L I E R.

Et ses empressements ne font que vous déplaire.

O L I M P E.

Je le dois épargner, puisqu'il est votre frere.

L E C H E V A L I E R.

Non, vous m'obligerez de ne me point cacher
D'où vient que tant de soins ne vous ont pu toucher,
Le trouvez-vous mal fait ?

OLIMPE.

Sa personne est bien prise,
Si j'en crois ses amis, dans le monde on le prise;
Mais puisqu'il vous en faut dire la vérité,
Il me paroît avoir grande stupidité;
Et comme enfin le cœur a ses secrets suffrages,
Eût-il & votre bien & tous vos avantages,
Si mon pere pour lui disosoit de ma foi,
Mon devoir me seroit une fort dure loi,
J'irai jusqu'à l'éclat plutôt que m'y résoudre.
Vous ne me dites rien ?

LE CHEVALIER.

Ah ! dieux, quel coup de foudre !

VIRGINE, à *Olimpe*.

C'est qu'on fait quelque bruit, & qu'il écoute.

SCENE X.

LE MARQUIS, OLIMPE, LE CHEVALIER,
VIRGINE, CARLIN.

LE MARQUIS, à *Carlin*.

ALLONS,

Pour m'entendre jaser tiens-toi sur mes talons.
Mille jolivetés qui dans l'esprit me viennent...
Mon cocher, mon laquais ?

Q ij

184 *La Comtesse d'Orgueil,*

CARLIN.

Ils font-là.

LE MARQUIS.

Qu'ils s'y tiennent,

OLIMPE, *au Chevalier.*

Quelqu'un s'avance. Adieu, Marquis, séparons-nous.

LE CHEVALIER, *à Olimpe.*

C'est mon frere.

OLIMPE.

Je crains l'insulte d'un jaloux ;
Je vous l'avois bien dit qu'il passoit à toute heure.

LE MARQUIS.

Qui va-là ?

LE CHEVALIER.

Moi.

LE MARQUIS.

Qui ?

LE CHEVALIER.

Moi.

LE MARQUIS.

Carlin.
C'est mon frere, ou je meure,

CARLIN.

Qu'il se retire.

LE MARQUIS.

Et s'il fait le mutin ?

OLIMPE.

Ah, dieux!

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien.

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Jusqu'à demain matin.

Je veux être ici seul, qu'on déloge.

LE CHEVALIER.

Quoi, traître,

Tu prétens avec moi toujours parler en maître?

LE MARQUIS.

Des gens.

LE CHEVALIER.

Tu m'as fourbé.

LE MARQUIS.

Vîte, mes gens, à moi,

Main basse.

LE CHEVALIER.

Quoi, main basse? Avance, & songe à toi.

Tu recules, infâme!

OLIMPE.

Où me vois-je réduite?

VIRGINE.

Monfieur le Chevalier prend galamment la fuite.

OLIMPE.

Quel brutal! contre un frere?

186 *La Comtesse d'Orgueil,*

VIRGINE.

Il se fauve en larron ;
Et cependant le jour il fait le fanfaron ,
A le voir vous diriez que c'est la valeur même.

OLIMPE.

Le nombre m'épouvante , & ma peine est extrême.

VIRGINE.

Le Marquis est adroit. Comme il l'a relancé !
Ils sont déjà bien loin.

OLIMPE.

S'il faut qu'il soit blessé ?

VIRGINE.

Il se ménagera.

OLIMPE.

Retirons-nous , Virgine.

VIRGINE.

Vous vous inquiétez , n'en faites point la fine.

OLIMPE.

Je crains toujours pour lui.

VIRGINE.

Vous l'aimez donc ?

OLIMPE.

Hélas !
Je ne craindrois pas tant si je ne l'aimois pas.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

LUCRECE, ORONTE.

LUCRECE.

Vous vous éloignez donc ?

ORONTE.

La peine m'est cruelle ,
Mais il faut obéir , l'ordre du Roi m'appelle.
Au moins , ce qui me rend ce malheur adouci ,
J'espere à mon retour trouver ma sœur ici ,
Et que tout sera prêt pour l'heureux hyménée
Qui doit à votre sort unir ma destinée.

LUCRECE.

Je crains un long séjour si l'ordre est important.

ORONTE.

Je prends , pour moins tarder , la poste au même
instant ,
Et j'obtiens dans trois jours le bonheur que je presse ,
Pourvu qu'en arrivant je trouve la Comtesse ,
L'amitié qui nous joint la fera se hâter.

188 *La Comtesse d'Orgueil*,

Olimpe cependant pourra se consulter,
Je crains tout de l'époux qu'Anselme lui destine.

LUCRECE.

J'ignore, en le voyant, ce que fera sa mine ;
Mais l'ayant cette nuit long-tems entretenu,
Elle veut que d'erreur chacun soit prévenu ;
Jamais, s'il l'en faut croire, on n'eut tant de
mérite.

ORONTE.

Mais moi-même je viens de lui rendre visite.
Votre oncle m'a mené lui faire compliment ;
Et, puisque je l'ai vu, j'en parle savamment.

LUCRECE.

Et que vous a-t-il dit ?

ORONTE.

Sottise sur sottise,
Qu'un Abbé lui fait piece avec une Marquise,
Et que jamais ma sœur ne lui pardonnera,
S'il néglige à la voir dès qu'elle arrivera.

LUCRECE.

Il connoît la Comtesse ?

ORONTE.

Il se le persuade..
Où l'auroit-il pu voir ? Pure fanfaronnade !
Le bon-homme lui-même en est scandalisé.

LUCRECE.

A cela près encor a-t-il l'esprit aisé ?

ORONTE.

Rien moins, & l'on croiroit qu'il cherche à faire
rire,

SCENE II.

OLIMPE, LUCRECE, ORONTE.

OLIMPE, à Oronte.

EST-CE une vérité que l'on vient de me dire ?
Vous partez ?

ORONTE.

Oui, Madame, & par l'ordre du Roi.

LUCRECE.

Mais vous m'avez promis..

ORONTE.

Je fais ce que je dois.
Mon cœur qui vous demeure, assure ma promesse,
Cependant, belle Olimpe, ayez soin de Lucrece.
Tous les momens qu'ici je donne à mon amour,
Ne font que différer d'autant plus mon retour ;
Ainsi, puisqu'il le faut, je m'arrache à moi-même.

SCENE III.

LUCRECE, OLIMPE.

OLIMPE.

LE chagrin de l'absence est cruel quand on aime,
Cousine, je te plains.

LUCRECE.

Il doit si-tôt cesser,
Que je n'aurai pas trop de loisir d'y penser.
D'ailleurs, j'ai tant de part à prendre dans ta joie...

OLIMPE.

Tu m'aimes, & je sai ce qu'il faut que j'en croie.
Mais que t'a dit Oronte ? Il a vu le Marquis.

LUCRECE.

Que sert de te parler, si ton dessein est pris ?
Il te plaît, c'est assez.

OLIMPE.

Mais, quoiqu'il m'ait su plaire,
Si tu m'ouvrais les yeux. . .

LUCRECE.

Vois-tu ? Je suis sincère ;
Et je te dirois plus que tu ne veux savoir.

OLIMPE.

Quels défauts a-t-il vus ?

LUCRECE.

Tout ce qu'on en peut voir,
Une vanité sotte, un esprit ridicule.

OLIMPE.

Ah! Pour l'esprit, permets que je sois incrédule;
Je m'y connois un peu; pour quelque vanité
C'est un vice ordinaire aux gens de qualité;
Et peut-être est-il bon, quoique le monde en cause,
De croire quelquefois que l'on vaut quelque chose.
Si le Marquis se juge un peu d'orgueil permis,
Avec moi, pour le moins, il n'est rien plus soumis,
C'est un respect si grand, un ardeur si discrète,
Que...

LUCRECE.

T'en voilà coëffée, il t'a dit la fleurette;
Mais ce qui me confond, c'est de voir qu'un moment
Ait produit dans ton ame un si grand changement.
Je veux qu'il ne soit pas ce qu'on le prétend être,
Ce n'est que d'hier au soir que tu le peux connoître,
L'entretien dura peu, tu parlas sans le voir,
Et déjà sur ton cœur l'amour a tout pouvoir.

OLIMPE.

Voilà ce que sur moi fait l'esprit, c'est mon charme,
Quoique fiere, par lui ma fierté se désarme;
Et pour être le prix d'un don si précieux,
Mon cœur n'a pas besoin du conseil de mes yeux.

LUCRECE.

Sans ce raffinement, dis que ce qui t'a prise,
C'est la douceur de voir que tu seras Marquise;
Cousine, un si beau nom couvre bien des défauts,

192 *La Comtesse d'Orgueil*,

OLIMPE.

Ah! tu me connois mal.

LUCRECE.

Je fais ce que tu vaux ;
Le faste jusqu'ici ne t'a point éblouie ;
Mais le Marquis peut bien...

OLIMPE.

Tu t'en es réjouie,
Soit ; au moins crois tes yeux plutôt qu'un faux
rapport.

Je l'estime, il viendra, tu verras si j'ai tort.
Ce n'est pas seulement son esprit que j'admire,
Son courage l'égale, & l'on n'en peut trop dire.
Si je te pouvois bien dépeindre de quel air
Il repoussa son frere, & le fit reculer...

SCENE IV.

OLIMPE, LUCRECE, VIRGINE.

VIRGINE, à *Olimpe*.

MADAME, une visite où vous ne songiez guere.

LUCRECE, à *Virgine*.

Ce n'est pas le Marquis ?

VIRGINE.

Non, c'est son brave frere.

OLIMPE,

OLIMPE.

De quoi s'avise-t-il ?

LUCRECE.

Quoi que l'on t'en ait dit
Tu t'es préoccupée, il doit manquer d'esprit.

OLIMPE.

Sur un pareil défaut quand je lui ferois grace,
Ce qu'il fit hier au soir marque une ame si basse,
Qu'au moins, si je m'en tais, il sera mal-aisé
Qu'il me trouve à l'estime un cœur bien disposé.

VIRGINE.

De peur que le vieillard lui-même ne l'amene,
Je vais vous écouter de la chambre prochaine.
Prenez l'occasion de faire enfin ma paix.

OLIMPE.

J'emploierai le Marquis, va, je te le promets.

SCENE V.

LE CHEVALIER, OLIMPE, LUCRECE.

LE CHEVALIER.

MADAME, j'ai douté si ce seroit vous plaire
que venir prendre part au bonheur de mon frere ;
Je suis né malheureux, & vois, malgré mes soins,
Que souvent j'importune où je l'ai cru le moins.
Mais l'honneur que sur moi fait réjaillir sa flamme,

194 *La Comtesse d'Orgueil*,

Avecque trop de force a pénétré mon ame,
Pour ne m'avoir pas fait à la fin surmonter
Le scrupuleux respect qui vouloit m'arrêter.
Si d'un pareil devoir l'empressement vous gêne,
Au moins daignez songer qu'un beau zele m'amene,
Et qu'il ne me falloit qu'avoir le sort plus doux,
Pour en rendre l'ardeur moins indigne de vous.

OLIMPE.

Je dois trop aux bontés du Marquis votre frere,
Pour ne pas estimer ce qu'il vous plaît de faire,
Et vous m'avez fait tort quand vous avez douté
Si vous hafarderiez cette civilité.
Non que je la mérite, & que je dusse attendre
Que vous puissiez songer si-tôt à me la rendre;
Mais j'ai quelque lumiere, &, sans rien exiger,
Je fais ce que je dois à qui veut m'obliger.

LE CHEVALIER.

Ah! vous ne devez rien, &, quoiqu'on puisse faire,
On en est trop payé pour l'honneur de vous plaire.
Mais hélas! quels devoirs si pressans, si soumis
Pourroient jamais laisser ce doux espoir permis?
Vous plaire est une gloire au-dessus de tout autre,
Tout mérite s'efface à voir briller le vôtre;
Et le bonheur d'un seul, par les flatteurs appas,
Cause bien des soupirs que vous n'entendez pas.

LUCRECE, à Olimpe.

Est-il stupide?

OLIMPE.

Non, j'en suis assez contente?
Mais le Marquis, c'est bien autre chose, il enchante,

(Au Chevalier.)

J'étois peu préparée à recevoir de vous
Des éloges conçus en des termes si doux ?
Je les trouve un peu forts.

LE CHEVALIER.

S'ils n'ont rien qui vous touche ;
C'est qu'ils perdent leur grace en passant par ma
bouche ;
Mais l'absence où je suis tout prêt à recourir ,
Vous laissera de moi peu de chose à souffrir.

LUCRECE.

Vous nous abandonnez ?

LE CHEVALIER.

Paris m'est trop contraire ;
Le ciel depuis long-tems m'y voit d'un œil sévère ,
Et peut-être qu'ailleurs j'aurai le sort plus doux.

OLIMPE.

Quel malheur assez grand vous éloigne de nous ?

LE CHEVALIER.

Celui de trop aimer , & de ne savoir plaire.

OLIMPE.

La Dame est bien cruelle.

LE CHEVALIER.

Ah , Dieux quelle m'est chere !
Quoique ses durs mépris me causent mille maux ,
Je n'ai point à m'en plaindre, elle fait mes défauts ;
J'en dois subir la peine , en aimer la justice,

R ij

196 *La Comtesse d'Orgueil,*

LUCRECE.

Il n'est point de rigueur que le tems ne fléchisse.
Voyez, parlez, pressez, pourquoi vous rebuter ?

LE CHEVALIER.

Que je presse ! Non, non, rien n'est plus à tenter.
L'amour plus de cent fois m'a fait chercher sa vue,
Je n'en ai parlé qu'une, & cette fois me tue ;
Dans cette seule fois elle m'a fait savoir
Tout ce qui porte une ame au plus vif désespoir ;
Dans cette seule fois elle m'a fait entendre...

OLIMPE.

Cette façon d'agir ne me peut trop surprendre,
Le cœur doit être libre à se laisser charmer,
Mais on peut, sans mépris, se défendre d'aimer.

LUCRECE.

Que je lui veux de mal !

LE CHEVALIER.

Ah ! non, quoiqu'il m'arrive,
Qu'elle ait tout le bonheur dont sa rigueur me prive,
Par-là mon désespoir peut être soulagé ;
Et, tout ce que j'en crains, c'est d'en être vengé.

OLIMPE.

Tant de respect gardé fait voir....

LE CHEVALIER.

Adieu, Madame,
A trop d'emportement j'abandonne ma flamme ;
Et, sans doute, j'ai tort de mêler mes chagrins
Aux sensibles douceurs de vos heureux destins.

SCENE VI.

LUCRECE, OLIMPE.

LUCRECE.

DIS tant que tu voudras que ton Marquis l'efface,
Sa plainte m'a touchée.

OLIMPE.

Il l'a faite avec grace ;
Et, sans ce qu'il fit hier qui témoigne un cœur bas,
Son esprit, tel qu'il est, ne me déplairoit pas ?

LUCRECE.

Il a voulu toujours épargner ce qu'il aime ;
Et d'abord je croyois qu'il parlât de toi-même,
Son œil étoit vers toi si tendrement tourné...

OLIMPE.

Sur quelques foins rendus je l'aurois soupçonné ;
Mais pour lui quel mépris ai-je laissé paroître ;

LUCRECE.

Cette nuit au Marquis tu les as fait connoître.

OLIMPE.

Le Marquis est discret.

LUCRECE.

Ne te réponds de rien.

R iij

198 *La Comtesse d'Orgueil*,

OLIMPE.

Mais avec lui jamais ai-je eu quelque entretien ?
Il dit qu'il a parlé.

LUCRECE.

Ce n'est pas toi qu'il aime,
D'accord ; on le maltraite, & tu ferois de même.
Qu'importe quel objet sa passion ait eu ?

OLIMPE.

Voici quelque message.

SCENE VII.

OLIMPE, LUCRECE, CARLIN.

LUCRECE,

APPROCHE.

OLIMPE.

Que veux-tu ?

CARLIN.

C'est Monsieur le Marquis, Madame, qui m'envoie...

OLIMPE.

Le Marquis ?

CARLIN.

Il est là.

LUCRECE, à Olimpe.

Tes yeux brillent de joie.

Qu'il entre.

OLIMPE.

CARLIN *bas*.

Elles verront un rare original.

OLIMPE.

Enfin tu vas juger si je m'y connois mal.

LUCRECE.

Je me tais.

OLIMPE.

Le voici.

LUCRECE.

Quel excès de parure !

J'admire son épaisse & vaste chevelure.

OLIMPE.

Que dis-tu de son air ? l'a-t-il galant & doux ?

SCENE VIII.

LE MARQUIS , OLIMPE , LUCRECE,
CARLIN.

LE MARQUIS.

(*A Olimpe.*)

C'EST celle-ci ? Bon jour. Comment vous portez-vous ?

OLIMPE.

Comme ayant eu long-tems toute l'inquiétude ,
Où d'un malheur qu'on craint, plonge l'incertitude.
Ce combat imprévu...

200 *La Comtesse d'Orgueil,*

LE MARQUIS.

Vous parlez d'hier au soir ?
Ce n'est rien. En courant j'eus belle peur de cheoir,
J'en tenois tout du long faisant la culebute.

OLIMPE.

De nuit les plus vaillans sont sujets à la chûte.

LE MARQUIS.

Comment aurois-je fait pour n'être point vaillant ?
Ce n'est que feux par tout, j'ai le sang pétillant.
Ta, ta ta, quand je vois l'ennemi qui recule,
Et haye après.

OLIMPE.

D'où vient qu'il fait le ridicule ?
Me veut-il éprouver ?

LE MARQUIS.

Je crois qu'en cet instant
Vous avez à me voir le cœur bien palpitant.
Que je tâte.

OLIMPE.

Ah grands dieux !

LE MARQUIS, *montrant Lucrece.*

C'est là votre cousine ?

OLIMPE.

Pourquoi le demander ?

LE MARQUIS.

On le voit à sa mine,
Elle a le front ouvert, la bouche à l'avenant,
Et visage jamais ne fut plus coufinant.

LUCRECE, *à Olimpe.*

C'est-là ce grand esprit ?

OLIMPE.

Ne me dis rien. J'enrage,
Se peut-il faire...

LE MARQUIS.

Encore un mot de coufinage.
Tout-à-l'heure en entrant j'ai trouvé deux blondins,
Qui, pour me haranguer, se sont dits vos coufins.
Je leur ai de mes gens chez eux offert l'escorte,
Baissé la tête ensuite, & fait fermer la porte.

LUCRECE.

Ils méritoient de vous plus de civilité.

LE MARQUIS.

Je hai ces complimens à droit de parenté.
Cent devoirs, dans l'abord, de peur qu'on se mutine.
Grand accueil au coufin, & tout pour la coufine.

LUCRECE.

Quoi, vous ferez jaloux?

LE MARQUIS.

Oui, si je deviens fou.
Jaloux! Je ne voi pas ni comment ni par où.
Diable, après qu'on m'a vu, regarde-t-on personne?
Cet œil perçant, ce tour de visage? Ah friponne,
Je vous voi me lancer un regard tendre & doux,

(*A Olimpe.*)

Qui fait... Votre coufine est plus belle que vous.

LUCRECE.

Vous nous déconcertez. Cela se doit-il dire?

202 *La Comtesse d'Orgueil,*

LE MARQUIS.

Doive ou non , je m'en ris.

LUCRECE.

Mais pourquoi vous en rire ?
Puisqu'enfin vous l'aimez...

LE MARQUIS.

C'est-là la question.
L'amour me cause encor un peu d'indigestion,
Et j'ai le cœur...

LUCRECE.

Nier une flamme avouée ?

OLIMPE.

Il faut m'en éclaircir, sans doute, on m'a jouée,
Etes-vous le Marquis ?

LE MARQUIS.

La buse !

OLIMPE.

Répondez.

LE MARQUIS.

Vous-même savez-vous ce que vous demandez ?

OLIMPE.

Cousine, on me fait piece.

LUCRECE.

Elle seroit bien forte.

LE MARQUIS.

Si je suis le Marquis ? Oui, le diable m'emporte,
Je le suis.

O L I M P E.

Quoi, celui qu'en qualité d'époux ..

L E M A R Q U I S.

Celui qui cette nuit avoit le rendez-vous.
Quel rendez-vous ! Jamais je n'eus frayeur semblable.

Mon cadet dédaignant a fait d'abord le diable,
Et si je n'eusse pas promptement détalé,
J'en avois tout au moins pour un bras avalé.

L U C R E C E , à Olimpe.

C'est-là comme tu dis qu'il a poussé son frere

O L I M P E.

A la fin je commence à percer le mystere.
Vous n'avez pu me voir ?

L E M A R Q U I S.

Il m'avoit prévenu.
Mais dites, l'avez-vous long-tems entretenu ?
Il vous en a bien dit ; car enfin, il enrage
D'avoir été dupé sur votre mariage.
Ayant auprès d'Anselme imploré votre appui,
Il croyoit sottement que j'eusse agi pour lui ;
Même pour me pouvoir divertir de sa flamme,
Je l'avois assuré qu'il vous auroit pour femme,
Qu'on approuvoit ses feux. Vous l'aurez détrompé ?

O L I M P E.

De quel étonnement mon esprit est frappé !

L U C R E C E , à Olimpe.

Oronte avoit-il tort ? Ton Marquis...

204 *La Comtesse d'Orgueil,*

OLIMPE, à Lucrece.

Je le quitte.

Celui-là dont j'ai tant élevé le mérite,
Que j'ai cru le Marquis, c'étoit le Chevalier.

LE MARQUIS.

Vous donnez toutes deux dans le particulier.
Parlez haut; si l'amour à l'envi vous talonne,
Vous m'avez vu, le mal n'a plus rien qui m'étonne.
Quand avec le grand mot recevrez-vous ma foi,
Rêveuse?

OLIMPE.

Rien ne presse.

LE MARQUIS.

Et je veux presser, moi.

LUCRECE.

Un amant prend toujours l'ordre d'une maîtresse.

LE MARQUIS.

Bon pour les non-Marquis.

OLIMPE.

Ah, ma chere Lucrece!

Quel malheur est le mien?

LE MARQUIS.

Lucrece est un beau nom,
Est-ce par chasteté que vous l'avez pris? Non.
Vous avez l'œil tourné...

LUCRECE.

Que me voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Qu'une Lucrece en vous... Regardez-moi sans rire.

Si

Si comme il est encor des Tarquins , par hasard
Vous en trouviez quelqu'un , joueriez-vous du poi-
gnard ?

LUCRECE.

Je ne vous entends point.

LE MARQUIS.

Vous avez lu l'histoire ,
Coquine , vous riez.

OLIMPE.

Qui l'eût jamais pu croire ?

LE MARQUIS, à Olimpe.

Mais vous ne riez point, vous ?

OLIMPE.

Moi , rire ? Et de quoi ?

LE MARQUIS.

De la voir rire. Elle est graffette.

OLIMPE.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Je veux...

OLIMPE.

Ne veuillez rien.

LE MARQUIS.

Ah , petite dodue !

Pour un peu d'embonpoint vous faites l'entendue !

S'il ne faut pour cela que faire voir du gras ,

Je m'en vais vous montrer...

206 *La Comtesse d'Orgueil*,

LUCRECE.

Ah ! ne nous montrez pas,
Mon Dieu le vilain homme !

OLIMPE.

Où peut être mon yere ?
Il le faut appeller.

LE MARQUIS.

Nous n'en avons que faire,
Ces bouquins du vieux tems ne sont propres à rien.

OLIMPE.

Vous le traitez si mal...

LE MARQUIS.

Je le traite assez bien.
Si le nom de bouquin est un nom qui le choque,
D'où vient qu'il vieillissoit ? C'est pour lui, je m'en
moque.

LUCRECE.

Mais quand vous vieillirez...

LE MARQUIS.

Pourquoi vieillir ? Les ans
Ne sont faits proprement que pour les fottes gens.
Qu'on ait l'air tel que moi, galant, fin, le visage
Soutenu d'un brillant... C'est toujours le bel âge.
Voyez-moi bien, je suis des propres, s'il en est.
Mon habit vous plaît-il ?

OLIMPE.

Rien de vous ne me plaît.

LE MARQUIS.

Rien de moi ne vous plaît ! La laide , la mauvaise !

LUCRECE.

L'injurier !

LE MARQUIS.

Je veux que mon habit lui plaise ,
Il est bien entendu , chamarré haut & bas ;
Fort riche en points , pourquoi ne lui plaira-t-il pas ?

OLIMPE.

Qu'il me donne la main !

LE MARQUIS.

Vous ôtant à mon frere !

J'étois fort résolu de n'en vouloir rien faire ;
Mais , puisque vous savez si peu me ménager ,
Je vous épouserai pour vous faire enrager.

OLIMPE.

M'épouser ?

LE MARQUIS.

Dès demain.

LUCRECE.

Oui , si...

LE MARQUIS.

Point de réplique.

LUCRECE.

Est-elle...

LE MARQUIS.

Contre vous gardez que je me pique.
Je vous épouserois toutes deux.

Sij

LUCRECE.

Bon cela.

LE MARQUIS, à *Olimpe*.

Oh, oh, ma Reine, donc vous en voulez par-là.
J'en vais danser de joie.

SCENE IX.

LE MARQUIS, ANSELME, OLIMPE,
LUCRECE, CLARICE.

LE MARQUIS.

AH! vous voilà, beau pere;
Je crois qu'en votre tems vous étiez un bon frere.
Peste, l'heureux grison; qu'il est rablu!

ANSELME.

Mais vieux;

Et c'est...

LE MARQUIS.

Courez-vous point quelquefois les bons lieux?
Vous en avez la mine, & tout vieux que vous êtes...

ANSELME.

Pareilles questions n'ont jamais été faites.

OLIMPE.

Voilà les beaux discours & les termes choisis
Dont nous régale ici Monsieur votre Marquis.

A N S E L M E.

C'est qu'il est gai, ma fille.

L E M A R Q U I S.

Et gai seul plus que trente.

Je ne vois point ici paroître de suivante.

A N S E L M E.

Ma fille en avoit une, il l'a fallu chasser.

Certains tours trop rufés...

L E M A R Q U I S.

Je veux la remplacer,

Vous en choisir moi-même une drôle, follette,

C'est contre le chagrin une douce recette ;

Et comme votre fille a l'air trop sérieux,

Ayant où m'égayer, je m'en porterai mieux.

A N S E L M E.

Ma fille aura toujours si grand soin de vous plaire...

L E M A R Q U I S.

Est-ce depuis long-tems que vous êtes son pere ?

A N S E L M E.

Que répondre à cela ? Je l'ai toujours été.

D E M A R Q U I S.

Toujours ? Quoi, même avant votre nativité ?

Le stupide !

A N S E L M E.

J'entends depuis qu'elle est au monde.

L E M A R Q U I S.

C'est aussi là-dessus que je veux qu'on réponde.

Quel âge a-t-elle ?

210 *La Comtesse d'Orgueil*,

A N S E L M E.

Elle a...

O L I M P E.

Quarante ans, à peu-près.

A N S E L M E.

Elle raille.

L E M A R Q U I S.

Pourtant son teint n'est pas trop frais.
Le lait de sa nourrice étoit-il bon ?

L U C R E C E.

Courage.

L E M A R Q U I S.

Par-là l'humeur des gens...

A N S E L M E.

N'en ayez point d'ombrage.

L E M A R Q U I S.

Et sa mere, soit dit sans vous désobliger,
Vous faisoit-elle point quelquefois enrager ?
Un enfant tient de tout. Elle n'est pas la seule...

O L I M P E, à *Anselme*.

De la mere il ira jusqu'à la bifayeule ;
Et, si vous l'écoutez, vous courez grand hazard...

L E M A R Q U I S, à *Olimpe*.

De quoi vous mêlez-vous ?

O L I M P E.

Et ne pas endurer... Je dois y prendre part,

L E M A R Q U I S.

Vous devriez vous taire,
Voyez, elle fera la leçon à son pere.
He, qu'on me la... Suffit, j'y veux mettre la main.
Concluons pour la nôce.

A N S E L M E.

Il est juste.

L E M A R Q U I S.

A demain.

A N S E L M E.

La Comtesse d'Orgueil qu'on attend à toute heure
Réglera...

L E M A R Q U I S.

J'ai réglé; l'un rit quand l'autre pleure.
Si votre fille est sotte, à son dam.

O L I M P E, à Anselme.

Jusqu'ici

L'heur de vous plaire a fait mon unique souci;
Mais si vous m'ordonniez d'accepter...

A N S E L M E.

J'ai de l'âge.

Taisez-vous.

L E M A R Q U I S.

Bon. Voilà parler en homme sage.

O L I M P E.

Plutôt que me résoudre...

212 *La Comtesse d'Orgueil,*

LE MARQUIS, à *Anselme.*

A croire son dépit,
J'aurois dix mille écus portés par le dédit;
Mais comme il ne faut pas que d'un honnête pere...
Pourquoi diable vous être avisé de la faire ?

ANSELME.

C'est un fruit de l'hymen.

LE MARQUIS.

Je vous en déferai.
Elle a la tête creuse, & j'y remédierai,
Ah, tu m'épouseras, guenonne.

OLIMPE, à *Anselme.*

Si ma vie
Vous est...

ANSELME.

Encore un coup, taisez-vous.

LE MARQUIS, à *Olimpe.*

Je vous prie,
Finirez-vous bientôt vos lamentables tons ?

LUCRECE.

Mais, mon oncle, souffrez...

LE MARQUIS.

Voici l'autre. Sortons,
Beau-pere, mon carrosse est là-bas, & je pense
Qu'on peut, tout en roulant, se donner audience.

ANSELME.

Il vaut mieux qu'ici seul...

Comédie. 213

LE MARQUIS.

Vous viendrez avec moi.

ANSELME.

J'aurois soin de calmer...

LE MARQUIS.

Vous y viendrez, ma foi.

Je ne m'étonne pas si la fille est têtue.

Marchez.

ANSELME.

Ah!

LE MARQUIS, *le poussant.*

Marchez donc, là, quel pas de tortue!

ANSELME.

Sortirai-je avant vous?

LE MARQUIS.

Oui, le maudit vieillard!

Qu'il aime à contester! Les belles, Dieu vous gard,

S C E N E X.

OLIMPE, LUCRECE.

OLIMPE.

A-T-ON jamais parlé de pareille folie?

LUCRECE.

C'est encor pis cent fois que ce qu'on en publie.

OLIMPE.

Pour se l'imaginer, je le donne au plus fin.

S C E N E X I.

OLIMPE, LUCRECE, VIRGINE.

VIRGINE.

LE bon-homme est parti, je puis paroître enfin.

OLIMPE.

Ah! Virgine!

VIRGINE.

Ma foi, j'en suis toute interdite!

LUCRECE.

Mais tu nous le vantois, où donc est ce mérite?
Comment avois tu pu lui trouver de l'esprit?

VIRGINE.

Les foux semblent-ils foux quand on leur applaudit?
J'avois bien hier connu, m'acquittant du message,
Que son humeur étoit portée au badinage;
Mais devois-je le croire aussi blessé qu'il est?

LUCRECE.

Cousine, cependant le Chevalier te plaît?

OLIMPE.

Je l'avoue.

LUCRECE.

Et c'est toi dont le mépris trop rude
Donne tant de matiere à son inquiétude?

OLIMPE.

J'eusse eu peine à lui croire un esprit aussi doux.

VIRGINE.

Carlin m'avoit appris qu'il soupiroit pour vous;
Mais, outre qu'il avoit ordre de n'en rien dire,
Sachant son peu de bien, je n'en faisois que rire.

OLIMPE.

L'esprit repare tout, il m'aime, c'est assez.

LUCRECE, à Olimpe.

Attendant que ses vœux puissent être exaucés,
Tu peux lui faire dire en secret qu'il espere;
Mais les dix mille écus arrêteront ton pere,
Il faudra qu'il les paie, en trompant le Marquis.

OLIMPE.

Ah, pour m'en dégager, vingt mille au lieu de dix,
Moi, l'épouser?

216 *La Comtesse d'Orgueil*,

LUCRECE.

Encor si nous avions Oronte,
Qu'il pût..

VIRGINE.

Il n'est donc plus à Paris, à ce compte?

LUCRECE.

Non, il vient de partir.

VIRGINE.

Attendant son retour,
Il me tombe en l'esprit un assez plaisant tour.
Je cours chercher Carlin.

OLIMPE.

Fais agir ton adresse.

VIRGINE.

Ma frayeur est de voir arriver la Comtesse,
Elle gâteroit tout.

LUCRECE.

Qu'est-ce que tu prétens?

VIRGINE.

Allons, vous le saurez quand il en sera tems.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LUCRECE, LE CHEVALIER, LISE.

LUCRECE.

ÊTES-VOUS satisfait ?

LE CHEVALIER.

Quelle aimable surprise !

Quoi, Madame, à l'espoir Olimpe m'autorise ?
Mes vœux sont préférés à ceux de mon rival ?

LUCRECE.

L'erreur du rendez-vous a causé tout le mal ;
Et, la fourbe éclaircie, il ne faut plus vous taire
Qu'autre que vous jamais n'aura droit de lui plaire.
Le respect que pour elle a gardé votre amour,
Méritoit la douceur d'un si charmant retour.
Tandis qu'à d'autres soins ce changement l'appelle,
J'ai voulu vous donner cette heureuse nouvelle,
Et vous mander ici pour prendre votre avis
Sur le tour qu'on s'apprête à jouer au Marquis.
Lise de ce logis rend Virgine maîtresse.

218 *La Comtesse d'Orgueil,*

L I S E.

Vous savez que j'attens Madame la Comtesse,
Il faut de l'arrivée essuyer le hasard.

L U C R E C E.

Mais, quand elle viendrait, ce ne seroit que tard.

L I S E.

En tout cas on n'a point à craindre de surprise,
La porte de derrière ici nous favorise;
Vous n'auriez qu'à sortir.

L U C R E C E.

J'avois à t'affurer
Que d'Olimpe & de moi tu peux tout espérer,
Et que son premier soin sera de reconnoître
Le zele officieux que tu lui fais paroître.
Voilà, ce qui, sur-tout, m'a fait venir ici.

L I S E.

Je voudrois que déjà la chose eût réussi.
Le bon est que dès hier, par un pur badinage,
Carlin à son Marquis me fit faire message;
Ainsi tout ira bien.

L E C H E V A L I E R.

Mais par où me flatter
Qu'Anselme à son défaut daignera m'écouter?
Les grands biens de mon frere auront touché son
ame.

L U C R E C E.

Ce n'est pas ce qui doit alarmer votre flamme,
N'ayez point là-dessus l'esprit inquiété,
Tout gendre lui plaira s'il est de qualité;

Et l'estime d'ailleurs qu'il a pour vous conçue ,
De nos prétentions facilite l'issue ;
L'obstacle le plus fort vient de dix mille écus ,
Il est grand , mais enfin nous ne le craignons plus ,
Si Virgine , pour vous pouffant le stratagême ,
Peut forcer le Marquis à rompre de lui-même.
C'est de quoi divertir Oronte à son retour.

LE CHEVALIER.

Vous aurez cette joie avant la fin du jour.

LUCRECE.

Il ne part point ?

LE CHEVALIER.

Chez vous vous le verrez se rendre ,
Les ordres sont changés , on vient de me l'appren-
dre.

LISE.

N'importe , il sera bon que la piece ait effet
Avant qu'il sache rien de ce qu'on aura fait.
Je craindrois son scrupule & sa délicatesse ,
A voir qu'on se servît du nom de la Comtesse ;
Ainsi , jusqu'au succès , cachez-lui ce dessein.

LE CHEVALIER.

Mais pour jouer ce rôle . . .

LUCRECE.

Il est en bonne main ,
Virgine a del'esprit , croyez-moi. Que fait-elle ?
Virgine.

S C E N E I I.

LUCRECE, LE CHEVALIER, VIRGINE, LISE.

VIRGINE.

L'ON y va. Voyez si je suis belle.
Ai-je perdu mon tems ?

LUCRECE.

Tu m'éblouis les yeux.
Quel éclat !

VIRGINE.

Je ferai la Comtesse des mieux.

LUCRECE.

Je crains ta folle humeur, garde-toi bien de rire,
Tu fais....

VIRGINE.

J'ai vu le loup, Madame, c'est tout dire.
De l'air dont je soutiens certains tendres fouris,
Je brouillerois le timbre aux plus sages Marquis.
Jugez de celui-ci, sa conquête m'est due.

LUCRECE.

Mais s'il te reconnoît. J'oublois qu'il t'a vue.

VIRGINE.

Il est vrai qu'avec lui j'eus hier quelque entretien ;
Mais se voit-on de nuit ? N'en appréhendez rien.
Qu'au besoin seulement ma suivante m'observe.

L I S E.

Dame.

V I R G I N E.

Je paierai bien ; mais j'entends qu'on me serve.

L I S E.

Va , je fais les respects dûs à ta qualité.

V I R G I N E.

Souviens-toi du message entre nous concerté.

L I S E , à *Virgine*.

Autre embarras , qui peut mettre à bout ton adresse.

Depuis hier qu'au Marquis je nommai la Comtesse ,

Sur ce qu'il croit pour lui qu'elle brûle en secret ,

S'il s'en étoit fait faire à-peu-près le portrait ?

Adieu ton étalage en prétendu mérite.

Elle est grande , fort blonde , & toi brune & petite.

Quoiqu'elle ait l'air galant , tu l'as plus dégagé.

V I R G I N E.

C'est à quoi je réponds qu'il n'aura pas songé.

Voici Carlin.

SCENE III.

LUCRECE, LE CHEVALIER, VIRGINE,
LISE, CARLIN.

LE CHEVALIER, à *Carlin*.

HE bien ?

CARLIN, *au Chevalier*.

Monfieur, quittez la place,
Le Marquis, d'un ruban corrige la grimace,
Il est fur l'escalier où ce foin le retient.

LUCRECE, *au Chevalier*.

Allons trouver Olimpe. Adieu, prends garde...

CARLIN.

Dépêchez.

Il vient.

SCENE IV.

VIGINE, LISE, CARLIN.

VIRGINE.

LA dedans j'attendrai le message.
A fortir gravement mon nouveau rang m'engage.

SCENE V.

LISE, CARLIN.

CARLIN.

C'EST l'entendre.

LISE.

Il croit donc que par excès d'amour
Pour lui seul la Comtesse est ici de retour ?

CARLIN.

S'il le croit ? a-t-on vu jamais de ridicule
Qu'il n'eût, entr'autres dons, celui d'être crédule ?
Pour le voir, il croira, si tu veux, qu'à grands frais
La Reine de Congo vient ici tout exprès.
Vois dans ces nœuds confus quel amas de mérite.

S C E N E V I.

LE MARQUIS, LISE, CARLIN.

LE MARQUIS, à *Lise*.

QU'EN dis-tu ? Suis - je exact ? J'ai promis, je m'acquitte.

La Comtesse ?

L I S E.

Je vais l'avertir de ce pas.
Qu'elle en aura de joie !

LE MARQUIS.

Ah ! je n'en doute pas.
J'ai quitté sans mot dire un trio de Marquises
Pour venir... Mais encore à diverses reprises ;
Car j'ai , de rue en rue , été forcé de voir
Vingt carrosses à qui j'ai donné le bon soir.
Pour m'avoir , à l'envi , chacun faisoit instance.

L I S E.

Vous en serez payé largement.

LE MARQUIS.

Je le pense.

SCENE VII.

LE MARQUIS, CARLIN.

LE MARQUIS.

CETTE maison est belle.

CARLIN.

Et le meuble?

LE MARQUIS.

Encor plus.

CARLIN.

La Comtesse a pris soin d'amasser des écus,
Il la faut mitonner.

LE MARQUIS.

Grace à ma destinée,
Je la tiens déjà prise, & toute mitonnée;
Elle m'a vu, suffit.

CARLIN.

Faites bien le tranfi.
Les veuves d'ordinaire aiment le radouci;
C'est par-là qu'on les prend.

LE MARQUIS.

Pour peu qu'elle m'entende,
A moins que d'être bête, il faut qu'elle se rende.

226 *La Comtesse d'Orgueil,*

CARLIN.

Bête ? Hé quoi ? Son esprit fait la nique aux plus prompts,
Il est toujours en l'air, & ne va que par bonds ;
Vous en ferez charmé.

LE MARQUIS.

S'il a ces avantages,
Nous pourrons, elle & moi, faire de grands voyages,
Je vais haut quand je veux.

CARLIN.

La voici.

LE MARQUIS.

L'air m'en plaît.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, VIRGINE, LISE,
CARLIN, *un Page.*

VIRGINE.

RENTREZ, Page.

LE MARQUIS, *à Carlin.*

Du reste, il faut voir ce que c'est.

VIRGINE.

Qu'aujourd'hui mon étoile est heureuse !

LE MARQUIS.

Madame ,
 Je m'étois fait de vous un portrait... Sur mon ame,
 C'étoit si bien votre air , qu'à la parole près ,
 Mon imaginative avoit pris tous vos traits.
 Un agrément de taille , & certain caractère...
 Dieu me damne, je crois que vous me pourrez plaire.
 Il entre en votre corps petit , mais bien trouffé ,
 Je ne fais quoi de grand dont je me sens blessé ;
 Et vos yeux ont , sur-tout , la physionomie...

VIRGINE.

Leur clarté doit pourtant être bien endormie.
 Les veilles , la fatigue...

LE MARQUIS.

Ah ! je suis enchanté,
 Que des yeux , la fatigue endorme la clarté.
 Voilà ce qui s'appelle un tour beau , grand , facile.

VIRGINE.

L'enflure de l'esprit paroît dans le haut style.

LE MARQUIS , à *Carlin*.

L'enflure !

VIRGINE.

Qu'avec vous je ferois de profit !

LE MARQUIS.

Ah !

VIRGINE.

Vous ne dites rien qui ne soit si bien dit...

LE MARQUIS.

Qu'on me donne deux mois , & je vais voler ap-
 prendre

228 *La Comtesse d'Orgueil*,

Ce qu'un autre, en dix ans, ne feroit pas com-
prendre ;

Mais quand vous le sauriez, autant de bien perdu ;
On parle à des lourdeuds, il faut être entendu.
Dites un mot nerveux, vous trouverez des ânes...

VIRGINE.

Il est, je l'avouerai, peu d'esprits diaphanes,
De ces esprits à jour bien ouverts.

LE MARQUIS.

C'est pitié !
Aussi, pour la plupart, j'en rabats de moitié.
J'y trouve une épaisseur...

VIRGINE.

Que vous êtes à plaindre !

LE MARQUIS.

Si je le suis ! Bien plus qu'on ne croit. Sans rien
feindre,
De cent belles à qui je parois en conter,
Je ne sache que vous digne de m'écouter.
Au lieu qu'en admirant les gens d'esprit s'écrient,
Je ne trouve par-tout que des sottes qui rient,
Point de raisonnement.

VIRGINE.

Pourquoi les voyez-vous ?

LE MARQUIS.

Qu'il donc voir ? Il faut bien hurler avec les loups.
On me cherche, on me court ; je suis bon, com-
ment faire ;

VIRGINE.

VIRGINE.

Vous souffrez bien, je pense, à force de trop plaire.

LE MARQUIS.

Si je voulois tenir papier de tous les cœurs...

VIRGINE.

Qu'on vous fait chaque jour paroître de langueurs !
Que d'amoureux transports qui s'échappent !

LE MARQUIS.

Je meure,
Je suis sourd des soupirs que j'entends à toute heure.

VIRGINE.

Il en est qui pour vous auroient pu s'enhardir ;
Mais, puisque l'on connoît que c'est vous affour-
dir...

LE MARQUIS.

M'affourdir ? Non pas vous.

VIRGINE.

Ah !

LE MARQUIS.

Ma belle Comtesse,
Soupirez à votre aise, & que rien ne vous presse.
Diable, vous n'êtes pas à mettre à tous les jours.
Carlin, son mal en moi prend déjà même cours.
Mon cœur palpite.

CARLIN.

Ailleurs, où trouver qui la vaille ?

VIRGINE.

A dissiper mon trouble envain mon cœur travaille,

230 *La Comtesse d'Orgueil*,

L'affaut que sa langueur me livre à l'impourvu...
Ah! Monsieur le Marquis, pourquoi vous ai-je vu?

LE MARQUIS.

Ne vous repentez point, Comtesse de mon ame,
Si vous êtes en feu, je me sens tout en flamme,
Et pour prix des soupirs que j'ai su vous tirer,
Ecoutez, je commence à contre-soupirer.
Ah!

VIRGINE.

Monsieur le Marquis, voulez-vous que je meure.

LE MARQUIS.

Non. Pourquoi tant souffrir, Guérissez-vous sur
l'heure,
Et sans mettre avec moi cent soupirs bout-à-bout,
Rognez, taillez, coupez, me voilà prêt à tout.

VIRGINE.

La Comtesse d'Orgueil seroit assez heureuse,
Pour mériter le choix...

LE MARQUIS.

Oui, ma belle orgueilleuse,
Mon cœur, de tous les cœurs l'inévitable écueil,
Ne veut s'enorgueillir qu'auprès de votre orgueil.

VIRGINE.

Je pourrois vous avoir tout à moi, sans partage?

LE MARQUIS.

Tout.

VIRGINE.

Il ne faut donc point différer davantage,

L'ordre est donné chez moi de cacher mon retour,
 Pour témoin de notre heur ne prenons que l'amour,
 L'hymen peut, dès demain, nous unir l'un à
 l'autre.

Ordonnez du contrat, tout mon bien est le vôtre.

LE MARQUIS, *bas à Carlin.*

Carlin, si je conclus après le mot lâché,
 Tu diras que de moi je fais trop bon marché ?

CARLIN.

Sans les meubles elle a dix mille écus de rente.
 Vous pourriez trouver mieux.

LE MARQUIS.

J'en trouverois cinquante.

Mais l'esprit ?

LE MARQUIS.

C'est à vous, Monsieur, à vous sonder.

LE MARQUIS.

Les autres, avec moi semblent goguenarder.
 Celle-ci parle juste, est accorte & fait vivre.

(*A Virgine.*)

Se promettre n'est rien, à moins qu'on ne se livre.
 Je m'y résous, demain, tout comme il vous plaira.

VIRGINE.

Mon cher Marquis.

LE MARQUIS, *à Carlin.*

De joie elle se pâmera.

VIRGINE.

Qu'au brillant de mon astre on va porter envie !

232 *La Comtesse d'Orgueil* ;

LE MARQUIS.

J'en fai qui creveront.

VIRGINE.

Que j'en serai ravie !

LE MARQUIS.

Garde aussi le poison , si l'on fait que mon choix...

VIRGINE, à *Lise* qui rentre sur le théâtre
après en être sortie un moment.

Qu'est-ce ?

LISE.

Monsieur le Duc pour la dixieme fois...

VIRGINE.

Qu'il vienne trente encor, jen'y suis pour personne.

LISE.

On a suivi votre ordre.

LE MARQUIS.

Il vous trouve mignone ,

Ce Duc ?

VIRGINE.

Malgré l'ardeur de son empressement...

LE MARQUIS.

Vous en voudroit-il point concubinalement ?

VIRGINE,

Concubinalement !

LE MARQUIS.

Sans courroux , ma Comtesse ;

Vous savez que nature est un peu larronnesse ,

Que par-tout elle pille , & qu'on voit , de nos ans ,
Plus d'amours concubins qu'il n'en est d'époufans.

VIRGINE.

Le Duc est grandami de mon frere.

LE MARQUIS.

D'Oronte ?

VIRGINE.

Quoi , vous le connoiffez ?

LE MARQUIS.

Ah !

VIRGINE.

Que j'en ai de honte !

LE MARQUIS.

A certaine Lucrece...

VIRGINE.

Admirez le beau choix.

Un homme comme lui donner dans le bourgeois !
Si j'eusse pu de vous me priver davantage ,
Il eût eu beau presser la fin de mon voyage ,
Son hymen pour six mois m'eût fait fuir de Paris.
Cette Lucrece est riche , & c'est ce qui l'a pris.
Est-elle belle ?

LE MARQUIS.

Non ; c'est un nez... une bouche...
Des yeux... un tein... Enfin , elle n'a rien qui
touche ;
Vous la verrez.

234 *La Comtesse d'Orgueil ;*

VIRGINE.

Trop tôt ; j'en meurs déjà de peur ;
Car enfin le bourgeois me fait si mal au cœur. . .

LE MARQUIS.

Aussi fait-il à moi.

VIRGINE.

Passé encor pour Lucrece ,
Son bien répare assez le manque de noblesse ;
Mais il est une Olimpe.

LE MARQUIS.

Hé bien ;

VIRGINE.

Life? Quet'a-t-on dit,

LISE.

Dans son quartier tout le monde s'en rit.
Un campagnard fort riche & de bonne famille,
Est si sot que d'Anselme il épouse la fille,
Le voilà bien logé.

LE MARQUIS.

Comment ?

VIRGINE.

Elle n'a rien.

LE MARQUIS.

Ne dit-on pas qu'Anselme. . .

VIRGINE.

Oui, qu'il a quelque bien.

Mais il se fait honneur de celui de Lucrece ,
Il en a la tutelle ; & , comme avec adresse ,
Des grands deniers qu'il touche il éblouit les yeux ,
Une dupe à trouver...

LE MARQUIS.

On en trouve en tous lieux.
Ne nous vantons de rien , Carlin.

CARLIN.

C'est votre affaire.

VIRGINE.

Cette Olimpe a d'ailleurs la tache de sa mere ,
Qui tombant du haut mal. . .

LE MARQUIS.

Du haut mal ? J'en dis fi.

LISE.

Cependant de superbe elle a le cœur boufi ;
Et, selon qu'on la trouve en son humeur verbeuse ,
On la voit quelquefois faire la dédaigneuse.

VIRGINE.

Je plains la pauvre dupe , il faudroit l'avertir.
Ce mariage est trop. . . .

LISE.

Comment l'en garantir ?
Le dédit est signé d'une fort grande somme.

CARLIN, *bas au Marquis.*

Monsieur , voilà ce tour , dites-vous d'habile
homme.

236 *La Comtesse d'Orgueil,*

La Comtesse demain vous épouse en secret,
Mais les dix mille écus, Anselme a votre fait.
Comment le retirer ?

LE MARQUIS.

Il faut pourtant le faire.

VIRGINE, *à Lise.*

Quel bruit faisoit-on là ?

LISE.

Rentrez, c'est votre frere.

VIRGINE.

Oronte ?

CARLIN.

Adieu la fourbe.

LISE.

Il monte promptement.

LE MARQUIS.

Et quand il la verroit ?

CARLIN.

C'est pour vous seulement.

Quelle rentre à Paris ; voulez-vous qu'il le sache ?

LISE, *au Marquis.*

Suivez vite.

LE MARQUIS.

Il faut donc aussi que je me cache ?

LISE.

Entrez.

LE MARQUIS.

Il n'est plus tems, il m'a vu, le voici,

SCENE IX.

ORONTE, LE MARQUIS, LISE, CARLIN.

ORONTE.

AH! Monsieur le Marquis, que faites-vous ici ?

LE MARQUIS.

Je venois m'informer si la belle Comtesse...

ORONTE.

Ainsi pour son retour même desir nous presse.
Lise, aucun de ses gens n'est-il encor venu ?

LISE.

Non, Monsieur.

ORONTE.

Un portier qui ne m'est pas connu
M'a fait façon-là bas quand je t'ai demandée.

LISE.

Du Duc & de ses gens je me trouve obsédée.
Il vient ici sans cesse, & pour m'en garantir
Je fais dire souvent que je viens de sortir.

LE MARQUIS.

Ce Duc n'a pas le goût dépravé; la Comtesse
Fait bien enrager ceux qui n'aiment pas la presse.
C'est un œil attirant...

238 *La Comtesse d'Orgueil,*

ORONTE.

Le Duc lui fait honneur.

LE MARQUIS.

Lui fait honneur ? Là , là.

LISE, *à Oronte.*

Quel est ce bon Seigneur ?
Des contes qu'il me fait je suis toute surprise.

ORONTE.

C'est un fou toujours prêt à dire une sottise.

LE MARQUIS.

La Comtesse par-tout remportera le prix,
Dans sa petite taille elle a l'air si bien pris...

ORONTE.

Petite ?

LISE, *à Carlin.*

Il va tout perdre.

ORONTE.

En est-il de plus grandes ?

LE MARQUIS.

Où diable a-t-il les yeux ? S'il en est ? Et par bandes !

ORONTE.

Pour vous, étant géante, elle auroit plus d'appas.

LE MARQUIS.

Géante !

ORONTE, *à Lise.*

Il parle d'elle, & ne la connoît pas.

LE MARQUIS.

Je ne la connois pas, dites-vous ? Par exemple,
 Elle a les cheveux bruns, le nez court, le front
 ample,
 Les sourcils bien taillés, l'air fripon, l'œil perçant,
 Le teint des plus unis, le regard languissant,
 La gorge...

ORONTE.

Ce portrait est le plus beau du monde ?
 Mais si je vous disois que la Comtesse est blonde ?

LE MARQUIS.

Et si je vous disois que j'ai l'œil de travers,
 Le visage de singe, & la mine à l'envers,
 L'équipage & l'habit d'un pauvre gentilhomme,
 Vous ne me croiriez pas, mon très-cher ; c'est tout
 comme.

LISE, à Oronte.

Voulez-vous disputer contre un fou ?

ORONTE.

Je le voi,
 Ma sœur vous est du moins connue autant qu'à moi.

LE MARQUIS.

Sais-je peindre ?

ORONTE.

On n'en peut conserver mieux l'idée
 Mais où l'avez-vous vue ?

LE MARQUIS.

Où je l'ai regardée.

ORONTE.

Encor, quelle rencontre...

LE MARQUIS.

Il n'importe comment.
Ces freres curieux parlent si lentement.
Laissez-moi mes secrets, je vous laisse les vôtres.

ORONTE.

J'admire...

LE MARQUIS.

Admirez donc; vous en verrez bien d'autres.

SCENE X.

ANSELME, ORONTE, LE MARQUIS, LISE,
CARLIN.

ANSELME.

LA compagnie est belle.

ORONTE.

Ah, Monsieur!

LE MARQUIS, à Carlin.

Où va-t-il?

Ce diable de beau-pere a l'odorat subtil,
Il nous sent de bien loin.

ANSELME, à Oronte.

En passant par la rue,

Le

Le hafard fur vos gens m'a fait jeter la vue ;
Et c'est d'eux que j'ai fu que vous étiez ic i.

ORONTE.

J'ai reçu nouvel ordre.

ANSELME.

Ils me l'ont dit auffi ;
Et, puisque vous restez, l'affaire qui nous presse,
Est de voir arriver Madame la Comteffe,
Qu'en avez-vous appris ?

ORONTE.

Lise l'attend toujours,
Mais à certaine amie elle écrit tous les jours.
Et, pour m'en informer, j'allois passer chez elle.

ANSELME.

Tandis que vous irez, sur quelque bagatelle
Pourrions-nous, fans témoins, parler mon gendre
& moi ?
Je le trouve à propos.

ORONTE.

Lise, retire-toi.

Vous pouvez tout ici.

LE MARQUIS, à Carlin.

Le beau-pere demeure.

LISE, au Marquis.

Monfieur, défaites-vous du vieillard.

LE MARQUIS.

Tout-à-l'heure,

Carlin, s'il va parler ?

Tome V.

X

SCENE XI.

ANSELME, LE MARQUIS, CARLIN.

ANSELME.

COMME on ne peut trop tôt
Appaiser les débats qui...

LE MARQUIS.

Le reste à tantôt,
Serviteur.

ANSELME.

Quatre mots.

LE MARQUIS.

En maison étrangère,
N'en eût-on qu'un à dire, il est bon de se taire.

ANSELME.

Puisqu'on fait que pour vous ma fille...

LE MARQUIS.

On ne fait rien,
Décampez.

ANSELME.

A quoi bon me pouffer ?

LE MARQUIS.

Je fais bien,
A quoi bon m'étourdir, vous ?

ANSELME.

L'avis est utile.

LE MARQUIS.

Je ne veux point d'avis.

ANSELME.

Ecoutez.

LE MARQUIS.

L'imbécille !

Faire écouter les gens.

ANSELME.

N'entrez point en courroux.

Si vous faviez...

LE MARQUIS.

Tantôt j'irai chez vous.

Ne vous suffit-il pas ?

ANSELME.

Peut-être...

LE MARQUIS.

Allez m'attendre.

ANSELME.

Vous étant de vous-même offert à moi pour gendre.

LE MARQUIS.

Tu ne te tairas point, vieux loup garou ?

ANSELME.

Pourquoi ?

Vous ne vous moquerez d'Olimpe ni de moi,

Je ne suis que Bourgeois, mais....

X ij

244 *La Comtesse d'Orgueil,*

LE MARQUIS.

Qui te le conteste ?

ANSELME.

Chacun vaut ce qu'il vaut, je ne dis pas le reste.
Adieu.

SCENE XII.

LE MARQUIS, CARLIN.

CARLIN.

QU'IL est mutin !

LE MARQUIS.

Le traître m'a perdu.

CARLIN.

Je crois que la Comtesse aura tout entendu.

LE MARQUIS.

J'enrage.

CARLIN.

La voici qui fort toute éplorée.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, VIRGINE, LISE,
CARLIN.

VIRGINE.

AH! Monsieur le Marquis, je suis désespérée.

LE MARQUIS,

Ma Reine un peu de cœur.

VIRGINE.

Non, laissez-moi mourir.

LE MARQUIS.

Ne vous pressez point tant, j'ai de quoi vous guérir.

VIRGINE.

Vous ?

LE MARQUIS,

Moi.

VIRGINE.

De ce vieillard n'êtes-vous pas le gendre ?

Olimpe. . . Ah, nom fatal que me viens-tu d'ap-
prendre ?

C'étoit donc vous. . .

LE MARQUIS.

Envain je l'ai dissimulé.

Je suis le campagnard dont on vous a parlé,
Et pourtant pas trop dupe.

246 *La Comtesse d'Orgueil*,

VIRGINE.

Olimpe a fu vous plaire.

Ah !

LE MARQUIS.

Je n'ai fait le sot que pour berner mon frere,
Certain cadet qu'au monde on voit mince & léger,
Et qui, pour mes péchés, n'en veut point déloger.
Charmé de cette Olimpe, il crut qu'à ma requête
On tiendrait sa recherche un parti fort honnête ;
Mais comme, à le bien prendre, il n'est bon qu'à
noyer,

Au diable si pour lui je voulus m'employer.
Loin de cela, craignant qu'il n'obtînt ce qu'il aime,
Je courus m'affurer du parti pour moi-même.

VIRGINE.

C'est-là mon désespoir, qu'une bourgeoise...

LE MARQUIS.

Non.

En m'offrant au vieillard parlois-je tout de bon ?

VIRGINE.

Mais le dédit signé...

LE MARQUIS.

Quitte à l'aller reprendre,
Deux mots, & trop heureux encor de me le rendre.

VIRGINE.

Vous iriez chez Olimpe ? Ah ! ne me quittez pas.
Si l'ardeur de ma flamme a pour vous quelque ap-
pas,
Pour ne troubler en rien l'heur de ma destinée,

R. X

Avant que voir personne achevons l'hyménée ;
Après, s'il faut payer le dédit ; j'ai du bien.

L I S E.

A quoi qu'il puisse aller, pour tous deux ce n'est rien ;
Mais, Madame, en payant, voulez-vous que l'on
dise

Qu'un Marquis d'un Bourgeois soit la dupe ?

V I R G I N E.

Quoi, Life,

Tu veux donc hasarder. . .

L E M A R Q U I S.

Que hasarderez-vous ?

V I R G I N E.

L'amour n'est guere fort quand il n'est point jaloux.
Olimpe, vous voyant, essaïra de vous plaire.

L E M A R Q U I S.

Je fai sa tache, il faut y rembarquer mon frere,
Ma foi, je rirai bien, si pour don nuptial,
Je le vois régale d'un brouet du haut mal.

V I R G I N E.

Mais ne peut-elle pas vous paroître si belle. . .

L E M A R Q U I S.

Rien n'est plus laid.

V I R G I N E.

Enfin, vous me serez fidele ?

L E M A R Q U I S.

Le dédit rendu nul, je suis à vous ce soir.
Touchez, foi de Marquis.

248 *La Comtesse d'Orgueil ;*

VIRGINE,

Je vis sur cet espoir ;
Mais si vous me trompez...

LE MARQUIS.

Vous tromper ! je n'ai garde.

VIRGINE.

Craignez tout , il n'est rien où je ne me hasarde ,
Eclat , emportement , fer , poison.

LE MARQUIS.

J'aurai soin ,
En pressant mon retour , qu'il n'en soit pas besoin.
Adieu , mon astre , adieu.

SCENE XIV.

VIRGINE, LISE.

VIRGINE.

Tout va le mieux du monde.

LISE.

Auprès de ton vieillard pourvu qu'on te seconde ,
Les vœux du Chevalier pourront avoir effet.

VIRGINE.

Viens savoir avec moi ce qu'Olimpe aura fait.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OLIMPE, VIRGINE.

VIRGINE.

DEMEUREZ-EN d'accord, Madame, quand on aime,

On trouve grand plaisir à se gêner soi-même.
Des rebus du Marquis, votre pere en courroux
Semble être encor de lui plus dégoûté que vous ;
Et ce qui doit, sur-tout, flatter votre espérance,
Avec le Chevalier il est en conférence.
Cependant on diroit, à vos fréquens soupirs,
Que tout se montre ici contraire à vos desirs.

OLIMPE.

Quoique du Chevalier les vœux puissent me plaire,
Par où te répons-tu qu'ils plairont à mon pere ?
Que sur lui son mérite aura même pouvoir ?

VIRGINE.

S'il ne l'agréoit pas, l'auroit-il voulu voir ?

OLIMPE.

Je ne vais pas si vite en ce qui m'intéresse.

250 *La Comtesse d'Orgueil* ;

VIRGINE.

Ma foi, je me repens d'avoir été Comtesse,
De n'avoir point laissé la chose au même point,
Vous ne méritez pas. . .

OLIMPE.

Ne me querelle point.

VIRGINE.

Et le moyen ! n'étoit que je vous considère
Pour avoir fait ma paix avecque votre père,
Vous n'en seriez pas quitte.

OLIMPE.

Au moins tu m'avouras
Que de pareils soucis causent de l'embarras.
Le bien pour les vieillards est une douce amorce,
A consentir à tout, c'est par-là qu'on les force,
Le Chevalier en manque.

VIRGINE.

Et celui du Marquis ?

A ce frere déjà je le tiens tout acquis.
Impétueux, fantaisique, & plein d'extravagance,
Qui voudroit l'épouser ? ce seroit conscience,
Et j'en détournerois. . . S'il me vouloit pourtant,
Je prendrois le parti d'un cœur assez content,
Et ferois, ce me semble, avecque plus d'adresse,
La Marquise à beau jeu que la fausse Comtesse,
Puis à bon chat, bon rat ; s'il vouloit être sot,
Peut-on pas contenter les gens sans dire mot ?

OLIMPE.

Tu seras toujours folle.

SCENE II.

OLIMPE, VIRGINE, CARLIN.

VIRGINE.

HÉ bien, quelle nouvelle?

Le Marquis?

CARLIN.

Ton air fin lui brouille la cervelle ;
Du grand don d'être beau tout entêté qu'il est,
Il voit rire toujours quand on lui dit qu'il plaît,
Ton sérieux le charme ; & , ce soir, il se compte
D'aller, en t'épousant, gagner le nom de Comte.
Son fait à retirer le met seul en fouci.

OLIMPE.

Doit-il venir bientôt ?

CARLIN.

Je le croyois ici.

Il aura sur ses pas trouvé quelque Marquise.

OLIMPE.

Mais, par le Chevalier s'il voit la place prise,
N'aura-t-il point d'ombrage ?

CARLIN.

Il n'en est plus jaloux,
Et cela, grace au bien que l'on a dit de vous.

252 *La Comtesse d'Orgueil*,

Madame la Comtesse, outre la gueuserie,
Vous a donné d'un plat de sa matoiserie;
Si vous ne le savez, vous tombez du haut mal.

OLIMPE.

A se rendre crédule il n'a point son égal.

CARLIN.

Ces prétendus défauts peuvent tant sur son ame,
Qu'avec joie à son frere il vous cede pour femme.

VIRGINE,

Mais dégagé d'ici, quand il voudra ce soir
Aller chez la Comtesse essayer son pouvoir,
Et qu'au lieu d'y trouver un accueil amiable,
On lui dira néant ?

CARLIN.

Ce fera bien le diable.

VIRGINE.

Tu l'iras consoler.

CARLIN.

Peste, il y feroit chaud.

Il n'est pas toutefois plus méchant qu'il ne faut,
J'en viendrai bien à bout; & pourvu que Virgine...

OLIMPE.

Tu prétends l'épouser, & je te la destine.
Jamais, en me servant, on ne perd avec moi.

CARLIN, à *Virgine*.

Ah, ma chere Comtesse!

SCENE III.

SCENE III.

OLIMPE , LUCRECE , VIRGINE , CARLIN.

LUCRECE , à Olimpe.

ENFIN , réjouis-toi ,
Cousine , dans tes vœux tu n'as rien de contraire.
L'esprit du Chevalier plaît si fort à ton pere ,
Que pour l'avoir pour gendre , au hasard du dédit ,
S'il falloit éclater , il n'est rien qu'il ne fît.
Ainsi des deux côtés la parole est donnée ,
Et c'est de ton aveu que dépend l'hyménée ,
On t'attend pour cela.

VIRGINE , à Olimpe.

Courez donc promptement.

LUCRECE.

J'ai déjà répondu de ton consentement.
Mais enfin , pour la forme , il est bon qu'on te voie.
Viens.

VIRGINE , à Olimpe.

Vous craignez , je crois , d'en montrer de la joie ,
C'est bien fait , votre honneur par-là seroit noirci.

OLIMPE.

Tu ne changeras point.

VIRGINE.

Je vous attends ici.

Allez , sur le grand oui , faites bien la grimace.

SCENE IV.

CARLIN, VIRGINE.

CARLIN.

TU n'oses donc encor...

VIRGINE.

Je suis remise en grace :
Et sans plus de façon je me montre au vieillard ;
Mais je crains le Marquis.

CARLIN.

C'est une affaire à part.

VIRGINE.

S'il m'avoit ici vu en habit de suivante ,
Comme la fourbe alors deviendroit apparente ,
Piqué de cet affront, dans son secret dépit ,
Penses-tu qu'il voulût renoncer au dédit ?

CARLIN.

Il tiendrait bon, sans doute, & feroit de la peine.

VIRGINE.

Cependant n'ai-je pas dequoi faire la vaine ?
Mon rôle de tantôt ne se peut mieux jouer ,
Me suis-je démentie ?

CARLIN.

Il le faut avouer ,
Tes charmes rehauffés m'ont fort chatouillé l'ame ;

Mais avec ton talent de faire la grand'dame,
 Quand tu seras à moi, ne va pas t'aviser
 De devenir Comtesse, ou de t'emmarquiser.
 Il est, sans chercher loin, certains Marquis, &
 Comtes
 Qui, sur la gaie intrigue, ont les démarches promptes,
 Et je n'aimerois pas que, s'adressant à toi,
 Ma race, de par eux, fût plus noble que moi.

VIRGINE.

Le beau raisonnement !

CARLIN.

Quand on craint la disgrâce
 Il est bon...

VIRGINE.

Va là-bas savoir ce qui se passe ;
 Et lorsque tu verras le Marquis arriver...
 Mais...

SCENE V.

LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

LE MARQUIS, à un Domestique d'Anselme.

COURS dire au vieillard qu'il me vienne
 trouver,
 Que je prétends ici m'expliquer tête-à-tête.

VIRGINE, à Carlin.

C'est lui, tout est perdu. Dieux !

Y ij

256 *La Comtesse d'Orgueil,*

CARLIN.

Ne fais pas la bête...

Il se faut comme on peut, tirer d'un mauvais pas,

LE MARQUIS.

Me trompai-je, Carlin ?

VIRGINE.

Ne me découvrez pas,

Marquis.

LE MARQUIS.

C'est la Comtesse. Ah, ma chère !

CARLIN, à *Virgine.*

Courage,

LE MARQUIS.

Vous trouver chez Anselme, & dans cet équipage !

VIRGINE.

Je vous aime, & l'amour cause bien du souci,
Carlin, dis-lui pourquoi je me déguise ainsi,

CARLIN.

Monsieur, c'est qu'elle a craint qu'Olimpe... Dans
son ame,

Si vous connoissiez bien ce que l'amour... Madame,
Vous direz mieux vous-même à Monsieur le Mar-
quis. . . .

VIRGINE.

Ne le juge-t-il pas ? j'aurois fait encor pis,
Si pour remédier au mal qui me tourmente
Il n'avoit pas suffi de me faire suivante.
Olimpe en cherchoit une, & j'ai, sans hésiter,
Employé mon adresse à me faire accepter.

Restant chez moi , sans vous , mon amour en alarmes
Eût de votre bourgeoise appréhendé les charmes ;
Et pour peu de pitié que son malheur vous fît ,
Vous croyant son époux , j'aurois perdu l'esprit.
Ici , présente à tout , je soutiendrai peut-être
Les bontés que déjà vous m'avez fait paroître ,
Voyant ce que je fais , vous me préférerez.

LE MARQUIS.

J'ai de ravissement les sens tous égarés.
Carlin , ai-je le don de charmer les mieux faites ,
Des Comtesses pour moi se changer en soubrettes ,
Se résoudre à servir plutôt que hasarder
Qu'un autre seul à seul puisse me regarder ?
Je vaux trop , Dieu me sauve.

VIRGINE.

Ai-je l'heur de vous plaire
Par ce que vous voyez que l'amour m'a fait faire ?

LE MARQUIS.

Il vous a fait choisir un emploi des plus bas ,
Mais enfin , c'est pour moi , vous ne le perdrez pas.

VIRGINE.

Pourvu que vous rompiez , & qu'Olimpe ait la
honte...

LE MARQUIS.

Laissez faire , à présent la bourgeoise a son compte ;
Mais pour la faire rire , & vous mettre en repos ,
Je prétends , devant vous , lui dire quatre mots ;
Elle les entendra.

Y ij

258 *La Comtesse d'Orgueil,*

VIRGINE.

Sur-tout sans plus attendre,
Déchirons le dédit.

LE MARQUIS.

Je fais par où m'y prendre ;
Mais pour m'encourager...

VIRGINE,

Ah ! point d'empêtement.

LE MARQUIS.

La Comtesse.

VIRGINE.

Arrêtez.

LE MARQUIS.

Un baiser seulement,
Je vous en tiendrai compte ; &c.,

SCENE VI.

ANSELME, LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

ANSELME.

LA piece est galante.
Vous fuyez la maîtresse, & courez la suivante ?

LE MARQUIS.

J'en veux par-là. Cassé, vieux & prêt à mourir,
Vous enragez assez de ne pouvoir courir.

ANSELME.

Continuez, le jeu commençoit à vous plaire,

VIRGINE, à Anselme.

Ne croyez pas, Monsieur. . .

ANSELME.

Tai-toi.

LE MARQUIS.

Pourquoi se taire ?
Je veux qu'elle raisonne, &, quand il me plaira,
Malgré vous & vos dents elle raisonnera.

ANSELME.

Vous prenez son parti d'un air. . .

LE MARQUIS.

Je veux le prendre,
Qu'en est-il ?

260 *La Comtesse d'Orgueil,*

VIRGINE, à Anselme.

Si Monsieur....

ANSELME.

Encore ? Il faut t'entendre.
C'est depuis un moment qu'on t'a reçue ici,
Et déjà... C'est assez, n'en fais point en fouci.
Rentre.

LE MARQUIS.

Pourquoi rentrer ?

ANSELME.

Rentre, te dis-je.

LE MARQUIS.

Ventre,
Gardez de m'échauffer, je ne veux pas qu'elle entre.

ANSELME.

Quoi, toujours vos je veux ?

LE MARQUIS.

Ma foi, j'en suis d'avis,
Qu'un pied plat comme vous glose sur un Marquis.

ANSELME.

Vous l'êtes, & je sai ce qu'est votre famille.
Mais d'où vient ce mépris quand vous aimez ma
fille ?

Son hymen avec vous n'est-il pas résolu ?
Vous le vouliez tantôt.

LE MARQUIS.

Je veux l'avoir voulu,
Bon pour lors, à présent il me plaît de m'en rire.

ANSELME.

Mais dans ma fille encor que trouvez-vous à dire ?
N'est-elle pas. . .

LE MARQUIS.

Elle est tout ce qu'il vous plaira,
Je n'en veux point.

ANSELME.

Demain cette humeur passera.

LE MARQUIS.

Point. Comme il parle doux !

ANSELME.

L'affaire est donc conclue ?

LE MARQUIS.

Oui ; plaignez vous , pestez.

ANSELME,

La plainte est superflue.
Je dirai seulement , sans plus d'émotion ,
Que nous avons tous deux la même intention ,
Et que je ne venois que pour vous faire entendre
Que jamais , moi vivant , vous ne seriez mon
gendre.

VIRGINE, *au Marquis.*

L'occasion est belle , au dédit promptement.

LE MARQUIS.

Je vous fai fort bon gré d'entrager doucement.
Sus, rendez-moi mon fait , voëci le vôtre , vîte.
Votre Madame Olimpe où fait-elle son gîte ?
Il nous la faut ici , je la veux pour témoin. . .

262 *La Comtesse d'Orgueil,*

A N S E L M E.

Pour rester quitte à quitte on n'en a pas besoin.

L E M A R Q U I S , à *Virgine.*

Non, ce vous semble, va, fais venir ta maîtresse;

(*Bas.*)

Dépêche. Pardonnez, ma divine Comtesse,
Pour duper le barbon, il faut vous tutoyer.

V I R G I N E.

Vous attendrez fort peu, je vais vous l'envoyer.

S C E N E V I I.

L E M A R Q U I S , A N S E L M E , C A R L I N.

L E M A R Q U I S.

C E coup inopiné vous rabattra la hupe.
Franchement vous pensiez que je fusse une dupe,
Et que m'étant laissé bonnement prendre au mot,
Avec vous, tout de grand, j'allois faire le sot ?

A N S E L M E.

Quand vous m'auriez tenu. . .

L E M A R Q U I S.

Je fai de vos nouvelles.
Diable ! quel maître sire avecque ses tutelles !
Sur ces cent mille écus dont on m'a cru leurrer,
Dites, combien la niece a-t-elle à retirer ?

ANSELME.

De quoi me parlez-vous ?

LE MARQUIS.

On m'a dit le mystere ;
Pour la fille, elle a trop hérité de sa mere ;
Tombe-t-elle souvent... Là, vous m'entendez bien ?

ANSELME.

Est-ce donc que ses yeux ne lui servent à rien ?
Tomber !

LE MARQUIS.

Ce vilain mal, quisqu'il faut qu'on s'explique,
En quel tems devient-il plus ou moins domestique ?
Hem ?

ANSELME.

J'ignore à quoi tend ce galimathias.

CARLING *au Marquis.*

Ne voulant point entendre, il ne répondra pas.

LE MARQUIS.

Voici sa géniture.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, ANSELME, OLIMPE,
CARLIN, VIRGINE.

LE MARQUIS.

APPROCHEZ, notre prude.

OLIMPE.

Je vous ai dit tantôt quelque chose de rude,
Vous en êtes choqué; mais, si vous étiez prêt
A recevoir l'excuse.

LE MARQUIS.

Alte-là, s'il vous plaît.

Tantôt, faute d'avoir oui de moi fleurettes,
Vous avez fait la folle, & c'est ce que vous êtes;
Mais quand vous auriez eu l'accueil benin & doux,
Vous parlant d'épouser, je me moquais de vous.
Outre qu'à droit, à gauche, & devant & derrière,
Votre race a l'honneur d'être fort roturière,
Vous possédez encor très-personnellement
Tout ce que la laideur peut avoir d'ornement.
Vous êtes sotte, vieille, impertinente, gueuse,
Sans esprit, sans talent que celui de grondeuse,
Et le diable qui loge avecque les hiboux,
Voulant se marier, ne voudroit pas de vous.

(*A Virgine bas.*)

Ma Comtesse.

VIRGINE,

VIRGINE, *bas au Marquis.*

J'entends.

ANSELME.

Vous ne pouviez mieux dire.

LE MARQUIS.

Qu'elle m'en dise autant, je n'en ferai que rire.
On me connoît.

OLIMPE.

Autant! à vous le beau des beaux?

LE MARQUIS.

Afin de m'adoucir vous direz mots nouveaux;
Point de rapatriement, cela vaut fait, rupture.

VIRGINE, *bas au Marquis.*

Vîte.

LE MARQUIS.

Pour déchirer, déployons l'écriture.
Allons, vieux roquentin, les armes à la main.

VIRGINE, *prenant le billet du Marquis
qu'elle déchire.*

Donnez-moi, vous seriez d'ici jusqu'à demain.

LE MARQUIS.

Bon, voilà ton dédit, bourgeois.

ANSELME, *déchirant son billet.*

Et voilà comme

Je fais état du tien, Monsieur le gentilhomme.

LE MARQUIS.

La colere vous prend, ne vous contraignez pas,
Enragez à votre aise, & faites du fracas.

266 *La Comtesse d'Orgueil*,

(*A Olimpe.*)

Fort bien, il vous falloit des Marquis ?

O L I M P E.

Je l'avoue;

J'ai touchant votre hymen, mérité qu'on me joue,
Mais vous trouverez bon que fort modestement
Je vous fasse à mon tour un léger compliment,
Et ne vous cache plus que si prendre une femme
Est un destin fixé que vous ayez dans l'ame,
Vous êtes obligé par beaucoup de raisons
D'en aller chercher une aux petites maisons.
Vous avez le cerveau. . .

L E M A R Q U I S.

Tout doux, ma colombelle,

Je sai que je vous fais une injure mortelle,
Vous laisser encor fille est un tort des plus grands,
Mais ne vous fâchez point, tout vient avec le tems.
De peur qu'à trop garder ce vieux nom qui vous
choque,
Votre virginité vous presse & vous suffoque,
Demain je vous amene un galant achevé,
Joli, beau.

A N S E L M E.

J'ai sans vous un gendre tout trouvé,
Qu'on le fasse venir.

L E M A R Q U I S.

Ah! voyons donc ce gendre.

Trois jours après l'hymen c'est un homme à se
pendre.

Et la chere Lucrece , elle n'est point ici ?
Je la cherchois des yeux.

OLIMPE.

Vous met-elle en souci ?
Virgine , promptement.

LE MARQUIS.

Vous l'appellez Virgine ?

OLIMPE.

Pour Monsieur le Marquis avertis ma cousine.

LE MARQUIS, *arrêtant Virgine.*

Elle l'avertira si je veux. Demeurez.

Vous vous faites servir ; ma foi , vous en aurez
Des valets , qui plus hauts que vous de trois étages,
Quand vous commanderez se mettront à vos gages !

ANSELME.

Il est fort pour Virgine , & ne sauroit souffrir...

LE MARQUIS.

Demain vous en pourrez tout au long discourir.
Bouche close aujourd'hui , compere.

ANSELME.

Elle est heureuse ,
Et tandis que ma fille est sotte , vieille , gueuse ,
C'est pour elle un sujet d'orgueil...

LE MARQUIS.

Voilà le point ,
Vous y touchez du doigt , & ne l'entendez point.
Laissez faire à l'orgueil , il vous promet miracle.

ANSELME.

Monsieur le Chevalier n'y mettra pas obstacle.

Z ij

S C E N E I X.

ANSELME, LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
OLIMPE, LUCRECE, VIRGINE, CARLIN.

ANSELME, *au Chevalier.*

VENEZ, on vous attend pour un ordre assez doux.
J'ai repris ma parole, & ma fille est à vous,
Donnez-lui votre main.

LE CHEVALIER.

Quel heur ! L'aurois-je pu prétendre ?

LE MARQUIS.

C'est mon cadet. Bonjour, Monsieur le gendre.
Je suis ravi du choix ; quand je la régalois
De l'offre d'un amant, c'est lui dont je parlois.

LE CHEVALIER.

A l'obtenir pour moi vous avez eu grand zele.

LE MARQUIS.

Trop heureux de l'avoir quand je ne veux plus d'elle.
Te voilà bien, cadet, tiens-y-toi.

ANSELME.

Je prétends
Que tous trois nous aurons sujet d'être contents,
Et qu'entre nous jamais ni discorde ni guerre...

LE MARQUIS, *à Anselme.*

Et quand il la verra se débattre par terre,
Faire des cris, hurler, rira-t-il bien ?

ANSEME.

De quoi ?

LE MARQUIS.

De quoi ? Le fin renard !

ANSELME.

C'est de l'hébreu pour moi.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, je fais ce qu'il faut qu'on lui cache.
Ils sont bien assortis, chacun d'eux a sa tache.
Mon cadet est sans bien, je vous l'ai déjà dit,
Mais...

ANSELME.

Il aime la gloire, & cela me suffit.
Si quelque qualité peut en lui me déplaire,
Puisqu'il faut parler franc, c'est qu'il est votre frere.

LE MARQUIS.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Je me défraternise, il en peut faire autant,
Laisser du nom Lorgnac la noblesse en arriere,
Et se faire appeller Monsieur de l'Anselmiere.
La Seigneurie est belle, & bien digne de vous,

(*A Lucrece.*)

Pere Anselme. Le pere & la fille sont fous.
Qu'endites-vous, ma belle ? Il vous faut, que je pense,
Pour les pouvoir souffrir, grand fonds de patience ?

LUCRECE.

Vous me croyez peut-être encor plus folle qu'eux

Z ij

270 *La Comtesse d'Orgueil,*

LE MARQUIS.

Vous croire folle? Ah! non, c'est bien assez de
deux;

Et d'ailleurs j'ai pour vous...

LUCRECE.

J'en devine la cause.

On m'a dit que je dois vous être quelque chose,
Que vous épouserez la Comtesse.

LE MARQUIS.

Comment?

Qui vous l'a dit?

LUCRECE.

Qu'importe, à quand l'hymen?

LE MARQUIS.

Vraiment,

La Comtesse! c'est bien mon amour qu'elle brigue.

LUCRECE.

Pourquoi non?

LE MARQUIS.

Demandez à notre vieux rodrigue

Si la plus misérable accepteroit mon cœur.

ANSELME.

Vous pensez vous railler? Je plaindrois son malheur?

Et, si j'en étois cru, quoique le bien nous tente,

Virgine que voilà qui n'est qu'une suivante,

Quand vous la voudriez...

LE MARQUIS.

Il est bon sur ma foi,

Virgine ! le moyen qu'elle voulût de moi ?
 Mon bel ange , parlez , que faut-il que j'en croie ?

VIRGINE.

Jugez-en.

SCENE X.

LE MARQUIS, ANSELME, ORONTE,
 OLIMPE, LUCRECE, LE CHEVALIER,
 VIRGINE, CARLIN.

ORONTE.

JE vous viens faire part de ma joie ,
 Ma sœur est arrivée , enfin , selon mes vœux ;
 Et demain je me vois en état d'être heureux.

VIRGINE, au Marquis.

Je me cache un moment afin de le surprendre.

ANSELME, à Oronte.

C'est d'elle pour l'hymen que le jour se doit prendre.

ORONTE, au Chevalier.

Pour surcroît d'allégresse on m'a là-bas appris
 Ce que doit votre amour à Monsieur le Marquis.
 S'il daignoit honorer ma sœur d'une visite ,
 Elle est civile , douce , & connoît son mérite.

LE MARQUIS.

Vous ne m'apprenez rien , n'en soyez point jaloux.
 Je l'ai vue , & savois son retour avant vous.

272 *La Comtesse d'Orgueil,*

ORONTE.

Vous l'avez vue ?

LE MARQUIS.

Holà, qu'on appelle Virgine.
Que j'en vais voir ici qui feront grise mine !

VIRGINE, *rentrant.*

On a besoin de moi, qu'est-ce ?

LE MARQUIS, *à Oronte.*

Ne dites mot.

ORONTE.

D'où vient que...

LE MARQUIS, *à Olimpe.*

Nous verrons qui de nous est le sot.

MOTUS.

CARLIN, *au Chevalier.*

Garre mon dos, ce n'est plus raillerie.

LE CHEVALIER.

Va, ne crains rien.

VIRGINE.

Tandis que chacun se marie,
Si j'en faisois autant ?

ORONTE.

Virgine a de l'esprit.

ANSELME.

L'exemple tout d'un coup la met en appétit.

VIRGINE.

J'ai promis en secret, puis-je tenir parole ?

LE MARQUIS.

Vous allez voir à qui

VIRGINE.

C'est la fin de mon rôle,

Touche, Carlin.

CARLIN.

Mon tout, ma Virgine !

LE MARQUIS.

Maraud.

(*A Oronte.*)

Elle se divertit.

VIRGINE, *au Marquis.*

Je n'ai pas le cœur haut.

Si pourtant vous pouviez vouloir d'une suivante,
Je suis votre très-humble & très-tendre servante.

LE MARQUIS.

La suivante m'a plû, me plaît & me plâra.

ANSELME.

Quel est donc ce mystère ?

LE MARQUIS.

Oronte le dira.

ORONTE, *à Anselme.*

Je m'y perds comme vous.

LE MARQUIS, *à Anselme.*

Il veut pousser la pièce,

La Virgine est sa sœur, Madame la Comtesse.

ORONTE

Ma sœur ?

274 *La Comtesse d'Orgueil,*

A N S E L M E.

Qui nous rendra raison de tout ceci ?
Depuis un an & plus Virgine fert ici,
Après l'avoir chassée, on vient de la reprendre,
Et c'est une Comtesse ! Y peut-on rien comprendre !

L E M A R Q U I S.

Carlin.

C A R L I N.

Monfieur.

V I R G I N E.

Je puis débrouiller ce cahos.
Si l'on veut m'écouter, j'aurai fait en deux mots.
Le Marquis prétendant épouser ma maîtresse,
J'ai, pour l'en dégoûter, contrefait la Comtesse ;
Et par-là lui faisant pour moi tout oublier,
J'ai levé tout obstacle aux vœux du Chevalier.

L E M A R Q U I S.

M'avoir fourbé !

V I R G I N E.

J'ai tort, mais Carlin qui me gêne...

L E M A R Q U I S.

Ah ! coquin, tu mourras.

C A R L I N.

Moi ? je n'ai point de hâte.

L E C H E V A L I E R.

Ce valet est à moi, point de bruit, s'il vous plaît.

L E M A R Q U I S.

D'un gibier de bourreau tu prends donc l'intérêt,

Cadet maudit ? Et toi, rieuse ridicule,
Epouse-le, j'en dois avaler la pilule ;
C'en est fait, je vois bien qu'en pensant l'attraper,
Moi-même je me suis enfin laissé duper.
Pour un fat comme lui qui n'avoit pas la maille,
Cent mille écus sont beaux, il en fera gogaille ;
Mais puisse-t-il se voir plus marqué sur le front
Que cent des mieux timbrés ensemble ne le sont,
Que le nombre d'enfans vous rendant misérable,
Vous fasse chaque jour donner à tous les diables ;
Puissez-vous en seize ans en avoir trente-deux,
Tous borgnes, tous bossus, tous tortus, tous
boiteux,
Si-tôt qu'ils seront grands, que chacun d'eux vous
crache,
A toi sur la criniere, à toi sur la moustache ;
Et pour l'achevement d'un malheur consommé,
Qu'ils soient haïs par-tout comme je suis aimé.

SCENE DERNIERE.

ANSELME, ORONTE, OLIMPE,
LUCRECE, LE CHEVALIER,
VIRGINE, CARLIN.

ORONTE.

Vous en voilà défaits.

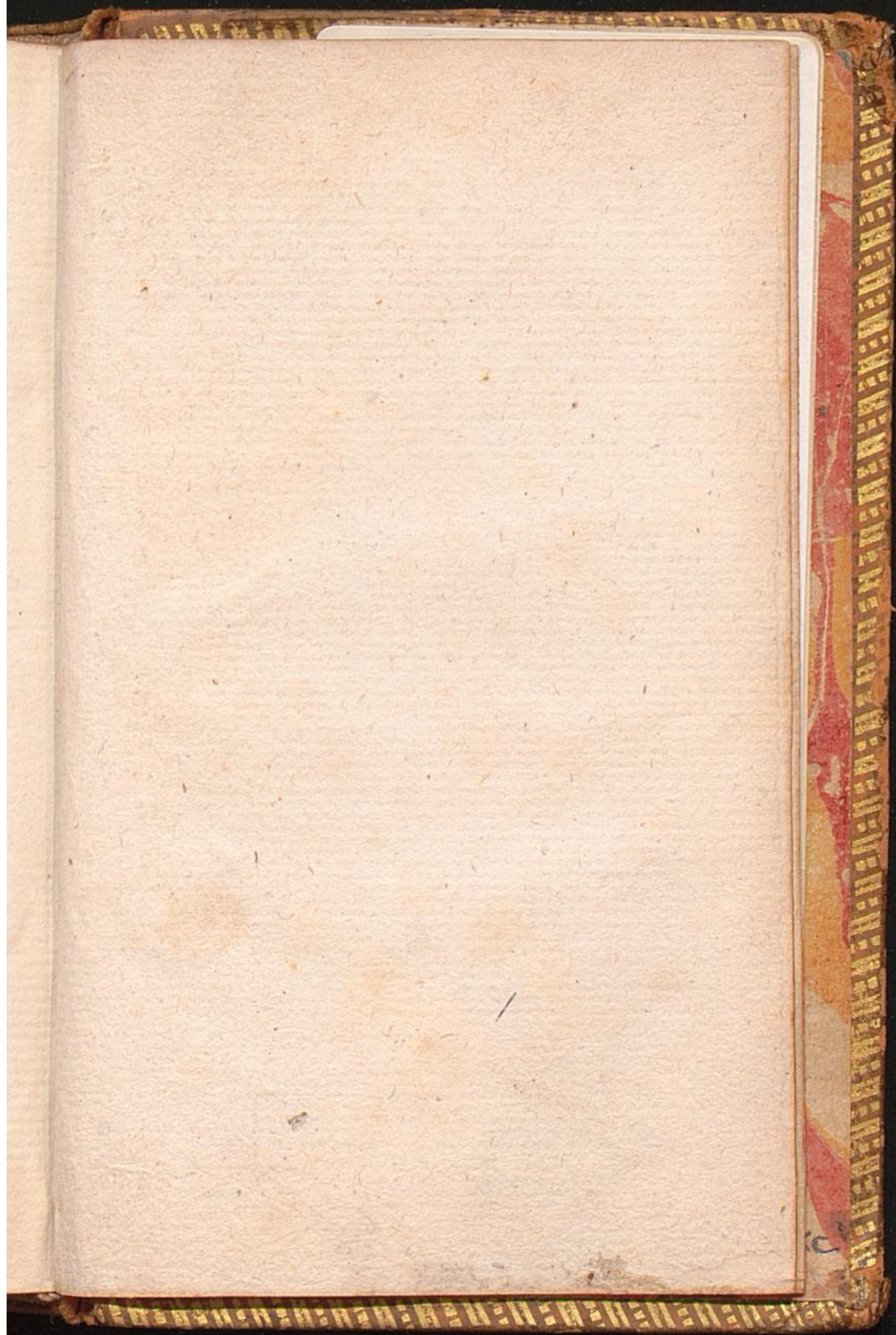
VIRGINE.

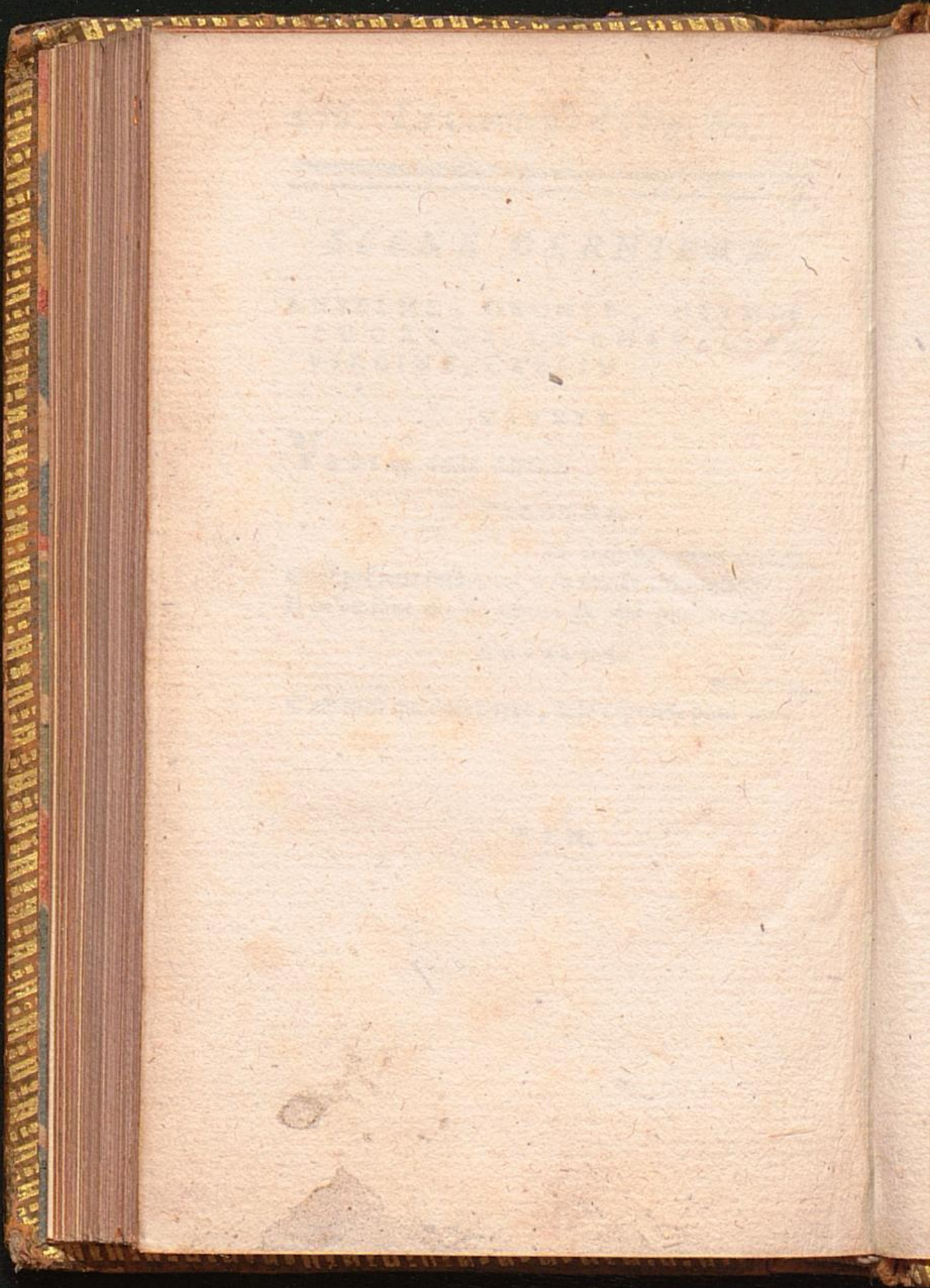
Et tout par mon adresse;
Quel présent fera-t-on à la fausse Comtesse?
Il m'en faut un de nôce, & des plus beaux.

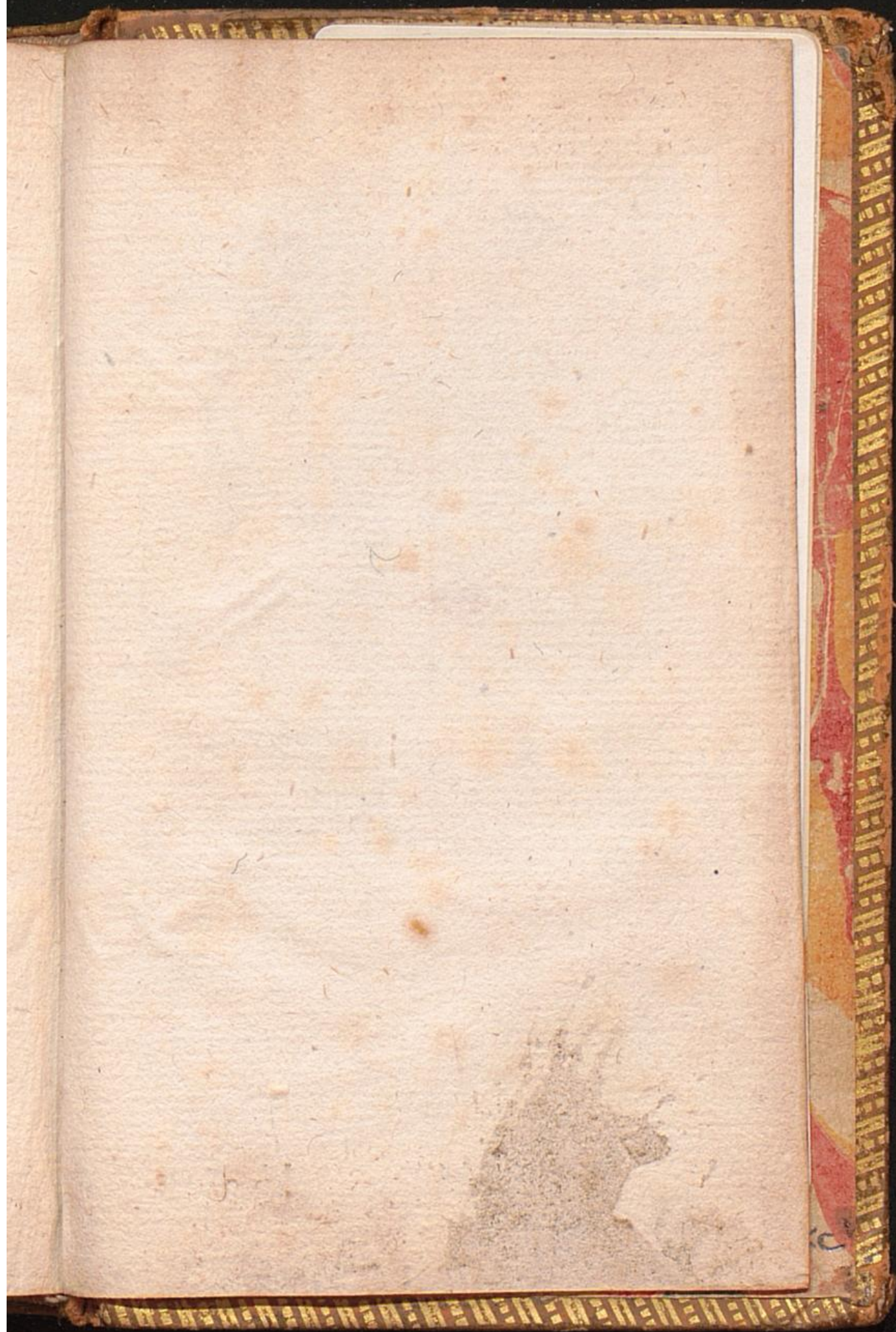
ANSELME.

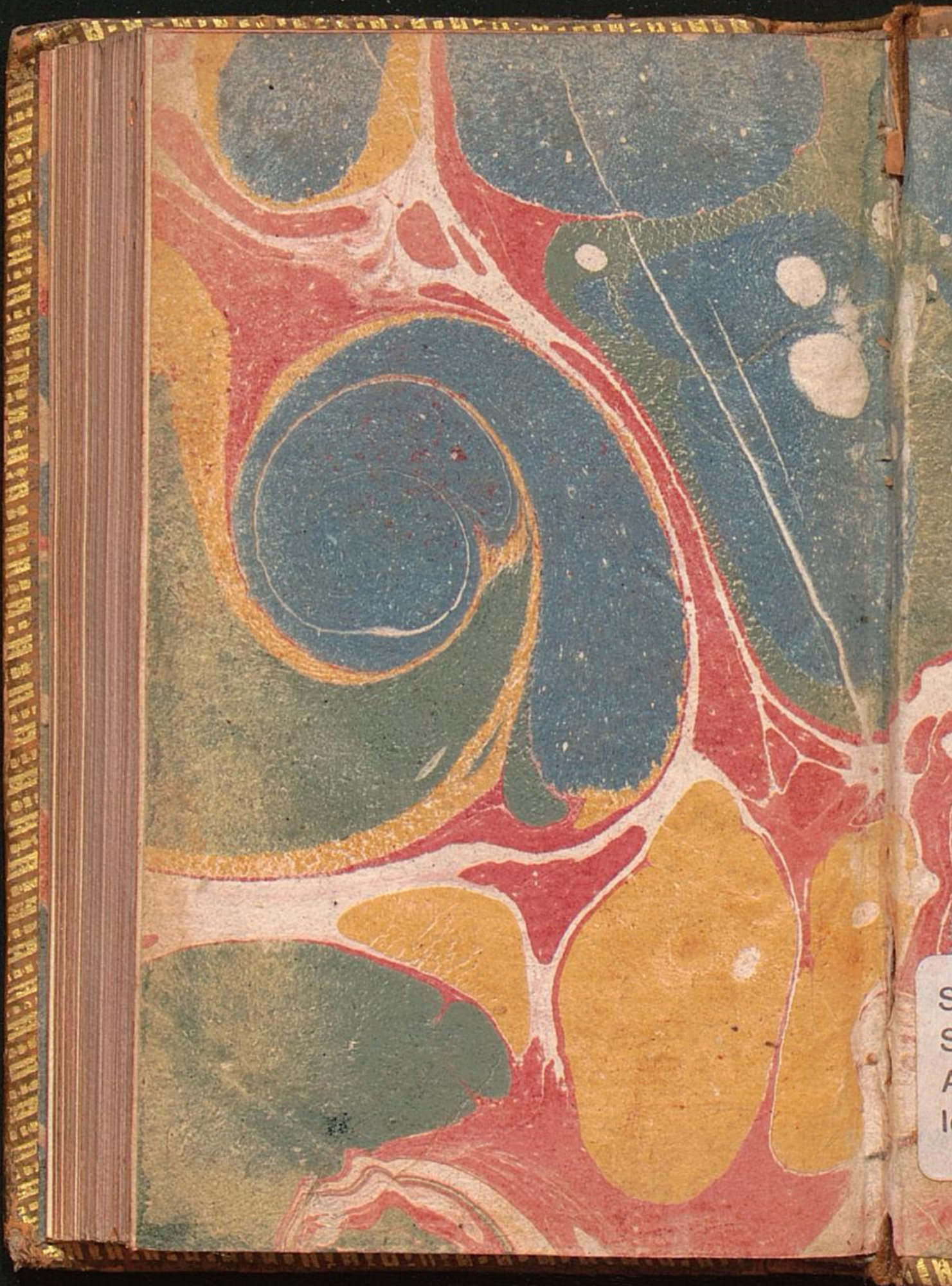
Suis-nous.
C'est moi qui dois payer, & je réponds pour tous.

FIN.





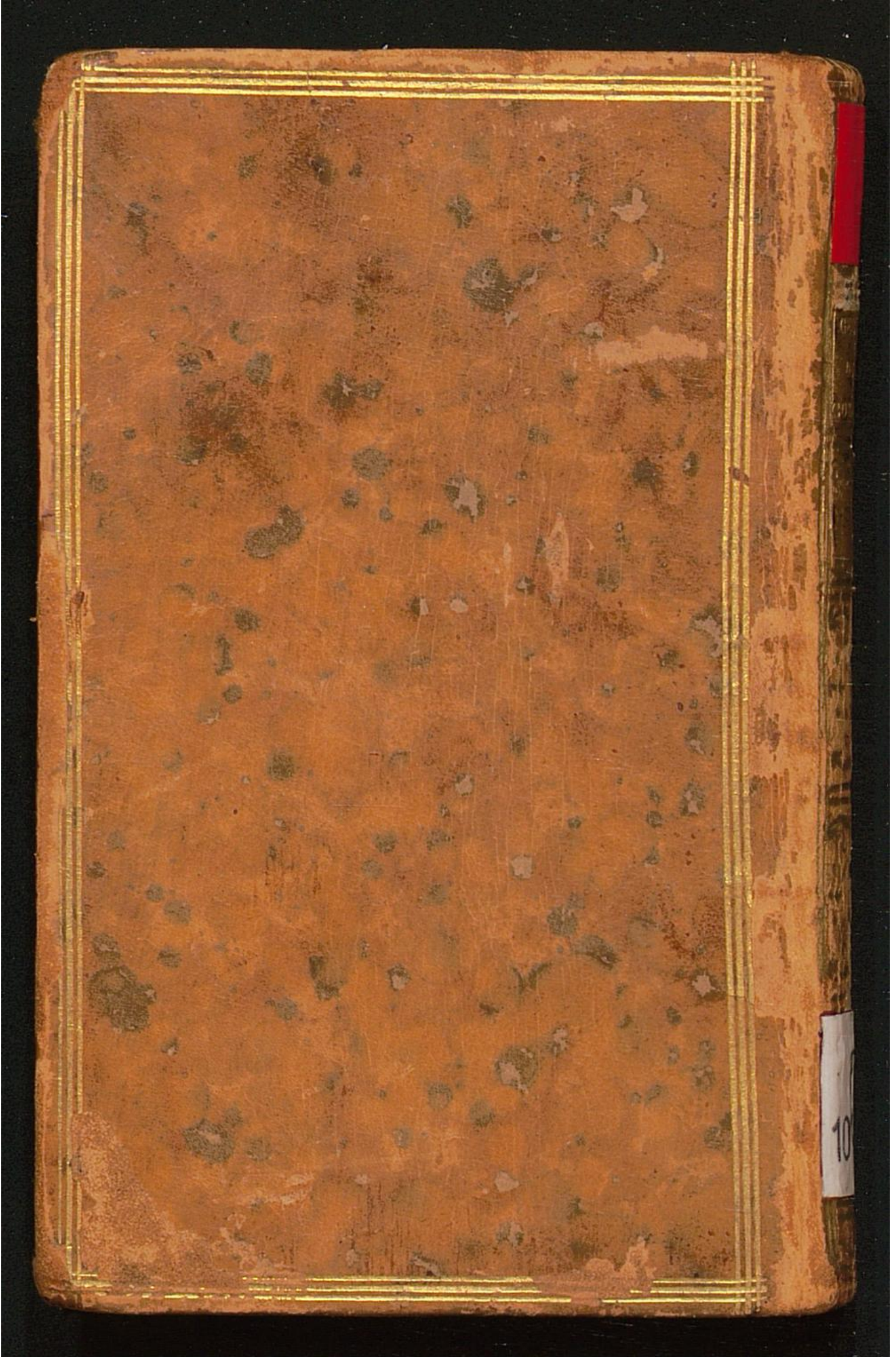




1015-5
245090112450456355

Standort: P 10
Signatur: FASB1015 - 5
Akz.-Nr.: 76/1333
Id.-Nr.: W1007482

ke



P
06

ŒUVRES
DE E. & T.
CORNEILLE

5

FASB
1015-5